



**JUAN GOYTISOLO**, la sentinelle de Jemaâ el Fna  
Sa notoriété rejallit sur Marrakech, cité qui le mène par le bout du cœur

Édition spéciale  
en partenariat avec le CCME

Hors-série n° 4

Le Premier Magazine des Maghrébins Résidents à l'Étranger

# Bledmag

Cet exemplaire est offert et ne peut être vendu

www.bled.ma

## Dossier

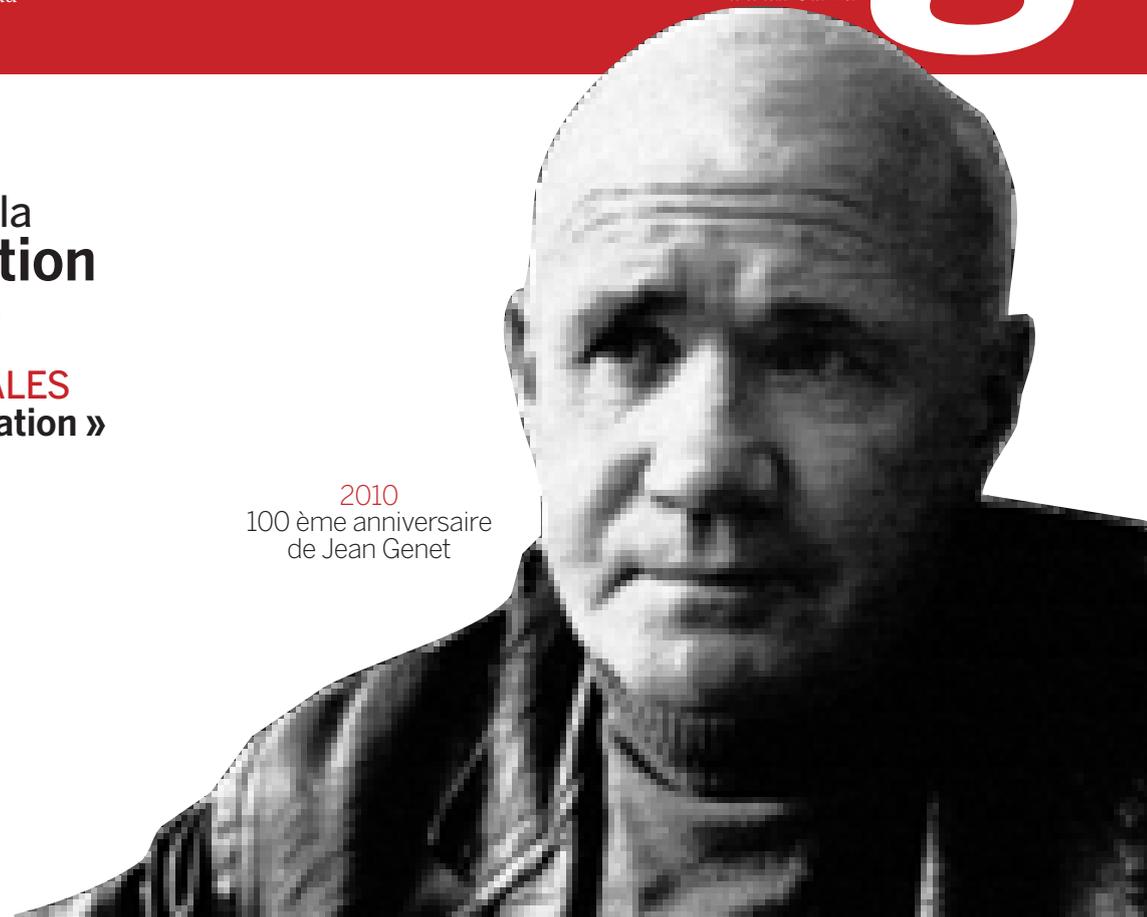
Tanger, la ville de la  
**Beat Generation**  
**Bowles & Co**

**LITTÉRATURES COLONIALES**  
Le défi d'une « marocanisation »

### PORTRAITS

- Jean Genet
- J.M.G. Le Clezio
- Juan Goytisolo
- Alberto Ruy-Sanchez
- Elias Canetti
- Jacques Berque

2010  
100<sup>ème</sup> anniversaire  
de Jean Genet



**PATRIMOINE**  
**Casablanca,**  
**la mémoire fugitive**



# Maroc

## Terre d'inspiration

Terre de création et d'inspiration pour des générations  
d'écrivains, de peintres et d'architectes...

### LES MAROCAINS DU MONDE À L'HONNEUR

16<sup>ème</sup> édition du salon international de l'édition et du livre — Du 12 au 21 février 2010 — Casablanca

# Vous êtes Marocain Résidant à l'Étranger?

Ouvrez votre compte  
bancaire CIH  
à **distance**  
et bénéficiez  
**Gratuitement** du service  
**Homebanking CIH**  
**ON LINE**



Pour accéder au service  
-**Ouverture de compte à distance**-  
connectez-vous vite sur [www.cih.co.ma](http://www.cih.co.ma)

البنك المغربي للتجارة والتمويل  
Crédit Interbancaire du Maroc



DRISS EL YAZAMI  
Président du CCME

## Le Maroc, terre d'immigration Tissages et métissage

Partenaires de la seizième édition du Salon international de l'édition et du livre (SIEL) de Casablanca qui met les créateurs marocains du monde -et de manière générale la migration- à l'honneur, nous ne pouvions pas ne pas « rendre la politesse ». C'est en grande partie chose faite avec ce numéro spécial que l'équipe de BledMag a bien voulu concevoir et réaliser en partenariat avec notre Conseil.

Le résultat est passionnant à plus d'un titre.

L'aventure de l'exil, les défis de l'enracinement et la découverte d'autres contrées et de nouvelles cultures ayant inspiré nombre de nos invités de l'immigration, nous nous devons de montrer, ne serait-ce que par bribes, comment le Maroc a inspiré à son tour les créateurs étrangers venus à sa rencontre et comment cette découverte a nourri leurs œuvres. Tout comme nous nous devons de scruter les traces, parfois invisibles, souvent méconnues, que les vagues migratoires successives ont laissées dans notre histoire.

Il y eut bien évidemment la nuit coloniale, avec sa cohorte d'écrivains sans lendemain, fascinés par ce « Moghreb sombre » (Pierre Loti) empêtré à jamais dans une tradition sans lendemain et qu'il s'agissait de mener -au mieux par la « coercition joviale »- à la modernité. Ce conformisme hautain n'a cependant pas empêché certains pionniers de voir au-delà des poncifs et des préjugés. Abdallah Stouky et Jean-Robert Henry rappellent ainsi les figures de l'aristocrate Jan Potocki, de l'Italien Edmondo de Amicis ou des initiateurs (dont Henri Bosco) de la revue *Aguedal*, publiée à partir de 1936 et de quelques autres écrivains qui ont fait preuve d'une « curiosité fiévreuse » (Mohamed Jibril) et sans œillères. Ces étrangers, nos frères, sont allés à contre-courant et ont accepté de se laisser conquérir par les lumières, les sons et les frémissements de ce pays et. D'autres, tel un Robert Barrat iront plus loin en exigeant l'émancipation de son peuple.

Plus près de nous, les écrits d'un Jacques Berque, d'un Elias Canetti ou d'un Alberto Ruy Sanchez -venu du « lointain »

Mexique- et l'adoption de la terre marocaine par Jean Genet ou Juan Goytisolo, témoignent d'un universalisme non impérieux et d'une disponibilité à l'autre et à ses apports. A leur image, ils furent des dizaines d'écrivains, d'anthropologues et d'historiens « étrangers », attirés par la cosmopolite Tanger ou passant des mois entiers à recueillir les patriotes populaires dans les fins fonds des montagnes, sillonnant le pays sans prévention, artisans opiniâtres et patients de la rencontre. Leurs legs fait partie de notre histoire et l'un des mérites de ce numéro est certainement de nous inciter à les découvrir ou à les relire.

On lira aussi dans cette édition quelques pages méconnues de l'histoire de certaines communautés étrangères implantées très tôt au Maroc et que le binôme franco-marocain avait quelque peu reléguées à l'ombre. Les articles consacrés aux communautés russe, espagnole ou italienne mettent ainsi en exergue la contribution du Maroc à la longue histoire de l'immigration et de l'asile, qui ne peut se lire, au Maroc comme ailleurs, que sur la longue durée.

A la lecture d'autres pages enfin, on fera connaissance avec des hommes qui ont façonné une partie de notre environnement urbain et que de nouvelles générations de Marocains essaient ici ou là de préserver du naufrage, faisant à la fois preuve d'un véritable esprit civique et honorant une dette contractée à l'égard de l'Autre.

Comme plusieurs articles le rappellent, le souvenir de ce cosmopolitisme marocain subsiste chez quelques anciens, encore aujourd'hui inconsolables ; ses traces sont dispersées dans des galeries ou des musées, chez des collectionneurs de vieilles photos et de cartes postales, dans les livres bien sûr et dans des bobines de films. D'autres « étranges étrangers » sont aujourd'hui parmi nous. Ce n'est pas le moindre mérite de ce numéro que de nous rappeler une vérité têtue : dans toute histoire de migration humaine, le contact est souvent rude, difficile toujours. Mais à certaines conditions, la confrontation à l'altérité peut aussi se révéler féconde.

# SOMMAIRE |

# 10

*Littératures  
coloniales*

L'inspiration  
marocaine

Par  
Abdallah Stouky

# 14

## La tombe de Jean Genet

J'ai connu Jean Genet grâce à ma mère. Genet intégré au Maroc, déjà, de son vivant, dans l'imaginaire des Marocains. Genet livre, sans livres, populaire parmi ceux qui lui ressemblaient.



## Portraits

### Jean Genet

Page 14

### Elias Canetti

Page 16

### J.M.G. Le Clézio

Page 18

### Jacques Berque

Page 20

### Juan Goytisolo

Page 22

### Alberto Ruy-Sanchez

Page 26

# 28

## Sur les traces des fous du désert marocain

La liste des allumés de l'ailleurs, subitement étreints par le furieux désir de se perdre, avec délices, dans les sables du désert marocain, est impressionnante. Nous passons en revue quelques-uns de ces arpenteurs de mirages, dont l'expérience est passée à la postérité.



## Bledmag

Directeur de la publication et de la rédaction **Amine Saâd**. Rédactrice en chef **Amale Daoud**. Conseiller à la rédaction **Abdellah Stouky**.  
S.G. de rédaction **Michel Mahe** Rédaction **Sawsan Benhaffou, Mohamed Kamel, Leïla Amiri, Mohamed Ameskane**.

Ont collaboré à ce numéro **Abdellah Stouky, Et-tayeb Houdaïffa, Mohamed Jibril, Jean-Robert Henry, Abdellah Taïa, Réda Benkirane**.

**Maati Kabbal, K.M. AMMI, Fedoua Tounassi, Gypsy Allard**. Directeur artistique **Adil El Baghdadi**. Révision **Anis Mouhoub**

Directeur Photo **Lotfi Rachidi** Photographes **Mohamed Reda, Agences**. Assistante direction **Chaâbia Algam**.

Dépôt légal **2 003/0140** Dossier de presse **20 mars** Distribution Maroc **Sapress**. Distribution France-Belgique : **MLP**

Impression **Grupoinpresa — Madrid-Espagne**

Adresse Maroc **17, BD Abdellah Ibn Yacine, Casablanca**. Tél.: **05 22 44 58 20/05 22 44 57 81**. Fax: **05 22 44 07 93**.

E-mail: **bledmag@yahoo.fr — www.bled.ma — Bledmag est disponible sur www.journaux.fr**

Bled Magazine une édition de Edite Mon Pays SARL



## Rabat au passé composé

Page 60

## Ces peintres orientalistes qui ont aimé le Maroc

Page 70

## Espagnols Une histoire de haine et d'amour

Page 76

## Français du Maroc Entre nostalgiques et affairistes

Page 80

## Les Italiens une communauté bien intégrée

Page 84

## Les Russes Une communauté en exil politique

Page 88

## Nouveautés livres

Page 90

# 52

**Casablanca**  
Une aventure urbaine et architecturale unique



## Tanger. Mecque disparue des artistes et des écrivains

Dans un passé pas si lointain, la cité tangéroise était la terre d'élection des peintres et des écrivains, qui y déferlaient par vagues, à la recherche d'inspiration d'exotisme, d'éblouissement des sens, ou pour s'abîmer dans ses bas-fonds. Une époque tristement révolue, que nous évoquons ici par pure nostalgie.



## Casablanca. La mémoire fugitive

Influences croisées et engouement moderniste ont laissé à Casablanca, par-delà la domination coloniale, un patrimoine commun qui doit être aujourd'hui vécu et préservé comme tel.

Gros plan sur cette aventure urbaine unique, sa créativité architecturale et ses traces littéraires et artistiques.

# ARRÊT SUR IMAGES |





PHOTO D.R

# ARRÊT SUR IMAGES |





PHOTO D.R

# LITTÉRATURES COLONIALES |

## L'inspiration marocaine dans les lettres mondiales

**Abdellah Stouky**, journaliste et éditeur, revient dans cet article sur la cohorte de littérateurs aveugles aux réalités marocaines et apôtres de la colonisation.

Le champ de recherche et d'investigation dans un domaine aussi vaste que celui concernant l'intérêt porté par les divers écrivains étrangers sur le Maroc, impose à l'auteur de réduire ses prétentions sur le plan du quantitatif pour le moins. Laissant de côté tout ce qui a trait aux sciences humaines, à l'étude historique, aux études à caractère social ou économique, on se cantonnera seulement ici d'essayer de voir quel a été le rôle joué par le Maroc, à ce propos dans la création fictionnelle des auteurs étrangers de par le monde.

Ce projet est déjà par lui-même considérable ne pouvant que, très difficilement, être condensé dans un article aux dimensions de ceux que commande pratiquement la mise en page de ce magazine.

Jusqu'à la colonisation du pays dans la première décennie du vingtième siècle par le tandem asymétrique franco-espagnol, la littérature consacrée au « Maghrib al-Aksa » était en grande majorité composée des relations de voyages de négociants, de diplomates, de religieux racheteurs de captifs chrétiens, d'attachés d'ambassades et de consulats consignants des journaliers, de militaires en campagne ou en mission de formation des troupes indigènes, d'explorateurs aussi, masqués ou pas, d'espions, de missionnaires courageux, d'anciens esclaves européens revenus libérés dans leurs patries après leur rachat, etc.

Des noms surnagent du lot de ces nombreuses signatures qu'on ne saurait qualifier vraiment toujours d'écrivains ou d'hommes de lettres. Ils s'appellent Pellow, Stuart, Russel, Saint-Olon, Mouette, Chénier, Host, Marmol-Carnajal, Lemprière, Vieuchange, Romanelli, Haringman, Brisson, Arnaud, Charmes... Ils sont pourtant parmi les rares à offrir un quelconque petit intérêt pour le lecteur moderne un peu curieux. Mais, on n'est pas loin de se mettre d'accord avec cet universitaire marocain qui affirme que ce genre de voyageur-littéraire ne « se confronte à l'Autre [que] pour mieux se connaître ».

Tous sont venus au Maroc mus par des motivations et des causes qui n'ont que peu de chose à voir avec l'aiguillon du tourisme véritable. Ce qui nous relie a contrario à un voyageur exceptionnel,

qui, lui, écrit à propos de son ouvrage intitulé « Le Voyage dans l'Empire du Maroc » (1791) : « je termine ici la relation d'un voyage que je n'ai point regardé comme une entreprise dont il dût résulter beaucoup d'instruction, mais plutôt comme une partie de plaisir [...], ne rien faire est une occupation si douce qu'il est bien permis de chercher à la varier et à la rendre plus à voir encore ». Jean Potocki, aristocrate polonais de haut rang qui affectionne aller « au-devant du danger par curiosité et par goût du risque », parle du Maroc avec empathie, sans trop de préjugés, si communs à une époque qui en connaît tant. S'il le fait ainsi c'est en homme d'esprit comme le beau Siècle des Lumières a su en produire quelques-uns.

Un autre Européen peut être rapproché de Jan Potocki, c'est assurément l'Italien Edmondo De Amicis qui, en 1876, édita, après une visite, un livre sur le Royaume intitulé « Marocco », qui également sans idées reçues a décrit, fuyant toute complaisance, une contrée qu'on appelait alors encore « Empire fortuné », malgré tous les craquements d'une histoire qui n'annonçait rien de bon. À part ce polonais et cet italien, nous ne pouvons citer aucun autre nom qui ne soit pas dans le style (médiocre souvent) des laborieux écrivains d'occasion, s'astreignant à donner une image barbare, dangereuse et repoussante du sultanat de la pointe nord-ouest de l'Afrique.

Le maniéré, mais non sans talent, Pierre Loti est peut-être le seul à se singulariser dans ce troupeau d'insignifiances, parce qu'il possède malgré tout quelques qualités. Mais il reste, sans conteste, l'initiateur de l'école coloniale qui allait donner plus tard les thuriféraires de l'interventionnisme impérialiste : les frères Tharaud, Henri Bordeaux, Claude Farrère, Maurice Le Glay, René Euloge, André Chevrillon et tant d'autres épigones.

Citons sa péroraison célèbre par laquelle il clôt le récit de son voyage au Maroc dans les bagages d'un ambassadeur français envoyé à Hassan Ier. Il y fait un rêve extrême : « O Moghreb sombre, reste bien longtemps encore, muré, impénétrable aux choses nou-

velles, tourne bien le dos à l'Europe et immobilise-toi dans les choses passées. Dors bien longtemps et continue ton vieux rêve, afin qu'au moins il y ait un dernier pays où les hommes fassent leur prière... ».

Cette exhortation, un tantinet passiste, même rétrograde et réactionnaire, exprime sans doute clairement le fin fond de la pensée de beaucoup d'écrivains qui s'illustrèrent dans l'expression littéraire tout le long du temps du Protectorat français. Lyautey, le premier résident général à Rabat et « fondateur du Maroc moderne », rêvait sûrement à une permanence du type de ce à quoi appelait de tous ses vœux Pierre Loti, mais avec en prime la mise en orbite du pays dans le cycle de la prospérité économique.

C'est ce credo qui animera continûment les deux générations de tous ceux qui sous la houlette et la férule de ce même grand « technicien de la colonisation » qu'est le futur maréchal Lyautey voulurent, avec plus ou moins de bonheur et de savoir-faire, illustrer la grande œuvre civilisatrice d'une France orgueilleuse de son action/mission que lui aurait imposée impérativement le cours de l'Histoire.

Toute la rhétorique, à peu d'exceptions, qui use et abuse dans tous ces livres de l'apologétique hyperbolique pour le colonisateur et franchement du dépréciatif pour le colonisé sans nuances aucunes ! Pour le Maroc, le lecteur se heurte le long de ces pages à tout un vocabulaire oscillant entre crépuscule, linceul, outre-tombe, peuple

Aucun livre de cette catégorie n'est plus actuellement ni lu, ni ré-édité, bien entendu — mis à part quelques rares et bizarres dérogations masochistes. Résolument à l'écart de ces affidés de l'impérialisme européen à l'échine souple devant le Belzébuth de la modernité cruelle, se tiennent à contre-courant trois créateurs, deux Français et un Américain : Henri de Montherlant, François Bonjean et Paul Bowles, qui très différemment en style et en démarche, affirment un anticolonialisme reconfortant pour toutes les consciences libres. En cela, mais pas seulement, ils ont produit par rapport au Maroc des œuvres qu'on peut qualifier de majeures et de haute facture.

Ce ne sont pas nécessairement tous des auteurs qui ont vécu dans le pays et donc qui en auraient parlé d'expérience, ce ne sont pas aussi ce qu'on pourrait désigner par des progressistes conscients de devoir accomplir une espèce d'apostolat humaniste ou historique. Ce sont, avec quelques autres individualités, hors du vulgaire commun, des personnalités qui ne sont pas toutes d'origine française, qui ont rompu avec une certaine tradition littéraire convenue, et qui n'arrivaient pas à se libérer de l'emprise des anciens, parmi les plus prestigieux.

Que tout ce monde ne se s'est-il pas remémoré Voltaire, qui par une phrase éclatante avait dans son splendide « Candide » écrit à propos d'une séquence marocaine dans son conte ironiste et pes-

## S'acharnant à prendre pour sujet le Maroc dans un exotisme absolu, sa facticité supposée comme de son anecdotisme outrancier et artificiel, les écrivains coloniaux se sont par là anéantis eux-mêmes tombant dans le plus désespérant des oublis

de fantômes, éternel raté, sauvagerie barbare, blancheurs enténébrées, inquiétude, tombeau de l'esprit, aveuglement, dérélition, époque révolue, etc. Face à ce désolant Maroc il y a la France, celle qui collectionne, sous la plume de ces thuriféraires, mots et expressions laudatives touchant à l'héroïsme, à « la conquête des âmes », à « la coercition joviale », à la pacification comme au prestige et au respect, à la civilisation triomphante, à la novation permanente, à la générosité native, etc.

Les figures d'écriture n'économisaient pas, sans crainte aucune, les coulées de recours aux oxymores jusqu'aux plus éculés d'entre eux pour toujours faire ressortir les contrastes qui tissent et lissent le portrait du Maroc, « ce royal morceau », dont il fallait s'emparer coûte que coûte le faisant échapper aux convoitises des autres impérialismes européens concurrents. Tous les « ouvriers coloniaux » (les Tharaud comme tous leurs congénères pendant un demi-siècle) se sont toujours estimés magnifiquement et prosaïquement récompensés pleinement si le travail accompli profitait à la France, s'il lui était utile...

S'acharnant à prendre pour sujet le Maroc dans un exotisme absolu, sa facticité supposée comme de son anecdotisme outrancier et artificiel, les écrivains coloniaux ce sont par là anéantis eux-mêmes tombant dans le plus désespérant des oublis.

simiste que les Européens donnent l'impression d'avoir du lait dans les veines mais que « c'est du vitriol, c'est du feu qui coule en celles des habitants du Mont Atlas », phrase excessive peut-être dans son expression et dans sa portée, mais différente des appréciations péjoratives surtout sur les Marocains des XVIII et XIX, déclarés « race débile », colonisable à souhait.

Les Bowles, Montherlant et Bonjean n'ont voulu ni du charybde ni du scylla, mais s'imposaient de voir et de regarder, ainsi que le conseillait, très intelligemment, Jean Potocki de « faire retailler les verres dans les pays où ils sont. [Pour éviter] tant de mauvaises observations ! » et de se défier des « lunettes qu'ils ont apportées de leur pays et négligent entièrement » de se munir de nouvelles adaptées à la contrée du cru.

On s'étonne d'ailleurs que cela ait été aussi difficile à pratiquer pour toute cette kyrielle de littérateurs obnubilés par les poncifs qu'ils égrenaient, sans cesse, insultantes pour un peuple et une nation, ni pire ni meilleure qu'ailleurs, mais qui a subi les atroces injustices de l'histoire.

La période du double protectorat franco-espagnol consituera une césure d'un demi-siècle qui a fait éclore un véritable renouveau dans les lettres du monde ayant un rapport certain avec le Maroc. Mais cela exige un autre article.

# LITTÉRATURES COLONIALES |

## Le défi d'une « marocanisation » de la littérature coloniale À propos de la collection « Les romans marocains »

**Jean-Robert Henry**, directeur de recherche au CNRS, revient à son tour sur la littérature coloniale au Maroc. Pour l'auteur, le roman colonial est souvent un étrange assemblage de sentiments contradictoires, une littérature de conquérants et d'immigrés à la fois.

Beaucoup de productions scientifiques du temps du Protectorat sont aujourd'hui considérées comme faisant partie du patrimoine marocain, à commencer par celles dont les auteurs ont su, comme Jacques Berque, traduire dans leurs analyses et leur écriture l'empathie qu'ils éprouvaient pour les sociétés maghrébines. Même en histoire, un travail de décantation a lieu qui permet d'aborder aujourd'hui avec sérénité la séquence relativement courte du Protectorat en mobilisant les travaux de l'époque qui contribuent à sa connaissance.

Il est moins facile de gérer le cas de la littérature coloniale et des diverses productions de l'imaginaire, car elles ont été davantage marquées par les stéréotypes de leur temps ou par les fantasmes des auteurs. Pourtant, les œuvres de fiction constituent, elles aussi, un apport à la connaissance du Maroc du Protectorat. Elles sont d'abord et évidemment un document sur l'imaginaire des auteurs ou des lecteurs – appartenant majoritairement à la minorité coloniale – d'une époque. À ce titre, le roman colonial est souvent un étrange assemblage de sentiments contradictoires, c'est une littérature de conquérants et d'immigrés tout à la fois, le reflet d'une domination inquiète et incertaine. Mais, au-delà, ces productions peuvent aussi, à certaines conditions, constituer un apport réaliste à la connaissance des relations humaines et sociales mises en scène à la date de leur composition. Cet apport dépend pour beaucoup de la posture d'écriture adoptée par les auteurs. Parfois, c'est l'identification assumée à l'autre, à la société marocaine ou maghrébine qui produit un effet de connaissance durable, comme chez François Bonjean. Mais, plus souvent, le réalisme vient de la capacité de l'auteur à observer et faire vivre les personnages dans leur contexte. Or, ce contexte est celui du rapport colonial : le regard porté sur la société marocaine dans ces romans est presque toujours saisi dans le rapport avec le colonisateur. C'est cette dialectique entre soi et l'autre dans un rapport inégalitaire qui donne au roman colonial son réalisme. La redécouverte actuelle de la littérature de fiction de cette époque ne s'y trompe pas. Des romans colonialistes mais attentifs à rendre compte du « choc des races » sous la domination coloniale apparaissent plus réalistes à nos yeux que des romans à l'eau de rose d'où serait gommée toute tension.

L'apport de la littérature coloniale à la connaissance de la société du temps colonial et de ses contradictions varie aussi en fonction des contextes nationaux. Placées sous un même joug colonial, l'Algérie et le Maroc, par exemple,

ont des histoires littéraires qui ne se confondent pas. Alors que dans les années vingt, les romans algérienistes continuent à exalter le « peuple neuf » venus d'Europe et dénigrent l'exotisme des burnous, c'est l'époque où, plus à l'ouest, on se met en quête de « l'âme marocaine » (le mot est employé dès 1921 par J. Lavieux), dans un pays dont la résistance à la conquête semble avoir maintenu intacte l'authenticité culturelle et la capacité de fascination. Les contrastes dans la façon de voir et dire la société colonisée s'accroissent dans les années trente. C'est ce qu'on peut observer assez bien en parcourant les ouvrages de la collection « Les romans marocains », créée par Henri Rainaldy à Casablanca en 1933 aux Éditions du Moghreb. Par son titre, la collection semble s'inscrire dans la tentative de promouvoir, sous l'égide du Protectorat, une « littérature marocaine », « compréhensive » à l'égard de la société musulmane. Il s'agit d'une politique soutenue par la création d'un Prix de littérature du Maroc, que seulement deux auteurs marocains recevront. Dans la collection « Les romans marocains », qui a accueilli 6 romans jusqu'à 1938, un seul a atteint à une notoriété durable : Sahara de Charles Diego, publié en 1935, puis réédité aux Éditions de Minuit après la guerre, sous le titre Un homme sans l'Occident, avec une longue préface de Vercors sur son ami le général Diego Brosset, mort en 1944 à la tête de la première division blindée française. Le livre sera porté à l'écran en 2003 par Depardon. C'est un ouvrage atypique où le narrateur, un officier méhariste, s'efface totalement derrière son personnage, un nomade mauritanien dont on voit l'espace de vie se resserrer progressivement sous l'effet d'une pression coloniale invisible mais destructrice des équilibres naturels. Tout le roman est donc centré sur le nomade, sans pour autant faire abstraction du rapport colonial. L'écriture a la sobriété de notes d'anthropologue.

Les autres romans, dus à Piersuis, Marie Barrère-Affre, Robert Boutet, Paul Gieure, sont d'écriture plus classique, et mettent en scène un rapport colonial plus banal. Mais ils sont considérés à l'époque comme des œuvres importantes et parfois primées de la littérature « marocaine ». La collection constitue donc un corpus représentatif auquel on peut ajouter d'autres romans des mêmes auteurs publiés chez le même éditeur Un facteur supplémentaire qui invite à s'intéresser à ce corpus est la conservation du press-book d'Henri Rainaldy, trouvé au marché aux puces d'Aix en Provence. Deux déceptions attendent pourtant celui qui se penche d'aujourd'hui sur cette collection.

La première est la notion de « littérature marocaine » reprise à son comp-

te par le directeur de la collection. Il entend par « écrivains marocains » les Français « avertis des choses marocaines » qui écrivent sur le Maroc, pour mieux faire connaître « l'âme marocaine ». Ce sont, estime-t-il, des publications marocaines « par leur origine » mais surtout « par le sujet qu'elles traitent ». Il rejoint sur ce point l'opinion de Roland Lebel, qui souligne le talent de certains de ces auteurs (mais ignore Charles Diégo) et leur souci de comprendre la société marocaine. Toutefois, dans cette collection, comme dans les autres ouvrages parus chez le même éditeur, ne figure aucun auteur marocain. Les écrivains publiés s'efforcent avec une certaine bonne volonté de restituer un Maroc traditionnel que leur activité professionnelle ou leur pratique personnelle leur a permis de connaître. L'œuvre la plus empathique est peut-être celle de Marie Barrère-Affre, dans son roman *Le village de toub* (1938), centré sur le monde berbère féminin, de même qu'un autre roman pour lequel elle recevra le prix du Maroc en 1941, *Timmimit ksourienne*. Mais la démarche est plus conventionnelle que celle de Diégo et l'écriture parfois laborieuse.

Ce défaut touche aussi les deux romans de Piersuis (= Pierre Suisse) publiés dans la collection : *Bourrasque bédouine* (1935) et *Les feux du douar* (récompensé en 1937 par le prix littéraire du Maroc). Ces romans « ruraux », qui entendent illustrer « le conflit entre le vieux et le nouveau Maroc », sont écrits par un homme de terrain, contrôleur de l'impôt agricole et familial des langues marocaines. Sa description du Maroc traditionnel et des relations entre les individus est relativement précise mais parfois fastidieuse et

diale en nationalisme républicain et colonial. Un voyage d'études au Maroc en 1926 amène notre homme à s'installer durablement dans le pays comme journaliste. Il s'investit dans les amicales d'Auvergnats et milite en faveur d'un accroissement du peuplement français au Maroc. Progressivement, il parvient à s'imposer dans le petit monde intellectuel et politique du Protectorat. Sa position de directeur des Éditions du Moghreb l'y aide sans doute. En 1940, on le voit membre de la commission spéciale qui gère la ville de Casablanca. Mais il ne perçoit guère comme écrivain : ses écrits et romans ne semblent pas avoir suscité un grand intérêt, malgré ses efforts pour promouvoir un roman d'anticipation, *Daxo*, édité au Maroc mais d'inspiration fort peu marocaine. Le pressbook ne nous éclaire pas beaucoup sur les raisons qui ont poussé Henri Rainaldy à créer la collection « Les romans marocains », en même temps qu'une collection « Afrique ». On en apprend plus en lisant les préfaces des romans qui disent clairement que l'objectif de ces livres est d'aider les Français du Maroc à mieux comprendre la société marocaine traditionnelle, pour établir avec elle une cohabitation durable. Par contre, ce document est une source précieuse sur la réception des œuvres par la presse européenne du Maroc. Il apparaît par exemple que, dès sa sortie, *Sahara* a suscité un vif intérêt.

Hormis ce livre d'exception, la tentative de « marocanisation » initiée par cette collection littéraire se révèle donc assez peu convaincante. Notre intérêt actuel pour la littérature du temps colonial est davantage stimulé par une autre publication presque contemporaine, celle de la revue *Aguedal*,

## Il est moins facile de gérer le cas de la littérature coloniale et des diverses productions de l'imaginaire, car elles ont été davantage marquées par les stéréotypes de leur temps ou par les fantasmes des auteurs

surtout elle souffre d'être émaillée de longues digressions sur la psychologie marocaine et sur les dangers qu'elle fait courir à la présence française. Plus intéressantes sont ses notations sur les rapports entre Français et Marocains en milieu rural ou dans l'armée.

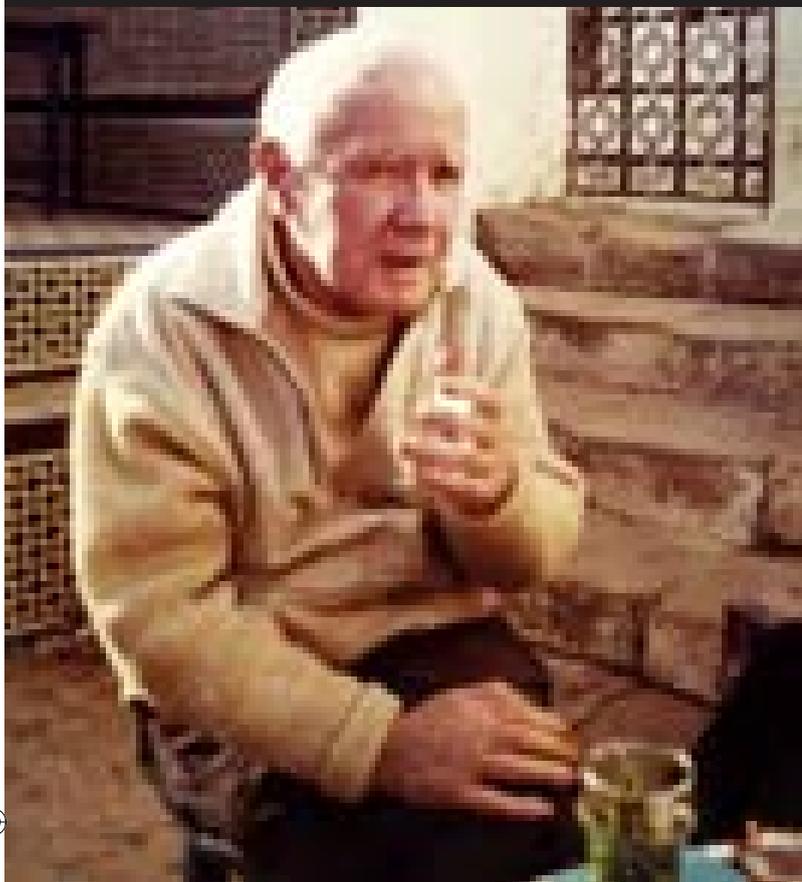
Dans le même esprit, un autre homme de terrain, ancien médecin, Paul Gieure, nous livre dans *Nour el Aïn* (1935) ses souvenirs romancés sur les débuts de la conquête du Maroc. Relevons enfin une tentative assez réussie de cerner l'imaginaire marocain à travers sa littérature légendaire et ses traditions populaires, avec *La dame de Boulouane*, de Robert Boutet, une variante de la « dame blanche » des légendes médiévales européennes.

Au total, ces diverses œuvres dénotent donc une capacité certaine d'observation du « vieux Maroc » et donnent une épaisseur psychologique à leurs personnages, mais sans atteindre à l'anticonformisme et au dépeuplement de Sahara. Quant à leur qualité littéraire, elle sera beaucoup relativisée par la publication en 1940 des *Confidences d'une fille de la nuit* par François Bonjean. Le fait que la collection n'ait pas su sortir, malgré son titre ambitieux, du conformisme colonial et de la fixation sur le Maroc traditionnel est probablement dû pour une large part à la personnalité de son fondateur : c'est une autre déception qu'on éprouve en consultant le précieux pressbook, substantiel et détaillé, d'Henri Rainaldy, qui court de 1893 à 1940. On y découvre un itinéraire littéraire et politique qui part de l'anarchisme et de l'antimilitarisme pour se convertir après l'expérience de la Première Guerre mon-

qui paraît à partir de 1936. Mais c'est un véritable écrivain, Henri Bosco, arrivé au Maroc en 1931, qui pilote l'opération et surtout la problématique est différente. Sans mettre en cause le rapport colonial, il s'agit d'en dépasser intellectuellement le cadre, à la manière de ce qui se fait au même moment à Alger, Tunis et Marseille, au sein de ce qu'on appellera plus tard et un peu abusivement l'« École méditerranéenne des lettres ».

L'universalisme méditerranéen qui inspire les artisans de la revue les invite à passer progressivement du discours français sur le Maroc « traditionnel » à la recherche d'une « amitié franco-marocaine » plus équilibrée et d'un univers commun de discours ouvert à tous, « citadins ou blédards, européens ou indigènes ». Mais la mutation se fait en douceur. Les premiers numéros de la revue mettent encore l'entreprise sous le patronage des autorités du protectorat et font de la publicité en faveur des Éditions du Moghreb. Peu à peu, ces références s'estompent. La revue consacre une place de plus en plus importante de ses pages aux cultures maghrébines, à la problématique méditerranéenne et fait même parfois écho aux réalités migratoires qui bousculent la société traditionnelle. Elle fait appel à des auteurs comme Gabriel Audisio et François Bonjean, Jean Amrouche et Mouloud Mammeri qui y publient leurs premiers textes sur la poésie et la société berbère. Le tournant est bien pris en 1938, quand sortent les derniers titres de la collection « Les romans marocains » : les premiers romans écrits par des auteurs marocains comme Ahmed Sefrioui ne seront pas en rupture avec l'esprit d'Aguedal.

# PORTRAIT |



# La tombe de JEAN GENET

J'ai connu Jean Genet grâce à ma mère. Genet intégré au Maroc, déjà, de son vivant, dans l'imaginaire des Marocains. Genet livre, sans livres, populaire parmi ceux qui lui ressemblaient. Les pauvres. Les opprimés. Les déplacés. Genet lui-même, encore et toujours hors la loi. Genet généreux, sexuel, spirituel...

**PAR ABDELLAH TAIA**

Ma mère connaît les livres. Mais elle ne lit pas. Elle connaît leur odeur, leur image qui vieillit avec le temps. Elle a longtemps vécu non loin d'eux, dans leur champ magnétique, poétique. Sous leur pouvoir secret. Ils la faisaient vivre, elle et sa famille, elle et moi : mon père a travaillé jusqu'à sa mort à la Bibliothèque Générale de Rabat et il a pu un moment, dans les années soixante-dix, installer sa petite tribu dans la bibliothèque même. C'est là où je suis venu au monde. Où j'ai vécu les 12 premiers mois de ma vie. Où j'ai décidé déjà d'être un jour dans l'écriture. Où j'ai rencontré un homme noir, grand, au tarbouche rouge un peu délavé, qui avait une moto : Peugeot 103. Il s'appelait Merzougue. Ma mère ne l'aimait pas. J'étais déjà amoureux de lui, déjà en dehors du racisme ordinaire des Marocains pour les Noirs. Aujourd'hui encore, je suis avec lui dans la nuit, derrière lui, dans les bras de mon père, sur sa mobylette, en route vers l'hôpital Avicenne pour me sauver la vie.

M'Barka ne connaît que deux écrivains. Mohamed Choukri. Jean Genet. Le premier parce qu'il a fait scandale au Maroc en publiant au début des années soixante-dix « Le Pain nu », un roman cru, violent, où l'auteur se raconte en petit voyou à Tanger au temps de la Grande Famine, en route vers la prison où il rencontrera les mots, l'écriture. Un livre en arabe où Choukri fait entrer la langue de la rue marocaine, celle des prostituées, des trafiquants, des déserteurs. Les incendiaires. Les oubliés. Celle du sexe dit de façon directe mais non moins tendre, poésique. Ma mère ne savait pas tout cela.

Jean Genet, quant à lui, était pour ma mère un saint. Plus exactement le saint de sa sœur de Larache. Le saint "katil", le saint écrivain. le saint "nasrani", nazaréen. L'homme qui aimait le Maroc. Qui a fait le bien avec certains hommes du Maroc. C'est sa sœur qui le lui avait dit, à la fin des années quatre-vingt. Elle me l'avait répété et m'avait promis de m'emmener un jour visiter sa tombe musulmane à Larache. Elle n'a jamais tenu sa promesse. J'ai connu Jean Genet grâce à ma mère. Genet intégré au Maroc, déjà, de son vivant, dans l'imaginaire des Marocains. Genet livre, sans livres, populaire parmi ceux qui lui ressemblaient. Les pauvres. Les opprimés. Les déplacés. Genet lui-même, encore et toujours hors la loi. Genet généreux, sexuel, spirituel. Immigré. Un écrivain lointain. Un homme proche qui a laissé des traces dans les lieux que je traversais quotidiennement à Rabat pour aller à l'université Mohamed V où j'ai fait mes études supérieures dans le département de littérature française. Des traces que, au début, je ne voyais pas. Je ne l'avais pas encore lu. Je n'avais pas encore rencontré son Abdallah.

Je n'ai lu les livres de Jean Genet qu'à la fin de mes études. L'été 1996. Mon père venait de mourir. Violamment. Je suis entré dans son monde et, très vite, mon double, Abdallah, avec "A", est apparu. J'ai aimé tout de suite me reconnaître en lui, malgré sa fin tragique. J'aimais me projeter dans l'histoire d'amour qui a lié Genet à ce garçon acrobate, français de mère allemande et de père algérien (comme Isabelle Adjani). J'aimais me voir à sa place, petite créature entre les mains du grand écrivain. Disciple et

mentor. Père et fils. Dans l'amour. Dans la fuite. Le cirque. Sur le même chemin pendant dix ans. Ailleurs, toujours ailleurs. J'aimais les suivre à travers la littérature, les livres, faire des rêves de moi avec eux, être source d'inspiration pour Genet, être son comédien, son objet, son souffre-douleur; son bonheur; son amour. Son plus grand amour. Faire ce que Jean Genet voulait. Me donner à lui, complètement. Perdre le sens de la vie sans lui. Être enfin, comme l'indique mon prénom, un serviteur pour Dieu. Aller jusqu'au bout. Ne pas trahir. Ne pas trahir. Tomber. Se relever sous le regard du maître. Réclamer son attention. Trouver le courage dans la lumière intelligente et impitoyable de ses yeux. Trouver et retrouver chaque jour l'amour avec lui.

C'était mon rêve romantique dans un ciel rose et noir. Une identification. La vie et la littérature ensemble. L'une transformant l'autre. L'une répondant à l'appel de l'autre.

J'avais à peine 21 ans. J'étais encore très maigre. Absent parfois du monde. Je rêvais des films. Je rêvais d'Isabelle Adjani.

Je rêvais parce qu'il n'y avait que cela à faire à Salé. Aucune assurance que ces rêves se réalisent un jour. C'était les rêves d'un pauvre. Des illusions autour de saint Genet dont je découvrais, dans les livres toujours, l'autre visage. Dur. Le traître malgré lui. Dans la chute.

L'écriture en moi faisait son chemin. Avec des camarades de l'université, nous avons créé un cercle littéraire. J'essayais d'écrire en français. Sans savoir sur quoi exactement. Sans décider. Mais dès que je prenais un stylo pour tenter un petit moment une expérience d'écrivain, mon "je" s'imposait à moi, voulait absolument sortir, se dire, s'écrire à mon insu, s'exposer. Crier. Aimer. Courir. L'arrivée en Suisse, puis en France, a confirmé ce désir momentané d'écriture et cette dictature de mon "je". J'ai suivi malgré et l'un et l'autre.

Comment m'est venue l'idée d'écrire un livre sur Abdallah le funambule, une sorte de biographie? Je ne le sais pas. Peut-être que la rencontre avec l'écrivain René de Ceccatty, qui est devenu très vite un ami intime, y est pour quelque chose. Écrire Abdallah d'un point de vue marocain, maghrébin. Arabe-musulman. Dire l'autre regard. Dire d'une autre manière Abdallah frère. Abdallah héros littéraire. Petit saint baignant encore dans son sang.

J'ai rencontré des gens qui l'ont connu, côtoyé. À Paris. À Marrakech. Juan Goytisolo: un véritable héros: il a sauvé au milieu des années quatre-vingt-dix la Place Jamaâ El-Fna, le cœur du Maroc et de son imaginaire, de la destruction. Dans le patio de sa maison rouge, au cœur de la médina rouge, on a bu du thé. Il ne m'a pas révélé grand-chose sur Abdallah, mais il m'a donné une petite photo de lui que je ne connaissais pas. Abdallah enfant en tenue de cirque. Qui sourit. La main sur la joue. Un petit ange. Sans le savoir; Juan Goytisolo m'a donné une photo de moi-même. Mon image d'avant. Avant l'arrivée brutale à l'âge de 13 ans dans le monde des adultes où, pour survivre, il m'a fallu construire pour la société une identité présentable, un véritable petit homme macho en marche. Avant: dans la nuit avec Merzougue et les petits copains; dans la transgression naturelle, maternelle, parfois solitaire mais toujours solaire.

L'image d'Abdallah était ce que je cherchais. Goytisolo me l'avait offerte en août 2000 juste avant de sortir de sa maison. Puis il m'avait emmené au Café de France. Il ne parlait pas beaucoup. Il n'en avait pas besoin. L'image d'Abdallah parlait pour nous. Dans le silence de la ville ocre, en pleine après-midi, face à la fameuse Place encore vide, dans un monde qui somnolait, à côté de cet homme espagnol, "arabe", l'évidence s'imposait à moi,

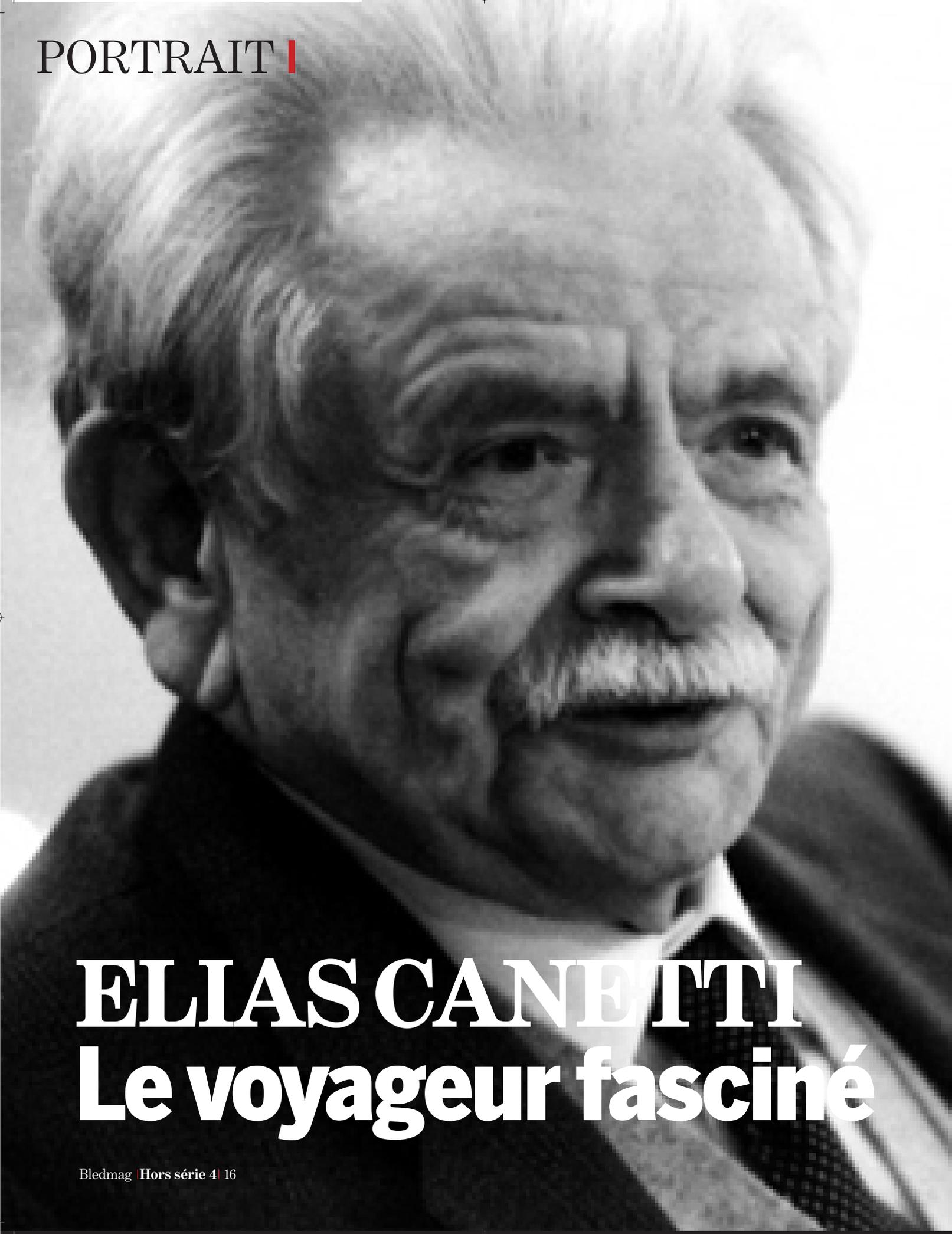
tombait presque du ciel sur ma tête, dans ma conscience: Abdallah méritait mieux qu'une biographie. Un roman. Un roman libre et fragmenté lui irait mieux. Un roman pour lui et moi. Le dire lui. Me dire moi après lui, en même temps que lui, toujours dans l'ombre de Jean Genet, de sa terreur et de sa bénédiction. Dire petit à petit l'amour, l'enchantement, la discipline, la déception, la peur intérieure, la vie éclairée, sombre. Aller jusqu'à l'image finale. Abdallah, abandonné par Genet, Abdallah blessé, acrobate sans fil, sans force, corps qui ne dort pas, plus, dans un petit studio parisien, des yeux qui lisent enfin les livres, les chefs-d'œuvre du maître. « Journal du voleur », « Miracle de la rose », « Notre-Dame-des-fleurs ». Une voix sans mots. Un téléphone débranché. Et puis le rouge. Le sang. Le sang comme sacrifice. Comme don. Comme preuve d'amour. Le sang pour quitter la vie et irriguer les œuvres du maître parti courir ailleurs. Le sang parce qu'il n'y a que ça de vrai, de vif, de précieux, de palpitant. Partir en le donnant au "Grand Monsieur", à l'homme intelligent, poétique, rebelle, cruel. Le sang parce que, à la fin, il ne reste que ça pour dire, se dire, s'exprimer. Le sang pour se mélanger une dernière fois avec le corps aimé, avec les mots du maître vénéré.

D'autres livres à écrire se sont imposés à moi depuis. Je les ai publiés. On m'a donné la possibilité de le faire. Celui d'Abdallah est encore en moi, me possédant pour toujours, endormi, réveillé, m'accompagnant doux et violent. Se nourrissant comme il peut de ma vie à Salé, à Paris, dans l'entre-deux. Je ne sais pas quand il sortira de moi, matérialisé, fini, objet à relier, à donner, à offrir aux inconnus. Je ne sais pas quand il explosera enfin en cris successifs. En chaos. J'attends. J'attends. Je l'attends. L'écriture souvent n'est que ça, cette attente, et la folie qui la guide. On ne décide de presque rien.

Peut-être qu'il faudra que j'aille bientôt enfin me recueillir sur la tombe de Jean Genet à Larache. Lui parler. Prier, avec les mots de ma mère, pour lui. Demander son autorisation, pour que ce livre s'exécute enfin. Peut-être. Aller le voir et espérer obtenir son pardon d'avoir menti dans ma nouvelle "De Jenih à Genet" où je raconte ma visite de sa tombe. La vérité, je ne l'ai jamais visitée, cette tombe. Ce texte part de moi, part exactement de ma mère et de son amour pour les saints et leur mausolée, pour déboucher très vite sur une fiction. Une fiction prolongement vrai de mon histoire, de mes fantasmes, de mes projets, mon ambition, ma possession. Aller donc sur cette falaise, se mettre devant cette ouverture sur l'Océan aujourd'hui en partie bouchée. Y aller avec un livre. Une botte de menthe fraîche. Une petite bouteille d'eau sacrée, "ma zhar", l'eau de fleurs d'orange. Quelques feuilles de henné. Apporter le vert, couleur sainte, couleur de paradis. Couleur d'enfer. Y aller sexuel et amoureux. Petit fils. Disciple. Au début. Malin. Petit démon. Dans la tendresse. Dans la colère. Dans la nuit. Ma mère qui attend. Mon père muet. Merzougue, son ami noir et rouge. Moi. Peugeot 103. Une route qui n'en finit pas. Une maladie qui commence. Et un livre à venir où tout se mélangerait. Où je serais le fils écrit, qui écrit, débordé. En silence. Où je dirais trois mondes. Où apparaîtrait mon frère. Mon frère corps nu, grand puis petit. Et où Rainer Werner Fassbinder serait en train de tourner un film, avec l'autre Marocain noir; « Tous les autres s'appellent Ali ».

Aller enfin sur la tombe notre Maître Genet pour perpétuer une tradition familiale, la casser, la pulvériser, la réinventer. Aller pleurer. Non, y aller sec et espérer en revenir encore plus désorienté. Sans le premier sens. La première direction. Dans les vagues. Comme elles je serai fracassé mille et une fois par jour. Par nuit. Par amour.

PORTRAIT |

A black and white close-up portrait of Elias Canetti, an elderly man with a mustache, looking slightly to the right. The image is framed by a thin black border with registration marks at the corners.

# ELIAS CANETTI

## Le voyageur fasciné

« Les voix de Marrakech », œuvre où l'écrivain Elias Canetti relate les moments d'un voyage effectué en 1954, s'était nettement distinguée des clichés réducteurs que ressassaient encore les auteurs coloniaux de l'époque. **PAR MOHAMED JIBRIL**

On a là un regard interrogateur et inquiet sur un univers autre mais perçu sous l'angle de l'universel humain. Loin de chosifier cet autre dans une imagerie exotique fallacieuse afin de le tenir à distance et de souligner une différence de nature avec lui, la démarche de Canetti est davantage celle de l'observation attentive, de l'empathie, du questionnement. L'auteur s'y implique sans barrières, avec ses propres émotions, préoccupations et obsessions.

À l'exemple de Stendhal qu'il tenait pour son maître, il aimait à dire : « ce que j'aime du voyage, c'est l'étonnement au retour ». Le voyage, en ce sens, change la perception qu'on a de soi-même et de son propre milieu. De ce fait on tend à percevoir l'autre comme soi et soi-même comme un autre. Auteur de nombreux aphorismes, Elias Canetti avait aussi écrit que « il n'est rien que l'homme redoute davantage que le contact de l'inconnu ». Contre cette propension assez générale, il estime que « saisir les hommes dans leur diversité est une aspiration élémentaire qu'il conviendrait de cultiver ».

« Les voix de Marrakech » illustre bien cette sensibilité et cette perception qui traversent l'ensemble de son œuvre. Elias Canetti est, dès l'origine, au carrefour de plusieurs appartenances ethniques, culturelles et linguistiques. Né en 1905 à Rustschuk en Bulgarie, il est cependant par sa famille d'origine juive séfaraïde espagnole. Sa région natale située près de la Roumanie comprenait diverses nationalités et, indique-t-il, « l'on pouvait y entendre sept ou huit langues dans la journée ». Outre les Bulgares, il y avait des Turcs (dont l'empire s'étendait encore à ces confins), des Grecs, des Albanais, des Arméniens, des Tziganes et, moins nombreux, des Russes.

Au fil de péripéties, souvent douloureuses, sa famille s'établit en Angleterre en 1911 puis à Vienne deux ans plus tard à la mort de son père. C'est à l'ombre d'une mère passionnée et possessive qu'il va être formé et pétri de langues, de littérature et de philosophie. En 1938, fuyant le nazisme, il quitte Vienne pour Londres et plus tard il s'établira à Zurich jusqu'à sa mort en 1994. En 1981, le Prix Nobel avait salué « l'ampleur de sa vision et sa puissance artistique ».

La langue allemande fut sa langue d'adoption et d'expression, lui qui s'était voulu foncièrement « européen ». Au cœur de son œuvre philosophique, l'étude des comportements de masse et des manifestations du pouvoir sous toutes ses formes, a occupé une place essentielle. Observateur lucide, sans concession et souvent caustique, avec une vision assez pessimiste de l'histoire, il a campé un tableau d'un siècle voué à la barbarie tout en se tournant vers les grands mythes antiques de l'humanité. Son unique roman « Autodafé » traduit son inquiétude face à un monde où la culture humaniste est menacée par la rapacité et la violence des hommes.

Solitaire, évitant les mondanités, il était néanmoins très curieux des gens dans leur singularité et leur complexité. Il affirmait que « on ne résiste à rien plus difficilement qu'à la tentation de pénétrer dans l'espace intérieur d'un être ».

« Les voix de Marrakech » le montrent bien. Cette suite de tableaux de la vie quotidienne se présente d'abord comme un journal de voyage, l'auteur ayant séjourné quelques semaines dans la ville où il avait accompagné en 1954 un groupe d'amis britanniques qui y tournaient un film. Cependant ses annotations acquièrent un relief et une profondeur singuliers du fait

de l'intensité de son regard, de sa curiosité fiévreuse et de ses intuitions. Le contexte colonial est là, avec l'omniprésence de la misère, l'atmosphère de méfiance et surtout l'arrogance et le mépris affichés par des tenanciers de restaurant et de bar qui ont frappé l'auteur. Cependant nulle évocation d'ordre politique, si ce n'est, au passage, celle de l'attentat contre Ben Arafat dans la mosquée de Berrima et la prépondérance du pacha Glaoui et de sa famille.

Dans les souks, face aux artisans, l'auteur est étonné par « la dignité qu'acquière les objets faits de la main de l'homme » et par « la sincérité » de l'activité de fabrication qui s'accomplit en public. La subtilité des marchandages est aussi relevée : « il est souhaitable que le mouvement pendulaire des négociations dure une substantielle petite éternité [...]. Il y a des arguments qui n'éveillent que l'ironie, mais d'autres vont droit au cœur ».

Les litanies des mendiants aveugles le fascinent : « depuis que je suis revenu du Maroc, je me suis assis dans un coin de ma chambre les yeux fermés et les jambes repliées sous moi et j'ai essayé, durant une demi-heure, de répéter à la vitesse exacte et avec la même force : Allah ! Allah ! Allah ! » Les aveugles sont ainsi représentés comme des figures mythiques : « des saints de la Répétition ». D'autres scènes et d'autres visages le touchent par la dignité ou la souffrance qui en émanent.

Canetti est obsédé par le mystère des langues et leurs vibrations. Durant ce court séjour, il n'a pas essayé d'apprendre superficiellement la langue du pays : « je voulais être touché par les voix telles qu'elles sont par elles-mêmes ». Ainsi cherchait-il à en saisir intuitivement l'intensité. L'auteur est aussi attiré par le paradoxe des maisons sans ouverture sur l'extérieur mais dont les terrasses permettent d'avoir une large vue sur le paysage urbain sinon de violer l'intimité des maisons avoisinantes.

Dans les dédales des quartiers obscurs comme le mellah, il est bientôt conquis par une douceur diffuse avant d'être assiégé et agacé par un jeune homme qui lui demandait une lettre de recommandation pour être embauché à la base américaine de Benguerir.

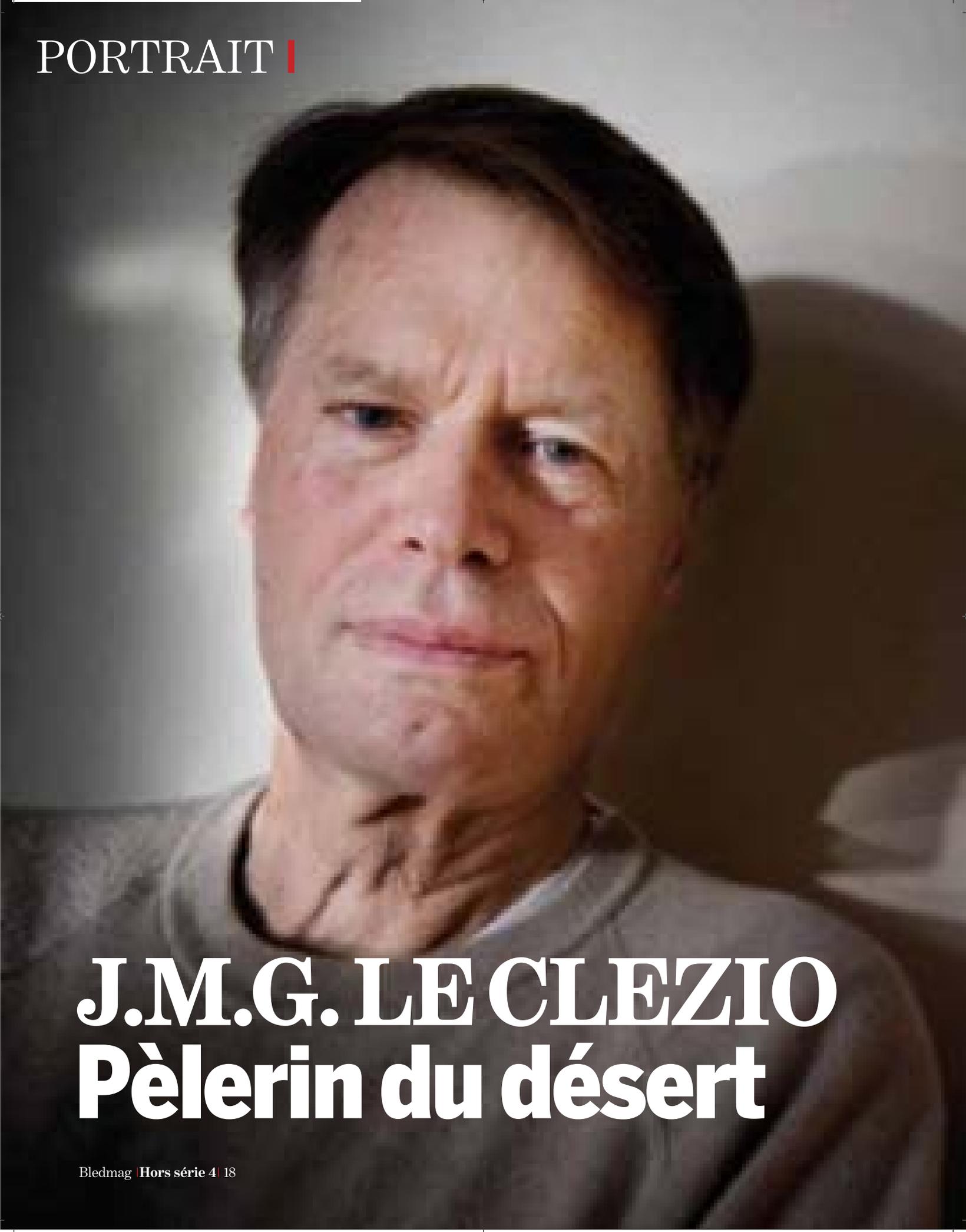
L'évocation des conteurs est tout aussi vivante : « leurs paroles viennent de plus loin et restent plus longtemps suspendues dans l'air que celles des hommes ordinaires. Je ne comprenais rien, et cependant je restais debout, à portée de leur voix, toujours également ensorcelé ».

Les gestes aussi parlent : ainsi ceux des marchandes de pain qui jettent en l'air les miches avant de les tâter pour faire craquer la croûte afin d'attirer le chaland. Ces gestes semblent dire avec séduction : « je peux te donner de moi ceci, prends-le dans ta main, car il a touché la mienne ».

L'épisode du café Shéhérazade est un condensé saisissant de la situation de l'époque avec comme personnages la tenancière française venue d'autres colonies et une jeune cliente et son mari voués à se prostituer pour survivre à l'emprise d'un des fils du Glaoui.

Dans « Le territoire de l'homme », livre d'aphorismes et de réflexions paru en 1973, Elias Canetti devait écrire que la fascination troublante de Marrakech n'avait cessé par la suite d'occuper son esprit : « Depuis mon voyage, indique-t-il, certains mots se sont chargés de tant de significations nouvelles que je ne puis les prononcer sans provoquer en moi les plus grands troubles [...]. Je lis le nom de « Marrakech » et la ville aussitôt se voile pour ne plus m'apparaître... ».

PORTRAIT |

A close-up portrait of J.M.G. Le Clezio, a middle-aged man with dark hair, looking directly at the camera with a serious expression. He is wearing a dark, textured sweater. The background is a plain, light-colored wall.

# J.M.G. LE CLEZIO

## Pèlerin du désert

« Il n'y a pas de plus grande émotion que d'entrer dans le désert ». Jean-Marie Gustave Le Clézio résume dans cette seule phrase l'intensité de sa relation au désert et notamment celui du Sahara qu'il a longtemps parcouru avec sa femme Jemia dont la famille est originaire de Saguiet el Hamra. **PAR MOHAMED JIBRIL**

Cette relation quasi mystique confère au désert la latitude d'incarner une forme d'absolu. Profondément révolté contre les dérives de la civilisation moderne et le gâchis humain et naturel qu'elle ne cesse d'engendrer, cet écrivain de l'ouverture aux cultures et sagesse ancestrales, a trouvé dans la thématique du désert une source intarissable d'images, de symboles et de méditation sur l'humaine condition et son devenir.

À travers une écriture aussi limpide que dense, l'œuvre prolixe de Le Clézio, prix Nobel de littérature, auteur de plus de quarante ouvrages (romans, nouvelles, essais), n'a cessé d'être à la recherche de l'harmonie perdue. Très jeune, il a été fasciné par les récits de son père, parti très longtemps exercer la médecine en Afrique subsaharienne, et qui avait été fortement impressionné par sa traversée du Sahara. Des écrits ont de même été marquants pour Le Clézio : « J'ai aussi découvert le désert grâce aux textes de Charles de Foucauld ; on a, sans doute avec raison, critiqué son action, mais on ne peut pas dire qu'il n'a pas aimé profondément le désert... ». Il précise que c'est par des mots qu'il a été « conduit » au désert : « je concevais le désert non pas comme un endroit silencieux, mais comme un lieu puissant qui, au contraire, pouvait exalter la parole [...]. J'avais le sentiment que le désert était comme une caisse de résonance, un endroit d'où l'on percevait mieux ce qui est humain ».

L'attrait du désert n'a cessé d'être puissant. Avec sa femme Jemia il a parcouru les étendues désertiques américaines, en Basse-Californie, au Mexique, au Nouveau Mexique où la température est « aux limites du tolérable ». Ceci allait de pair avec la découverte des cultures indiennes d'Amérique, d'abord au Panama puis surtout au Mexique. Expériences qui, devait-il écrire plus tard, ont changé sa vie, ses idées sur le monde et l'art et toute sa façon d'être.

Le Clézio est, depuis, entièrement voué à cette écoute profonde des autres qui est, pour lui, la condition d'un « équilibre philosophique » et d'un enracinement de son écriture.

Aussi rappelle-t-il, comme une profession de foi, que « ces Amérindiens, plus tard « les gens des nuages » (nomades de Saguiet el Hamra), ne sont pas des étrangers, ne sont pas des personnes curieuses, ne sont pas des « curiosités » ; ce sont des gens qui ont quelque chose à dire et à nous dire ».

Publié en 1980, « Désert » est un chef-d'œuvre qui donne la pleine mesure des préoccupations et de l'écriture visuelle et pénétrante de l'auteur. C'est l'évocation en parallèle de l'épopée tragique des tribus combattant sous la bannière de Maa Al Ainine contre l'invasion coloniale au début du XXe siècle et celle du parcours initiatique d'une jeune fille descendante de l'une de ces tribus qui a gardé un lien fondamental avec le « pur » désert, rebelle à la vie corrompue des cités actuelles. Orpheline, elle est recueillie par une tante dans une cité misérable aux abords des dunes et des espaces arides. C'est là qu'elle s'évade la plupart du temps, cultivant une liberté farouche mais riche en expériences d'un milieu en apparence « vide ». Grâce à un jeune berger, appelé Hartani, muet mais pour qui le désert n'a aucun secret, elle vit le bonheur qu'offrent à ceux qui y sont disponibles, le paysage multiple, la mer de sables, son ciel étoilé, ses plantes rares aux odeurs et saveurs intenses, ses oiseaux, ses légendes. Elle se fait raconter l'histoire de ses origines, de sa mère Lalla Hawa qui venait du grand désert de Saguiet el Hamra près de la ville sainte de Smara et de sa famille qui était apparentée à Maa Al Ainine.

Devenue belle adolescente, sa tante voulut la donner en mariage à un riche commerçant ; elle refusa et s'enfuit auprès du jeune berger avec qui elle décou-

vrit l'amour. Manquant mourir de soif et de fièvre dans sa fuite, elle fut retrouvée et hospitalisée en ville. Plus tard, enceinte, elle va retrouver sa tante qui avait pu émigrer et vivait d'expédients à Marseille.

L'univers de cette grande ville est perçu par les yeux de la jeune fille du désert. Univers réellement sauvage, où les gens sont voués à la misère, la promiscuité, la déchéance, l'exploitation dans la violence et le mépris, la prostitution. Par instinct, elle arrive toujours à s'échapper ; à nomadiser dans les dédales de rues, évitant les dangers et les pièges, ne trouvant confiance qu'en un adolescent qui mendiait et plus tard volait pour le compte d'un « patron » avant de périr. Elle qui, au désert, ne connaissait pas la peur, la voit ici partout : peur du vide, de la détresse, de la faim. Elle est employée comme femme de ménage dans un hôtel interlope avant d'être découverte par hasard par un photographe que sa beauté et son étrangeté bouleversent. Elle devient alors son modèle pour les photos destinées aux magazines et journaux, faisant ainsi sensation tout en restant insensible à l'agitation et la célébrité que son image suscite.

Un jour, elle quitte, sans crier gare, cet univers et son agitation et retourne au Sahara où, sur la plage de son enfance, elle met au monde l'enfant qu'elle portait depuis sa fugue d'amour avec le jeune berger. Le récit, en parallèle, du massacre par les artilleurs français des derniers combattants de Maa al Ainine, remontés de Smara jusqu'au Tacla en 1912, se termine sur une note tragique. Les survivants sont retournés aussi au désert, « vers le sud où personne ne savait vivre » et où « il n'y avait pas de fin à la liberté ».

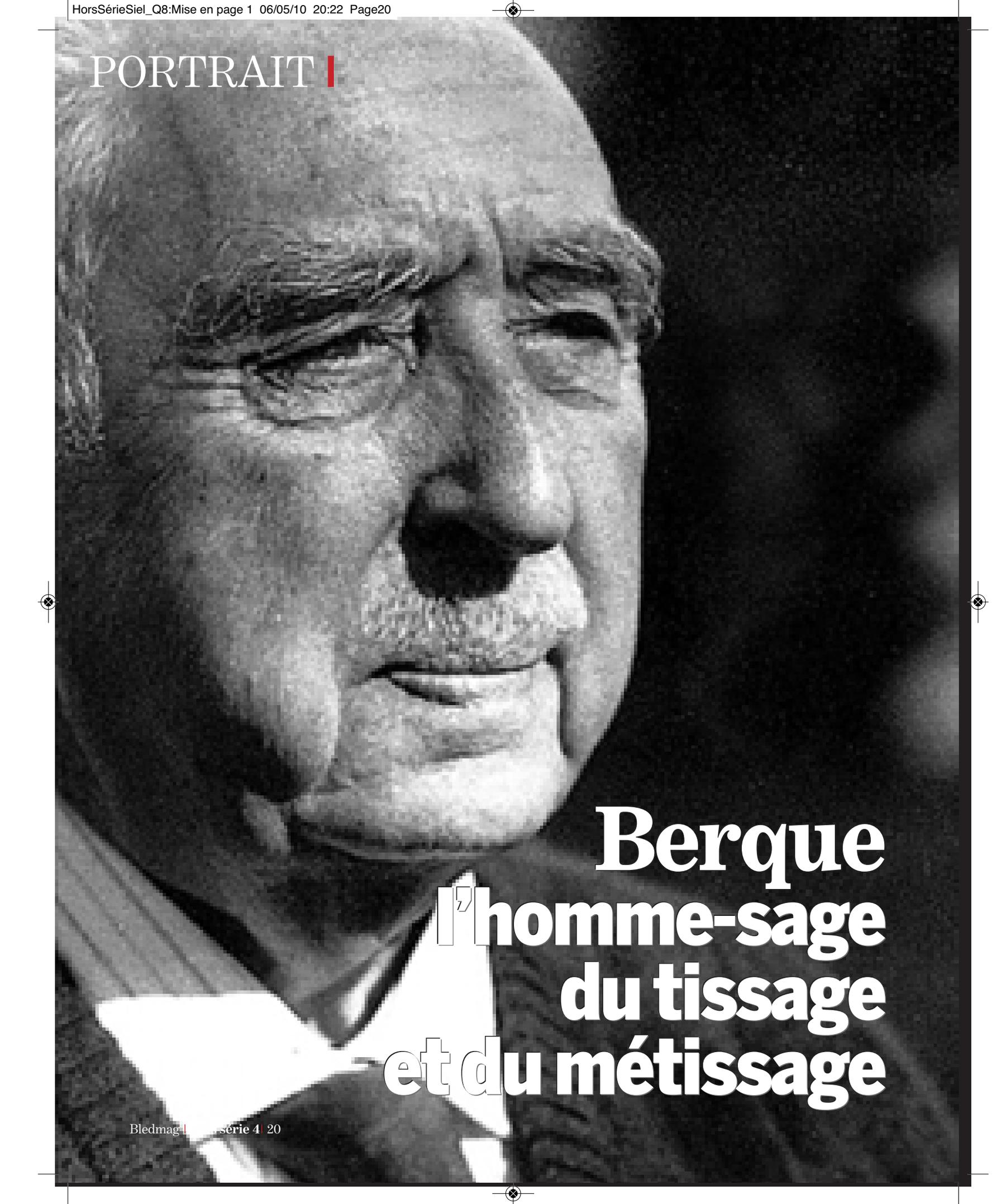
Ce thème du retour à l'origine perdue est constant chez Le Clézio. Il traverse d'autres romans et récits dont « Poisson d'or » où la narratrice est une jeune Marocaine aussi qui va être portée par l'errance jusqu'au bout du monde et revenir un jour retrouver le lieu supposé de sa naissance mais aussi de son abandon.

Ce thème est aussi le fil conducteur de « Gens des nuages », récit d'un voyage aux confins sahariens du Maroc, à Saguiet el Hamra précisément, écrit à deux par l'auteur et sa femme Jemia et paru en 1997. Il s'agit en fait d'un véritable pèlerinage, longtemps espéré mais difficile à effectuer jusque-là. Pour Jemia, c'était la découverte physique et émotionnelle du lieu d'origine de sa famille dont sa mère lui avait tant parlé. Pour Le Clézio, il y avait surtout le désir de s'imprégner du paysage d'une intense histoire mystique. Le voyage a, en effet, culminé avec la visite du tombeau de Sidi Ahmed el Aroussi, le saint homme qui avait grandi à Fès et à Meknès et dont la légende dit qu'il fut emporté miraculeusement au-dessus du désert jusqu'à Saguiet el Hamra sur le rocher de Tbeila. C'est de là qu'il convertit les populations du désert et fonda la tribu des Aroussiyyine. Le rocher est devenu un lieu mythique portant encore la marque des mains et des pieds du saint qui accomplissait des miracles. « Tout dans la légende de Sidi Ahmed el Aroussi fait penser au soufisme » soulignent les auteurs. Jeune, il avait suivi l'exemple des maîtres soufis persans (Junayd, Hallaj, Attar, et Rûmi l'Anatolien) ainsi qu'andalous et maghrébins (Ibn Arabi, Abou Madyan le Sévillan, Abou Yazza).

De ce pèlerinage aux sources, JMG et Jemia Le Clézio ont surtout retenu que « ce qui caractérise la vie des nomades, ce n'est pas la dureté ni le dénuement, mais l'harmonie ».

Ce désir d'harmonie est essentiel dans l'œuvre et la vision de Le Clézio face à la dysharmonie qu'engendre l'évolution du monde moderne où les hommes ne savent plus estimer leurs limites et détruisent leur environnement et eux-mêmes.

PORTRAIT |



# Berque l'homme-sage du tissage et du métissage

**Réda Benkirane** est sociologue et consultant international à Genève. Selon lui l'œuvre de Berque témoigne d'une créativité qui fait défaut autant au nord qu'au sud de la Méditerranée : au lieu donc de politiser le civilisationnel, la solution consisterait à civiliser le politique.

L'hypothèse centrale de Jacques Berque postulait que les Arabes se dirigèrent au XXe siècle « du sacré à l'historique ». Cette hypothèse devrait être encore réexaminée sous l'éclairage de son œuvre ultime et majeure, la traduction du Coran : « elle semble excentrée de ma personne par une dictée supérieure. C'est ainsi que les musulmans la sentent. Or je fais miennes leurs attitudes quand j'étudie leur Livre, tout en gardant la distance propre à m'identifier » confesse ce Maghrébin d'origine française dans ses *Mémoires des deux rives* (Seuil, 1989). S'il fut donc le témoin privilégié de la sortie du sacré, Berque perçut ainsi la démarche islamiste (qui occupe tout l'espace depuis trois décennies) comme une expérience pleinement historique qui n'a pu ou su s'assortir « d'une renaissance spirituelle » (elle n'a selon lui entraîné aucun renouvellement significatif des études coraniques). Contrairement à la prophétie de la plupart des islamologues des dernières générations qui annonçaient la « revanche de Dieu », le « retour du religieux », l'ancien professeur au Collège de France, quant à lui, observait combien la désacralisation était une donnée empirique, irréversible et l'islamisme (ou l'islam politique) n'en est que l'expression phénoménologique la plus manifeste.

« La connaissance orientale que je m'efforçais de ranimer, je ne lui voulais rien de commun, pour le meilleur et pour le pire, avec l'exposé de Sciences Po ou l'enquête journalistique. Je la voulais fondamentale » précise encore Berque. C'est justement à une connaissance à la fois dynamique et fondamentale (rétrospective, introspective et prospective) — aux antipodes des lectures politistes et journalistiques qui triomphent et modèlent les opinions publiques — qu'appelle de façon urgente le monde du XXIe siècle. Or l'œuvre de Berque témoigne d'une créativité qui fait défaut autant au nord qu'au sud de la Méditerranée : au lieu donc de politiser le civilisationnel, la solution consisterait à civiliser le politique, tel est en substance le message de Jacques Berque dans ses ultimes textes et explications.

Du point de vue des sciences sociales, la sociologie de Berque fut, à n'en pas douter, en avance sur son temps. L'ère du savoir hyperspécialisé qui a régné à l'Université touche à sa fin. La multidisciplinarité, la transdisciplinarité et, mieux encore, le remembrement de disciplines scientifiques sont devenues un impératif incontournable pour la construction des savoirs et la production de nouvelles connaissances. Il n'y a pas d'autre voie pour aborder la complexité du monde, irréductible à la vision déterministe et mécaniste, vestige de sciences « dures » d'un autre âge. À l'échelle de l'humanité, où les religions et les civilisations sont des visions ou des résumés d'univers, des dynamiques d'émergence sont à l'œuvre ; le phénomène le plus significatif auquel on assiste actuellement est l'interférence constructive et destructive entre le local et le global. Le savant doit donc être un spécialiste mais aussi un passeur de cultures, devant être dorénavant capable de pouvoir relier des savoirs d'autres disciplines, d'analyser en « zoomant » du macro- au microscopique, de « contextualiser » pour décrire avec rigueur autant le tout que la partie. Or Berque a poussé très haut et très loin cet art de la complexité. Véritable orfèvre en la matière, il savait capter le mouvement des peuples, la personnalité des profondeurs, l'incertitude des sociétés autant que leurs permanences et leurs zones stables. C'est ce qui lui faisait rendre compte avec acuité de l'art de nouer le tapis maghrébin, du polygone étoilé et de toutes sortes de détails plus ou moins baroques de la réalité. C'est cette méthode qui lui permit dans un texte magistral, Fez,

le destin d'une médina, de proposer une définition remarquable de la cité : le lieu, le lien qui réunit, au sein d'une même famille, savant, artisans et commerçants.

L'argument de la multidisciplinarité, manifeste tant défendu par Berque, inscrit dans chacun de ses livres et de ses terrains sociologiques, fut donc prémonitoire.

« L'Islam est une réalité qui défie l'analyse » avait écrit le philosophe indopakistanaï Muhammad Iqbal. Pour contourner l'immense difficulté, Jacques Berque ne trouva pas mieux que de développer une sociologie vaste et profonde. « L'ampleur de l'embrassement, la multiplicité des angles de vue pouvaient seules à mes yeux fonder l'étude d'une société. » Ce que Berque proposa toute sa vie, c'est une tentative de prise totale du réel, pour rendre compte non pas d'une dimension unique (politique, religieuse, économique, sociale,...), ou d'une séquence particulière (l'ère des indépendances) mais pour formuler une sorte de « théorie du tout », où les « espaces et moments », les hommes et les choses se chevauchent, s'entrelacent, se tissent, divergent en arborescences ou se propagent sur le mode adventif du rhizome. La méthode de Berque est certes très singulière du point de vue du style ; signalée à la fois dans un vécu qui parcourt l'Occident et l'Orient, remontant des dialectes arabes à la langue classique en passant par l'arabe médian et sans compter des essais de grammaire comparée, elle a généré dans le texte les diverses facettes et enjeux de l'arabité et de l'islamité. Ajoutons à cela qu'une raison poétique anime l'œuvre de Berque, celle-ci rend le monde qu'il décrit proche, coloré, incarné. L'homme a travaillé sa langue d'expression, le français, tout en instruisant sur la langue du dâd (l'arabe comme langue élue du texte coranique). Le croisement est réussi, mieux encore, il y a de la beauté dans cette « histoire sociale de l'Islam contemporain ».

Un dernier point qu'il faudrait ici mentionner concerne les rapports de Jacques Berque avec l'orientalisme et sa longue expérience de fonctionnaire de l'administration coloniale au Maroc notamment. Le sociologue a rencontré l'orientalisme mais il était déjà porteur d'une arabité héritée de la terre natale, l'Algérie qui colle à la peau. « Autant qu'il était en moi, j'avais travaillé dans le sens de l'histoire maghrébine, et cela du sein même de l'administration coloniale. » Et c'est précisément cela qu'il faut retenir ; le sens de la trajectoire, impeccablement alignée sur la flèche du temps physique, qui déprogramme — il n'y a pas d'autre mot — le projet orientaliste. « Je me mets dans leur tunique, ataçammaçu, dirait l'arabe, en restant moi-même. Comment est-ce possible ? Sympathie ? empathie ? Max Weber a démêlé ces ambiguïtés. Moi, ce que je constate, c'est que cette fusion passagère fortifie en moi tout ensemble l'identique et le différent. » Si donc Berque fut en quelque sorte « le dernier orientaliste », il ne le fut certainement pas sur un mode nostalgique mais plutôt comme un métis, un savant issu d'une hybridation culturelle promise à l'avenir des nouvelles et prochaines générations de gens de science. Berque, d'une certaine manière, annonce les cognitaires de ce siècle, qui procèdent par tissage et métissage de savoirs.

C'est à une sociologie vaste et profonde, à la mesure de l'étendue des deux rives de la Méditerranée, de sa profondeur historique, de l'épaisseur culturelle de ses sédiments, que nous invite Jacques Berque, ce frère aîné de la « pensée méridionale ».

PORTRAIT |

A portrait of Juan Goytisolo, an elderly man with glasses, wearing a green sweater over a collared shirt. He is looking slightly to the right of the camera. The background is a plain, light-colored wall. The text is overlaid on the bottom left of the image.

# Juan Goytisolo La sentinelle de Jemaâ el Fna

Écrivain prolige (trente romans, traduits dans 25 langues), homme des causes, sans trêve sur les fronts brûlants, plume vive, admirable et talentueuse, abondamment récompensée, Juan Goytisolo fait indiscutablement partie des auteurs contemporains majeurs. Cette notoriété rejaille sur Marrakech, cité qui le mène par le bout du cœur. Portrait. **PAR ET-TAYEB HOUDAÏFA**

Les gens de plume ont souvent tendance à avoir un penchant pour des contrées, des cités ou des villes, qui ne sont pas toujours celles qui leur ont donné le jour. Le Grenoblois de souche, Henri Beyle, dit Stendhal, était italien de cœur ; Ernest Hemingway vomissait son Amérique natale, et ne jurait que par l'Espagne, où il a combattu, écrit ses meilleurs romans, pris des bitures anthologiques ; Paul Bowles, le New-Yorkais jazzy, fut tellement charmé par le chant de la sirène tangéroise qu'il ne quitta ses bras que les pieds devant ; Jean-Marie Gustave le Clézio, Niçois de naissance, se sent à l'étroit au bord de la mer, et ne cesse d'assouvir son désir du désert ; Philippe Sollers, une des figures littéraires germano-pratines, est depuis belle lurette tombé amoureux de l'incomparable Venise. L'Espagnol Juan Goytisolo, quant à lui, il ne jure que par Marrakech, cité à laquelle il voue un culte ineffable, tant il s'y sent heureux.

### **Sa mère fut tuée dans un bombardement franquiste cette mort une hantise douloureuse**

Il est dix heures. L'indolente place Jemaâ el Fna s'éveille, enfin, sous le regard affectueux de Juan Goytisolo. Dédaignant la terrasse panoramique du café de France, investie par une horde de touristes bruyants, jacasseurs et ridicules, l'écrivain choisit celle de plain-pied, où se retrouvent les modestes habitants du quartier. Ceux-ci ne manquent pas de saluer « Si Juan », certains avec une déférence cocasse, d'autres avec une familiarité voyante. Si voyants qu'ils s'installent, de leur propre chef à sa table. « Si Juan » ne semble pas s'en fâcher. Visiblement, il savoure la compagnie de ces miséreux, si insouciant, si expansif, si attachant. Sans doute parce qu'il forme un contraste saisissant avec eux, lui le rupin, le tourmenté et le taiseux. Peu d'entre eux savent qu'il est écrivain, encore plus rares sont ceux qui ont parcouru un seul de ses livres, mais tous courtisent cet étranger, qui s'adresse à eux dans leur langue, se préoccupe de leur confort, leur distribue son argent et veille à ce qu'ils ne manquent de rien. « Si Juan est des nôtres, s'exclame un oisif volontaire. Il est plus Marrakchi que les Marrakchis. » La gouaille en moins, car Goytisolo a le verbe chiche. Et surtout craintif. Dès que l'on s'avise de fouler son jardin secret, il se braque, comme s'il tenait à ne pas mettre à nu ses multiples blessures intimes.

Celles-ci remontent à très loin. Républicaine ardente, la famille Goytisolo est impitoyablement pourchassée par les séides de Franco. Elle n'a d'autre choix que de désertir Barcelone pour aller s'enterrer dans un trou perdu. Un jour, la mère de Juan est forcée de se rendre à la capitale catalane. Elle sera fauchée par un bombardement franquiste. De cette perte, l'enfant de huit ans demeure inconsolable. De là provient son ressentiment envers le régime franquiste, qui le lui a rendu au centuple, puisqu'aucun de ses écrits n'a été publié du vivant du Caudillo, à l'exception de ses deux premiers romans : *Jeux de mains* et *Deuil au paradis*. Avec son père et ses frères, Juan retrouve à Barcelone. Là, il est confié aux terribles Jésuites qui,

pour mieux lui inculquer les joyeusetés du catholicisme, usaient, charitablement, d'arguments frappants. Ce qui aura comme effet de détourner Juan de la religion. Il cherchera son salut par l'écriture. De 8 à 11 ans, il a commis une quarantaine de nouvelles, jalousement mises à l'abri de la curiosité de ses inquisiteurs.

### **Son père le vouait au droit, il s'écarta fermement de celui-ci pour embrasser la littérature**

Son baccalauréat en poche, Juan Goytisolo se destine aux études littéraires. Mais son père, un individu brutal, bigot et coincé, ne l'entend pas d'une telle oreille. Il l'aiguille, de force, sur le droit. Juan fait semblant d'obéir, et prépare son évvasion. Deux ans plus tard, il plante là fac et paternel, et s'en va, sans aucun viatique, cultiver l'art littéraire. En 1954, paraît *Jeux de mains*. Les contempteurs de Franco s'en enchantent, ses partisans s'en montrent furibonds. Le troisième opus, *Fiestas*, ne parvient pas à tromper la vigilance des censeurs. Il est interdit ; son auteur condamné à l'exil.

Juan Goytisolo a vingt-cinq ans, des tonnes d'amertume et une abondance de comptes à régler avec le sinistre franquisme. Il pose son maigre baluchon à Paris. Plus exactement au quartier du Sentier. Lui, le fils de bourgeois repus, va manger de la vache enragée. En compensation, il s'enrichira d'une valeur inestimable : la tolérance. À l'époque, le Sentier forme une mosaïque d'ethnies. Nombreux damnés de la terre y trouvent refuge. Peu à peu, ils sont devenus la terre de ce Juan sans terre, ainsi qu'il est dit dans *Paysages après la bataille*. Récit dans lequel il évoque, non sans tendresse, ses années passées parmi les commerçants juifs, les immigrés espagnols, portugais, turcs, afghans, pakistanais, arabes et berbères, « ces terres qui manient énergiquement la pelle et la pioche ». Il ne fait aucun doute que c'est de son empathique proximité avec les immigrés de tous les horizons que Juan Goytisolo a hérité ce souci de l'autre, cette pulsion solidaire et cet esprit de fraternité, par lesquels il se distingue du lot de ses pairs.

Les trois premiers romans de Goytisolo vont être traduits en français chez Gallimard, grâce aux bons offices de Monique Langue, devenue entre-temps son épouse et égérie. L'exile impécunieux, voit enfin le bout du tunnel. Il est révélé, admiré,

### **Son exil forcé parmi immigrés suscita chez Goytisolo un sens inouï de la fraternité**

consacré. Pour autant, sa haine de franquisme ne s'émousse pas. Elle demeure son stimulant. En même temps, il fourbit ses armes contre les oppresseurs, les spolieurs et les esclavagistes. La guerre d'Algérie éclate, sans hésiter un seul instant, il se met du côté du FLN. Il en défend la cause à travers la presse française de gauche, abrite chez lui des armes, des valeurs et de l'argent des « indépendantistes ». La Palestine occupée lui fait prendre le chemin de Gaza, où il rencontre des Palestiniens, s'émeut de leur détresse et trousse plusieurs

# PORTRAIT |



réquisitoires contre Israël, parus dans le journal espagnol El País. En 1993, Sarajevo est assiégée, les Bosniaques souffrent, Goytisolo comptait d'abord, s'insurge ensuite. Il comparait la ville à une Jérusalem martyrisée et s'y rend. En résultent quantité de témoignages, sous forme de film pour Arte, de reportage, Sarajevo, 40 mois du siège, publié dans El País, enfin de livre, État de siège.

De par son ascendance, Juan Goytisolo est à la fois basque, catalan et andalou. En visitant l'Andalousie de ses racines, il se découvre des affinités avec la civilisation arabo-musulmane. Dès lors, il apprend la langue arabe et le coran, fréquente la pensée et la littérature arabes, se met à parcourir les pays arabes et musulmans... De cette passion nouvelle, éclosent deux joyaux, Les chroniques sarrasines et Barzakh. Sans oublier Makbara, roman inspiré par la ville de Marrakech. La cité almohade est l'ultime étape du voyage de Goytisolo à travers le Maroc. Tanger, Rabat ou Fès ne parviennent pas à l'attraper dans le miel de leurs séductions. Arrivé à Marrakech, c'est la révélation. Sans plus attendre, il y élit domicile. Pas dans un lieu huppé, comme le lui permet sa fortune, mais à la Qennariya, quartier populaire, pouilleux et bavard. Dans un Derb paisible, il transforme une demeure vétuste en un riad étincelant, et s'y fixe.

## **Grâce à son combat, la place Jemaâ el Fna échappa à une mort fatale**

La place Jemaâ el Fna est à portée de vue du riad de Goytisolo. L'écrivain l'appelle simplement « la place », tant elle est unique à ses yeux.

De sa contemplation, il n'est jamais rassasié. Qu'il pleuve, vente ou fasse chaud, il est assis à 10 heures à la terrasse du café de France, à 18 heures au restaurant CTM, à 20 heures au café Satas, changeant ainsi de « points de vue », car selon l'heure, la place change de physionomie. « C'est un cinéma permanent », s'émerveille-t-il. Et il s'avoue redevable à jamais à Jemaâ el Fna d'avoir infléchi le cours de son écriture. « En ce qui me concerne, je souhaiterais souligner à quel point le souffle oral de la place m'a stimulé dans la rédaction de mon roman Makbara. Sans lui, mon œuvre serait probablement différente », a-t-il déclaré dans un appel lancé à l'Unesco, en 1997, en faveur de la préservation de la place. À cette époque-là, Jemaâ el Fna, convoité par les spectateurs, craignait pour ses jours. C'était sans compter sur l'abnégation militante de Goytisolo. Il créa une association, fit le siège des pouvoirs publics, s'efforça de dissuader les entrepreneurs, impliqua les artistes dans ses combats, et obtint gain de cause. L'Unesco inscrit le chef-d'œuvre au Patrimoine oral et immatériel de l'humanité.

Il est vingt heures. Fidèle à son habitude, Juan Goytisolo est installé au café Satas. Il se délecte du spectacle de Jemaâ el Fna, enveloppé dans la nuit, tout en mitraillant, de son appareil photographique, des touristes, comme s'ils étaient des objets exotiques « Du tourisme à l'envers », s'amuse-t-il. Il faut imaginer Goytisolo incurablement Marrakchi.

# Les Marocains du monde à l'honneur

Spécial SIEL 16ème  
Salon international du livre  
Du 12 au 21 Février 2010 - Casablanca



À l'occasion du salon  
du livre. Un numéro  
exceptionnel de Eledmag

• Juan Cayula  
• Jean Genet  
• Alberto Ruy Sanchez  
• Elias Canetti  
et bien d'autres... seront à l'honneur.



PORTRAIT |



# Alberto Ruy-Sanchez Mogador mon amour

Les écrits poétiques ou narratifs de l'écrivain mexicain Alberto Ruy-Sanchez, né à Mexico en 1951, sont de bout en bout travaillés, et jusqu'à l'obsession, par les élans fougueux de la ville, ses intérieurs intenses, ses désirs subtils. **PAR MAATI KABBAL**

Dès son premier récit, *Les visages de l'air*, (Éditions du Rocher, 1998), il rend présente Essaouira sous la forme d'une femme en attente, le regard rivé sur la ligne d'horizon, scrutant le retour de ses parents. Porté par les vents de la ville, le regard de Fatma, l'héroïne du roman, ne cessera de se démultiplier en séductions et en appétences. Octavio Paz dira ne s'être pas trompé quand il a vu en Alberto Ruy-Sanchez « le plus atypique des écrivains mexicains, un vrai cosmopolite qui nous raconte des histoires depuis un territoire beaucoup plus ample qu'un pays : celui de la Peau. Il est le poète de la Peau et sa langue c'est le Toucher, le sens qui comprend tous les autres ». La peau de Mogador, le corps d'Essaouira, sont au creux de son écriture.

Après avoir achevé une thèse à Paris sur Pasolini sous la direction de Roland Barthes, Alberto Ruy-Sanchez décida un beau jour en compagnie de sa femme de lever les voiles. Mogador fut choisie par hasard, comme sur un coup de dé.

« [...] je suis arrivé à Mogador par la mer. Elle était toute blanche. Les côtes étaient pleines de cristaux de sel, et l'on voyait des reflets de lumière, comme un millier de petits miroirs. Le conducteur du bateau a coupé son moteur et je lui ai demandé : "Pourquoi faites-vous ça ?" Il m'a répondu que c'est parce qu'il y a beaucoup de récifs autour de Mogador. C'est seulement en éteignant le moteur que l'on peut percevoir les courants qui amènent à la ville. J'ai pensé que cette ville était la métaphore du macho mexicain : dès qu'il voit une jolie fille, il se jette vers elle. Non, il faut vraiment s'arrêter et voir s'il y a des courants qui nous invitent à nous approcher. C'est le moment où la ville est devenue pour moi la métaphore d'une femme. Être à l'intérieur de Mogador, cela donne l'impression d'avoir une domination sur la ville, mais c'est une illusion. Elle est aussi labyrinthique que n'importe quelle ville arabe, et même avec une carte, on s'y perd. Comme une femme : même en étant en elle, on ne la possède jamais ». Ce premier contact a été décisif dans le parcours de l'écrivain. Car depuis, il n'a cessé de célébrer la singularité et les contrastes fertiles de la ville. Il ne sentira aucunement dépaycé, s'« acclimatant » bien au contraire avec son air, ses bruits, ses fragrances, son tracé labyrinthique, ses intérieurs rythmés par le clair-obscur. Tout dans Essaouira lui rappela et le rapprocha du Mexique.

« Quand je parle de Mogador, je parle avant tout de la culture arabo-andalouse qu'il y a dans notre langue et notre culture. Les Espagnols qui sont venus conquérir l'Amérique étaient des Arabes. Après huit siècles de métissage, il y a une vraie culture commune. Entre Mogador et le Mexique, on retrouve le même langage corporel, et aussi le physique. Les Marocains, pour beaucoup, ont des traits de Mexicains. Le Mexicain arrivant à Mogador a une impression de déjà-vu, et vice-versa. C'est aussi vrai pour le langage gestuel. On voit aussi des parallèles dans l'artisanat, la poterie, les tissus... Les tissus des Indiens du Chiapas ont des motifs que l'on peut voir au nord de l'Afrique. Entre la poterie de Puebla et celle de Fès, il y a des similitudes énormes, et l'origine, c'est l'Espagne. Mais en Espagne on a voulu effacer les traces arabo-andalouses. Entre Mexique et Maroc, il reste des ressemblances inouïes, comme des frères jumeaux séparés longtemps. C'est leur passé commun qui les unit, même si on a voulu l'effacer ».

Essaouira reste ainsi rétive aux fragrances « orientalisantes » rances qui s'échappent des guides touristiques ou des récits faussement impressionnistes. Alberto Ruy-Sanchez déjoue ces pièges pour nous conter selon un abécédaire amoureux et décalé une ville passion, dans laquelle se nouent les intrigues les plus obscures et les plus démoniaques, les surprises les plus inattendues. Le conte s'y déploie avec abondance. Alberto Ruy-Sanchez s'en sert comme d'une boîte à outils. Dans son récit *Les lèvres de l'eau* (éditions du Rocher 1999), il revivifie la figure de Maïmouna : « J'entendais au loin, par-delà les rideaux de pluie, la voix douce de Maïmouna, aux vibrations profondes, qui m'appelaient par mon nom [...], elle me demandait de lui raconter ce qui m'était arrivé au Maroc, de lui dire vers quelle destination j'avais failli m'embarquer, la dernière fois que nous nous étions vus. »

Dans ce même récit, l'auteur convoque, sur le mode bourgeois, un personnage fantomatique, son double en quelque sorte : « J'allais donc, sur les traces d'Aziz et sur les miennes, explorer le monde des fantasmes masculins, marqués au sceau de la peur du vide ». Tout le livre est un songe raconté par le héros à soi-même dans le vide d'une chambre d'hôtel à Essaouira, en attendant le retour de Hawwa, femme d'une nuit, mais qui reste parée d'éternité. Il l'attend en s'engageant dans un soliloque interminable. Mais Hawwa ne viendra jamais. L'amour fou d'un homme délirant pour une sirène hante ce récit. Il entraîne le lecteur dans la même spirale de perte. Aussi, les récits d'Alberto Ruy-Sanchez se situent à la lisière de la folie, des apparitions/disparitions et des mises en abîme.

« 9 fois 9 choses que l'on dit de Mogador, (éd. Les Allusifs, 2006), reste dans l'œuvre de l'auteur l'un des textes les plus éclairants sur Essaouira. Il nous offre un concentré à la fois ludique, magique et poétique de ce qui s'est dit et de ce qui se dit encore de Mogador. Neuf historiettes tout aussi fabuleuses qu'affabulatrices nous plongent dans la fable historique de la ville. En voici quelques fragments : « On dit que la ville de Mogador n'existe pas, que nous la portons en nous... mais on dit aussi qu'elle existe, justement parce que nous la portons en nous » « On dit que l'histoire de Mogador est écrite dans les nuages, lesquels, on le sait, sont dans cette ville le reflet le plus fidèle de ce qu'éprouvent et ont éprouvé les humains et quelques autres mammifères. Les nuages sont en même temps l'écriture du passé et du présent. Tout comme toute autre écriture de l'histoire ». « On dit que le vent emporte l'histoire de Mogador. C'est pourquoi, quand on la raconte ou quand on la mentionne d'une manière ou d'une autre, on parle de « coupures de nuages ». Alberto Ruy-Sanchez nous invite à aller au-delà du visible de ce que nous offre Essaouira, ville désir, pour en découvrir les plis, la densité et l'intensité. Il fait appel à Ibn Hazm, Ibn Tofaïl, Ibn Arabi, mais également Georges Bataille, Roland Barthes, les Gnawas pour la draper dans une érotique du sublime.

Il est des villes qui retiennent captif à leur sol le visiteur étranger. Cette captivité, effet d'une magie subtile, n'est pas synonyme d'épreuve, mais elle est le signe d'une forme d'hospitalité aux règles secrètes. Depuis son arrivée à Essaouira par la mer, et ce dès les années soixante-dix, Alberto Ruy-Sanchez n'a cessé de la célébrer comme une femme fée.

DOSSIER |

# Sur les traces des fous du désert marocain

La liste des allumés de l'ailleurs, subitement étreints par le furieux désir de se perdre, avec délices, dans les sables du désert marocain, est impressionnante. Nous passons en revue quelques-uns de ces arpenteurs de mirages, dont l'expérience est passée à la postérité. **PAR ET-TAYEB HOUDAÏFA PHOTOS O.N.M.T**



# DOSSIER |



Dans son œuvre posthume, *Citadelle*, Antoine de Saint-Exupéry écrit : « Nous nous sommes nourris de la magie des sables, d'autres peut-être y creuseront leurs puits de pétrole et s'enrichiront de leurs marchandises. Mais ils seront venus trop tard. Car les palmeraies interdites ou la poudre vierge des coquillages nous ont livré leur part la plus précieuse ; elles n'offraient qu'une vaine ferveur, et c'est nous qui l'avons vécue ». En cet allegro, l'auteur du *Petit Prince* chante son ardente traversée du désert. Advenu dans son existence planante par le hasard d'une nomination comme chef d'aéroplane à Cap Juby, à la fin de l'année 1927, le désert suscite chez le romancier, au premier abord, un sentiment d'effroi, progressivement mué en une fascination indescriptible. Dans sa cellule monacale, sous la tente d'un cheikh bienveillant, l'écrivain pilote a tout loisir de conforter son inclination à la méditation, sa faculté du rêve et sa nature solitaire. Et c'est cette solitude, assaillie tour à tour par des Espagnols hostiles et des tribus rebelles, qui vont lui inspirer son premier récit, *Courrier Sud*, mélange d'une histoire d'amour et de l'aventure de la ligne, puis deux œuvres majeures : *Le petit prince* et *Citadelle*.

## **Le géographe Camille Douls se fit passer pour un marchand turc pour échapper à la mort**

Saint-Exupéry n'était que le digne descendant d'une lignée, d'attachants toqués, aux semelles de vent, aimantés par le désert marocain. Membre de l'honorable société géographique de Rouen, Camille Douls monta une expédition solitaire dans le Sahara, en 1888. Il l'organisa un peu comme Christophe Colomb a dû préparer sa tra-

versée. Pendant un an, il apprit l'arabe et lut le Coran. Il appliqua à la lettre le subterfuge qu'il avait mijoté. Il se fit déposer comme un naufragé sur les côtes sahariennes, avec des marchandises. Son intention était de se faire passer, aux yeux des tribus qui ne manqueraient pas de la capturer, pour un marchand turc qui se serait échoué. Il vit juste. Une tribu guerrière, les Reguibat, mit la main sur lui. Il fut dépouillé de ses biens et de ses habits, enseveli sous le sable jusqu'au cou et abandonné une journée entière au soleil. Mais on ne l'acheva pas. Il fut seulement offert comme esclave à la plus âgée de la tribu. Camille Douls tenait la matière de son reportage. Au bout d'un an, ne s'étant jamais plaint des mauvais traitements, qu'on lui avait fait subir, il était devenu l'un des membres influents du groupe. On voulut le marier. Il n'y tenait pas tellement. Alors, il prit prétexte d'une dot à réunir en Turquie pour sa fiancée, avant la cérémonie. Bien entendu, il rentra en France où il publia la relation de son voyage dans les *Annales géographiques de Rouen*. On peut lire ce passionnant récit, sous le titre *Voyage au Sahara occidental*. Mais l'histoire ne s'arrêta pas là, un an plus tard, pris de nostalgie, Douls est reparti au désert, pour y mourir sottement de la typhoïde. Son aventure montre bien qu'on demeure toujours captif du désert une fois l'avoir connu. Autre illustre captif du désert, Michel Vieuchange, dont le fantastique récit, *Smara*, a été salué à sa parution, en 1932, par un chœur de parrains emblématiques : Paul Claudel, Louis Massignon, Emile Benveniste et le jeune Théodore Monod, entre autres. Paul Claudel écrivait à propos de l'ouvrage : « Un pèlerinage monstrueux au royaume de Nulle Part ! voilà plus d'un demi-siècle que j'ai lu ce livre, et j'ai



encore exactement en mémoire les péripéties de cette partie d'échecs qui se joue sous nos yeux entre Vieuchange et son destin. »

### **Déguisé en femme, Vieuchange se lança sur les traces de la mythique et en fouie Smara**

Au vrai, rien ne semblait prédisposer ce provincial natif de Nevers, amoureux des cartes, des estampes et des poètes grecs, à plaquer là l'Occident pour se dissoudre au cœur du Sahara, dans la province interdite de Smara. Le 11 septembre 1930 (il a alors 26 ans), déguisé en femme berbère et escorté de quelques guides du cru, il se lance sur la piste de la cité légendaire. Il l'atteindra, le 1er novembre 1930, jour de la Toussaint, à midi et quart. Sous la grosse tour de la Casbah, il enterre son message d'explorateur dans un flacon d'alcool de menthe. Autour de lui, un feston d'arcades et de briques, des portes bloquées, le vide, les fantômes d'une splendeur évaporée. Vêtue de vent et gommée par les sables, la fière Smara est un tas de cailloux éboulés, un nœud de ruelles jonché de gravats, un palimpseste sec où l'on devine parfois l'accent d'un arc outrepassé. « Smara fini, je le sens, nos jeunesses accomplies, nous entrerons dans un autre âge », se désole Vieuchange. Trois mois plus tard, lorsqu'il réapparaît aux portes de Tiznit, ayant cheminé pendant 1400 kilomètres il est méconnaissable. Épuisé par la faim et la soif, rongé par la dysenterie, il meurt dans les bras de son frère, à qu'il confie ses carnets de route.

La galerie des arpenteurs de mirages est aussi immense que pittoresque. Jeune femme issue de l'aristocratie russe, Isabelle Eberhardt est incurablement saisie par le démon du voyage. Sa vie est une suite ininter-

rompue de fugues, de haltes et de départs. Jusqu'à ce qu'elle découvre le Sahara, dont elle tombe amoureuse. Dès lors, elle le sillonne inlassablement, sous le pseudonyme de Si Mahmoud. Ensuite elle se fixe, pendant un long temps, dans la zaouïa de Kenadsa au Tafilalet, qu'elle parcourt avec gourmandise. Pour finir emportée par un oued en crue.

### **À l'aristocrate Isabelle Eberhardt échut le destin emportée par un oued en crue**

Caprice tragique du désert. Odette du Puigaudeau et Marion Sénones connurent meilleur sort. Le 22 décembre 1936, elles débarquent au port de Casablanca, avec l'idée impatiente de gagner les rivages du Sahara. Premier escale : Tiznit et ses maisons cubiques de toub rose aux murs décorés. À Goulmime, elles croient qu'elles ont atteint le Sahara. « Paysage rougeâtre et aride, ciel pâle et aveuglant. Maison de toub tentes de laine brune. » Détrompées, Odette et Marion poussent plus loin leur expédition. Les voilà abordant les montagnes du Bani et de l'Adana, « Maroc sauvage, noirci de patine, un grand pays de pierre. »

Camille Douls, Michel Vieuchange, Isabelle Eberhardt, Antoine de Saint Exupéry ou encore Joseph Kessel (Vent de sable) et J.M.G Le Clézio (Désert Gens des nuages) ont vécu leur errance dans le désert marocain comme une épreuve purificatrice, résumée, ainsi par le poète Edmond Jabès : « Quand on a connu le désert, on lui reste à jamais redevable d'une épreuve bénéfique, celle qui vous enjoint d'oublier. Le silence du désert vous dépouille. Par là vous devenez vous-même. C'est-à-dire rien. »

## DOSSIER |

# Tanger

## Mecque disparue des artistes et des écrivains

Dans un passé pas si lointain, la cité tangéroise était la terre d'élection des peintres et des écrivains, qui y déferlaient par vagues, à la recherche d'inspiration, d'exotisme, d'éblouissement des sens, ou pour s'abîmer dans ses bas-fonds. Une époque tristement révolue, que nous évoquons ici par pure nostalgie. **PAR ET-TAYEB HOUDAÏFA**

Villa trouble où les eaux se mêlent, Tanger ne cesse de relier présent et passé. Celui-ci se sucote comme une liqueur fine, se conte avec gourmandise, se décrit à coup de superlatifs nostalgiques. Il transparait de partout, transperce le voile de la mémoire, affleure de derrière les murs, les murailles, les bouges et les palaces étoilés. Tanger est la seule ville du passé où les fantômes sont vivants. Au numéro de la rue Siaghine subsiste la porte classique que le peintre Eugène Delacroix avait franchie, en grande pompe, le 25 janvier 1832. À peine eut-il foulé le sol tangérois que le fer de lance de l'école romantique fut saisi par le pittoresque, enivré par le dépaysement, subjugué par la lumière. « Le sublime vous assassine de sa réalité », s'extasia-t-il dans ses Carnets. Le somptueux exil du peintre de *La liberté guidant le peuple*, en terre « mauresque » allait le délivrer de l'incoercible influence de Gros et de Rubens, et imprimer indélébilement dans ses toiles une atmosphère solaire irradiante, selon le mot du poète Charles Baudelaire, une beauté surnaturelle.

### Eugène Delacroix fut enchanté par la lumière de Tanger

La relation du voyage de Delacroix eut un effet retentissant : elle leva le voile sur les irrésistibles séductions d'un pays resté jusque-là ter-

re incognito. Des artistes avant-gardistes se mirent à affluer vers cette contrée si tentatrice. Kees Van Dongen, Albert Marquet, Charles Camoin, Henri Regnault, James Wilson y plantèrent leurs chevalets avec le secret espoir de voir leurs attentes confuses comblées. Leur port d'attache : Tanger.

Dans cette ville aux contours de carte postale, Henri Matisse pénétra le 30 janvier 1912 lesté d'une capricieuse épouse, d'un têtus blues et de tétanisantes angoisses. Le peintre, à l'époque, butait sur une équation : le lien entre l'art et le décoratif. Lors de ce séjour, il se laissait inonder, depuis la fenêtre de son hôtel, par la végétation, qu'il capturait dans ses tableaux. « C'est à Tanger, précise le critique d'art Paul Shneider, que Matisse a vécu, avec une intensité sans précédent, l'éblouissement du végétal son intime parenté avec l'humain ». Par le miracle de cette « révélation », le maître du fauvisme parvint à rendre imperceptible la contradiction entre figure humaine et décoration. Façade sévère et austère contrastant avec un intérieur tout droit sorti des Mille et une Nuits, le bien nommé hôtel Minzah était un endroit couru par les écrivains pérégrins. Même l'illustre Jean Genet, abonné aux meublés parisiens, s'y sentait à l'aise. « Parce que j'aime voir ces éléments servir un sale chien comme moi », expliquait ce Diogène des temps modernes. On ra-



PHOTOS D.R.



La place du Télégraphe Bab Teatro, 1940

Boulevard Pasteur & Place de la France, 1929



# DOSSIER |

conte que, de jour, il s'enfermait dans sa luxueuse chambre, pour n'en sortir qu'au milieu de la nuit, à seule fin de plonger dans les rues obscures en rasant les murs. Tel un clandestin. Et dans cette ville, qui dissimule son mauvais genre sous des dehors convenables, on a toujours eu un faible pour les clandestins.

Il arrivait parfois à Jean Genet de braver la clarté du jour. C'était uniquement pour se rendre à la librairie des Colonnes, par l'intermédiaire de laquelle Gallimard, son éditeur attiré, lui versait ses droits d'auteur. Une fois l'argent empoché, il décampait sans crier gare. En revanche, ses pairs aimaient à s'attarder en ce lieu de l'esprit, sur lequel plane l'ombre de Rachet Muyal. À l'époque où celle-ci officiait le dessus du panier des lettres et des arts venait lui présenter ses hommages. Elle en faisait un motif de fierté, et parlait de ses brillants visiteurs avec un émerveillement puéril.

## **Paul Bowles y était venu pour une saison, il y demeura toute sa vie**

Faisons un détour du côté du consulat américain. Juste en face du très gardé édifice se niche une maison banale. Pas si banale que ça, vu que c'était entre ses murs que le pape d'une communauté d'intellos élégamment décadents tenait salon, après sa promenade hygiénique. Paul Bowles était seulement de passage à Tanger, il n'en délogea que soixante ans plus tard, les pieds devant. Rien d'intéressant ne se passait, racontait le journaliste Jean-Louis Pradel sans que l'écho n'en remontât jusqu'à lui. On lui fait le crédit d'avoir converti le Tanger des films d'espionnage en escale obligée de la jet-set culturelle.

Paul Bowles fut le premier auteur américain à emprunter la ligne maritime New York Tanger. À New York, il se mourait d'ennui. Il voulait s'évader de la mégapole tentaculaire, ne serait-ce que le temps d'un été. Mais où aller ? Son amie, l'écrivain Gertrude Stein, lui prescrivait Tanger comme antidote à son spleen. Il se tenait encore sur la passerelle que déjà la ville le conquiert. « J'avais toujours su, confia-t-il plus tard, que j'entrerais dans un lieu qui me donnerait à la fois la sagesse et l'extase ». Poète par intermittence, Bowles était essentiellement musicien, à Tanger il devint écrivain. C'est ainsi qu'il publia *Après toi le déluge*, qui fit le tour de la planète.

Après toi le déluge tomba, entre les mains de

William Burroughs. Après l'avoir avalé d'un seul coup, il n'eut plus qu'une envie ; voir Tanger et mourir. Il y débarqua en 1953, se claustra dans un taudis, oubliait de se laver et ne se déshabillait que pour « planter toutes les heures, l'aiguille d'une seringue hypodermique dans (sa) chair grise et fibreuse » Un an plus tard, Burroughs repartit de Tanger pour mieux y revenir, dûment désintoxiqué. Il prit un hôtel modeste, El Muniria, où il composa son fameux *Festin nu*.

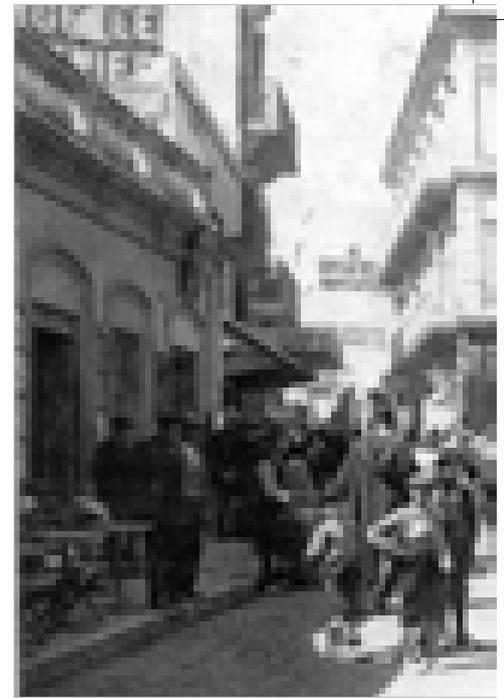
Cependant, un être lui manquait et son existence s'en trouvait dépeuplée, son compagnon de jeux que la morale réprovoque : Allen Ginsberg. Celui-ci finit par céder aux supplications déchirantes de son ami et le rejoignit. Burroughs reprit goût à la vie. La joie du couple fut à son comble quand un autre vagabond céleste, Jack Kerouac, les retrouva. Voilà les chefs de file de la beat génération amarrée pour un certain temps, à la cité tangéroise, qu'ils faisaient résonner de leurs excès frasques, querelles et rabibochages. Dans leur sillage, la vague hippie déferla sur Tanger. Mais ceci est une autre histoire. L'essentiel est que des écrivains de tous bords, d'Alexandre Dumas et Mark Twain à Jean-Van Aal et Bernard-Henri Lévy, en passant par Truman Capote et Gore Vidal, ont été sensibles aux sirènes tangéroises. En quoi celles-ci étaient-elles irrésistibles ?

Les écrivains venaient à Tanger pour diverses raisons, « pour une histoire d'amour, pour un chagrin, pour se faire oublier, pardonner ou consoler, par plaisir, pour la lumière, pour rien, par vice ou par nécessité », note le tangérophile Daniel Rondeau.

Joseph Peyré, auteur de *Romanesque Tanger*, dit y avoir retrouvé le paradis perdu. Bien avant lui, Alexandre Dumas ou Mark Twain y ont été attirés par le pittoresque qui l'imprégnait. « Tanger est une ville étrangère s'il en fut jamais, et on ne peut trouver son âme véritable dans aucun autre livre que les *Mille et une Nuits* », s'enchantait Marx Twain dans *Le voyage des innocents*. Paul Bowles qualifiait sa ville d'adoption de « ville de rêve ».

## **Certains écrivains portaient Tanger aux nues, d'autres dénonçaient ses turpitudes**

Selon d'autres écrivains, cet exotisme si loué était seulement de pacotille, servi à dessein afin de camoufler une réalité sordide. C'est ce qui





Petit Socco, 1912



Boulevard Pasteur, Bureaux de l'administration de Tanger



Petit Socco, Hedia, 1928

ressort du brûlot Regarde, voici Tanger; au fil duquel l'Argentin Robert Arlt dénonce, avec une plume trempée dans le vitriol, les turpitudes tangeroises. Paul Morand ne se montra pas plus amène à l'endroit d'une ville où il avait pourtant bâti un palais. Son Hécate et ses chiens est proprement incendiaire. « Ces Arabes rapaces... Tu sais qu'on prostitue les filles, là-bas, dès leur enfance ? Oui, des quatre ou cinq ans ! », éructe le papy de La chatte au toit brûlant. Dix jours seulement après son arrivée à Tanger, le même auteur dramatique eut cette réflexion : « Cette ville n'a aucune beauté, aucun charme, on dirait Miami Beach jeté au milieu de taudis épouvantables. Les Arabes sont impénétrables, on n'arriverait pas à les connaître même en restant ici un siècle, ils détestent et méprisent tous les chrétiens ». À Tanger, la Britannique Emily Keene épousa le chérif de Ouezzane, Hadj Abdeslam Ben Larbi, un bonheur qu'elle conta par le menu en son My life story. Pendant que l'infortuné Walter Harris se fit enlever, à maintes reprises, par les hommes du rebelle Moulay Ahmed Rais-souli.

Mais la plupart des écrivains n'y connurent ni félicité ni malheur. Ils s'y laissaient simplement vivre, dans une insouciance incroyable, décrite de la sorte par Truman Capote, à travers Les chiens aboient : « Des plages magnifiques, des étendues vraiment peu ordinaires de sable doux comme du sucre en poudre, et de brisants. Et – si vous avez du goût pour ce genre de choses-la vie nocturne, bien que ni particulièrement innocente ni spécialement variée, dure du crépuscule à l'aube. Ce qui, lorsqu'on réfléchit que la plupart des gens font la sieste tout l'après-midi, et que très peu d'entre eux dînent avant dix ou onze heures du soir, n'est pas anormal. »

### **Tanger s'est acheté une conduite, mais beaucoup perdu de sa magie**

Aujourd'hui, la librairie des Colonnes a perdu, par la force des choses, son lustre d'antan ; le palais construit avec amour par Paul Marand est démoli ; la pâtisserie Porte, dans laquelle les allumés de Tanger prenaient un petit-déjeuner bien tardif, est fermée ; le Dean's Bar où ils se livraient à des beuveries mémorables, converti en club et le maâjoun, aux vertus planantes, dont raffolaient Paul Bowles, Ira Cohen ou John Hopkins supplanté par le corrosif karkoubi. Le Tanger des merveilleux givrés n'est plus.

# DOSSIER |



Boulevard Front de Mer, Avenue d'Espagne, 1917

Boulevard de la plage, Avenue d'Espagne, 1923





Grand Socco, 1915



La fontaine de Jnane Kaptane, 1920



Bledmag | Hors série 4 | 37



## DOSSIER |

# Tanger, une ville à l'abri du temps

Car Tanger est un lieu à l'abri du temps, écrit Truman Capote. C'est sûrement cela qui incita de nombreux artistes, et non des moindres, à se fixer dans la ville du détroit pour y bâtir un mythe. **PAR K.M. AMMI**

De jeunes Américains, désenchantés, ont marqué une pause, à Tanger, dès les années trente, croyant qu'ils allaient, le jour suivant, reprendre leur course sous le toit du monde. Ils s'appelaient Bowles, Burroughs, Ginsberg, Capote, Gysin, Kerouac, Ferlinghetti... Ils n'avaient pour viatique que leur art, qu'ils portaient en bandoulière, comme une musette. Leurs semelles de vent ne demandaient qu'à être chaussées de nouveau. Tanger n'était qu'une étape, ils allaient devoir reprendre leur course à l'aube du jour suivant. Mais les Muses, conspirant à loisir avec le sort, en avaient décidé autrement, les contraignant de jeter là leur ancre pour bâtir un mythe.

La magie, qui est ici chez elle, avait opéré, comme de juste. La ville, dit-on, les a ensorcelés. Son site n'y fut sûrement pas pour rien. L'Europe est à un jet de pierre et l'Afrique subsaharienne est... au coin de la rue ! Ville ouverte, comme nulle autre, sur le monde, elle fait de l'hospitalité sa vertu cardinale. Mais il y avait autre chose, bien sûr, dans ce désir de s'établir dans cette enclave qui cultive la singularité de ne ressembler à aucun autre lieu : cette liberté d'être sans se soucier de porter un masque. Quelle ville pouvait, à cette époque, permettre cela ?

Le libertinage n'attendait pas d'être autorisé pour prendre ses quartiers, il y avait cours, et naturellement, à ciel ouvert. Le vice et la vertu se plaisaient à célébrer en permanence leurs noces, au vu et su de tous, sans effaroucher personne.

Le dérèglement des sens, si cher à Rimbaud, pouvait s'y pratiquer sans restriction. Celui-là eût aimé Tanger, parions là-des-

sus, s'il avait eu vent de l'existence de cette ville ouverte à tous les vents.

Ce théâtre du politiquement incorrect ne pouvait que soumettre et tenir durablement sous son emprise des gens qui tenaient la contestation pour l'unique sentant à même de leur désigner leur route dans la vie.

Cela, toutefois, n'en fut pas moins édifié sur un malentendu. Car Tanger n'attendait pas qu'on la magnifie. Ou que des hordes se passionnent, par erreur, pour elle. Trop orgueilleuse peut-être pour cela. Convaincue, sans doute, que son destin ne pouvait être conçu par n'importe qui. Quel autre balcon donne, à la fois, et avec autant de splendeur, sur la Méditerranée et sur l'Atlantique et préside, à l'aube de chaque jour, au mélange tumultueux de leurs eaux ? La perle du détroit attendait, sans se presser, dans son écrin, que son destin connaisse la démesure, soit porté aux nues, et qu'elle soit portée, elle, au cou de celui -l'amant- qui saurait la regarder avec les yeux aveugles de l'amour.

Celui-là est-il venu ? Rien n'est moins sûr. Ferlinghetti se souvient encore, dans sa librairie The City Light, de ces années tangeoises. Je lui ai rendu visite, il y a quelque temps, à San Francisco. En face du Vésuvio, à l'angle de Columbus et de Broadway, là même où, en compagnie de ses amis, il lui était arrivé, tant de fois, de défaire le monde, à défaut de le refaire. Tanger, me dit-il, était une nouvelle manière d'être. Lorsque je voulus en savoir plus sur cette nouvelle manière d'être, il me révéla, sans détours, que Tanger n'interdisait que l'interdit ! Voilà qui en dit long s'il ne révèle pas l'âme secrète d'un lieu que des artistes

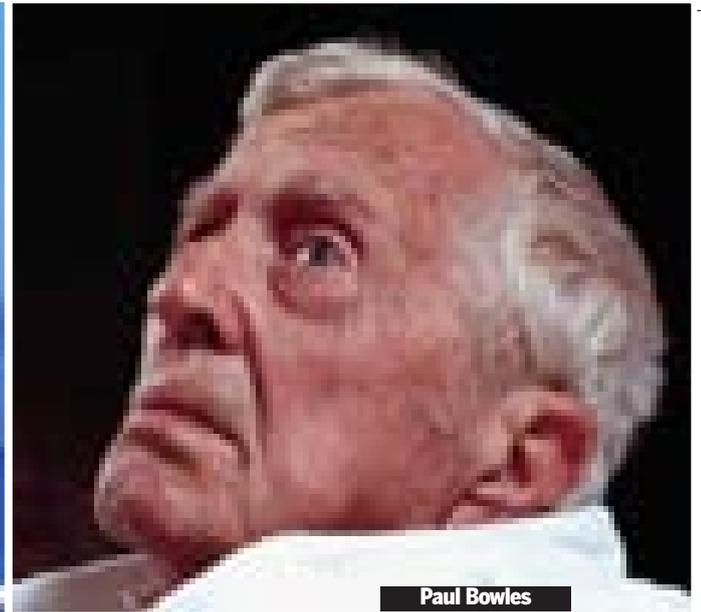


PHOTOS D.R.

étaient convaincus d'avoir débusqué. On parla du Tanger Inn, bien sûr, leur lieu d'élection. On plongea dans une mémoire souterraine en forme de dédale où d'innombrables galeries compliquent à loisir la relecture de vieux souvenirs.

Ferlinghetti me montra des photos. Sur l'une d'elles, il portait une djellaba, à l'instar du Rifain brossé par Matisse. La ressemblance me parut saisissante. Il aimait cette proximité avec cette œuvre, il tenait Matisse en très grande estime. N'est-il pas celui qui corrigea, me permis-je de remarquer, l'image de Tanger dévoyée par des visiteurs pressés ? Ferlinghetti ne répondit pas à ma question.

The Tanger Inn, lui dis-je, n'a gardé de son passé que le visage blême des fantômes qui rasant les murs de ce qui fut autrefois leur royaume. À la nuit venue, ils errent en plus grande liberté, mais en portant un masque,



Paul Bowles



Lawrence Ferlinghetti

dans une salle au plafond bien bas, pour rappeler, à ceux qui peuvent les voir et les entendre, que ce lieu fut une enclave où le soir célébrait sans retenue l'alcool, la drogue, le sexe et la poésie.

Dans l'enfance de ces terres, bien avant le mythe, sont passés par ici Mark Twain et le non moins célèbre Samuel Pepys qui fut Consul de Sa gracieuse Majesté, à une époque, de 1662 à 1684, où les Anglais annexèrent la ville. Le célèbre diariste consigna quelques phrases qui méritent le détour. On découvre, sous sa plume, la ville que ses compatriotes, désireux d'avoir un pied à terre par ici, baptisèrent The eye of Africa.

D'autres ont fait une halte ici : Domingo Badiá, Ruben Dario, Pio Baroja... L'histoire s'est hâtée, certaines fois, d'oblitérer leurs noms. Leur ont presque emboîté le pas, quelques décennies plus tard, les Joseph Kessel et Henry de Montherlant, lequel sut

voir en Tanger une colombe perchée sur l'épaule de l'Afrique.

Ces derniers n'avaient cependant pas d'yeux pour voir ceux qui n'avaient pas eu l'heure de naître sous des cieux plus cléments et que le sort écrasait sans aménité. Ils ne se souciaient que de venir, pour assouvir leur joie de vivre, dans cette enclave que les puissances gouvernaient selon leur bon plaisir. Il n'y eut pas de brassages culturels : les Arabes étaient ignorés, lorsqu'ils n'étaient pas méprisés.

Ces visiteurs n'en sont pas moins les premiers bâtisseurs d'un rêve, ils ont jeté les fondations du mythe à venir. Celui-là porte avec gloire, sur son front, la ville du détroit. Au point où de nombreux visiteurs, par trop pressés, continuent de venir à la quête de ses traces. Mais qu'est-ce qu'un mythe ? Ce n'est qu'une construction de l'esprit. Peut-il de ce fait rendre compte d'une réalité qu'il

ne se soucie que très peu de considérer ?

Aujourd'hui, Tanger s'efforce de retrouver, avec peine, son vrai visage, celui confisqué bien malgré elle. Rien ne semble plus dur pour elle que de taire l'image née d'un malentendu, privilège des Happy few, les gens que l'argent et la naissance avaient choisi d'élire et qui venaient d'ailleurs.

Le chemin qui la conduira à la réconciliation avec elle-même promet d'être long. Mais il ne convient pas de tourner le dos à la mémoire. Quel que soit le prix qu'il faut payer pour cela. Cette mémoire, revisitée, et qui n'est rien que le socle d'un mythe, se doit d'être préservée, même si l'on peut regretter que ces poètes de la contestation, sur lesquels Bowles a veillé comme un grand frère, ne se soient davantage intéressés à leur pays d'accueil : à sa culture et à ses gens.

*\* Impressions de voyages, Gallimard, 1990.*

## DOSSIER |

# Casablanca

## La mémoire fugitive

Influences croisées et engouement moderniste ont laissé à Casablanca, par-delà la domination coloniale, un patrimoine commun qui doit être aujourd'hui vécu et préservé comme tel. Gros plan sur cette aventure urbaine unique, sa créativité architecturale et ses traces littéraires et artistiques. **PAR MOHAMED JIBRIL**

Si Dar al beida – Casablanca est la seule ville marocaine à garder ses deux noms dissémbles, ce n'est sans doute pas un hasard. Même menacée, la mémoire de cette moitié du XXe siècle qui la vit croître de façon exponentielle, ne peut être effacée. Non seulement des édifices et des signes qui y sont liés survivent encore tant bien que mal à l'érosion du temps et aux prédatons diverses, mais l'explosion urbaine qui s'y produisit alors comme un big bang n'a cessé jusqu'à présent d'étendre ses ondes de choc toujours plus loin et plus haut.

Au fil des décennies et à mesure que la nouvelle mégapole gagne en démesure, les repères s'estompent et la mémoire est vouée à l'atonie. Née d'un viol historique, la ville n'a de cesse de gommer son histoire et de se livrer à une sorte d'absence à soi-même, propice à toutes les dérives qu'elles soient individualistes ou messianiques.

Aucun musée, aucune inscription de la mémoire dans le paysage urbain, qui en ferait une ressource culturelle et symbolique vivante. L'enseignement, la recherche, les médias, à de rares exceptions près, ne contribuent guère à combler ces manques. Ceci ne vaut pas seulement pour le passé lointain de la mythique cité d'Anfa. Rien n'est moins connu que la genèse et l'évolution de la ville moderne.

Souffrant du péché originel d'une excroissance coloniale, Casablanca efface toute mémoire de cette période, pourtant fondamentale. Au-delà des stéréotypes, désormais usés, du discours nationaliste de base, où en est-on de l'ambivalence qu'exprimait le leader de l'Isiqal, Allal al Fassi dans un discours en oc-

tobre 1956 ? Il y accusait la France d'avoir créé Casablanca « pour anéantir Fès, Marrakech et Meknès qui incarnaient la gloire de la patrie ». Mais il ajoutait aussitôt que « l'héroïsme de Casablanca » a permis la reconquête de l'indépendance du pays.

L'occultation des réalités plus variées et complexes du passé récent laisse des trous, des passages à vide qui ne permettent pas d'intégrer, de façon critique et équilibrée, tout l'héritage historique. Il en résulte que celui-ci est mal perçu et vécu passivement au lieu d'être reformulé de façon créatrice et féconde pour le présent et l'avenir.

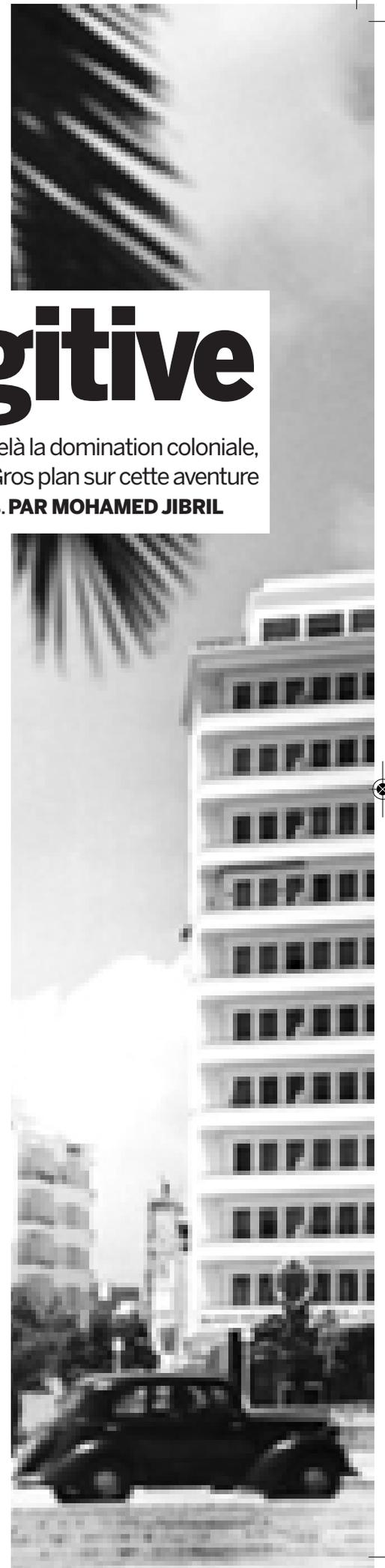
### Expérimentation urbaine

On ne dira jamais assez quel tournant radical fut la décision de construire un grand port sur le site a priori peu propice de Casablanca. Choix stratégique et politique crucial s'il en fut et qui donna lieu à une véritable bataille entre visions et intérêts divergents dans les états-majors coloniaux et jusque dans les allées du pouvoir à Paris. Ce fut aussi un immense défi technique car les travaux de construction de la grande jetée, initiés par l'ingénieur Gaston Delure, ont subi plusieurs fois les ravages de la houle océanique. La prouesse technique que constitue cette réalisation a été longtemps évoquée et étudiée de par le monde.

C'est le port qui polarisa le développement exceptionnel de ce qui allait devenir la capitale économique.

Autre facteur déterminant : l'œuvre d'urbanistes talentueux et exigeants tels qu'Henri Prost qui, dès 1915, veilla à la conception d'un

PHOTOS D.R.





# DOSSIER |

ordre de la ville face au « chaos invraisemblable » des intérêts spéculatifs. Il y eut ensuite l'empreinte de l'urbaniste fonctionnaliste Michel Ecochard, au début des années cinquante, qui allait marquer l'évolution de la ville et de ses tendances architecturales.

Ecochard avait engagé une rude bataille contre l'excroissance devenue anarchique de « la ville-champignon où les élites ont perdu la course ». Il en a évoqué les péripéties assez houleuses dans un livre qui fut assez retentissant « Casablanca, le roman d'une ville » (1955). Face à une farouche opposition des milieux les plus colonialistes, il a planifié une régulation par zones d'habitation, favorable à l'implantation de cités ouvrières viables, compte tenu de l'afflux des migrants ruraux. Cela lui valut des critiques acerbes relayées par le journal « Le Petit Marocain » qui parla du spectre d'une « ceinture rouge prolétaire dangereuse ».

Dans ce contexte mouvementé et chargé de contradictions, Casablanca fut un lieu privilégié pour la création et l'expérimentation moderniste en matière d'architecture. Il y eut, on le sait, la vogue du style Arts déco à partir des années vingt, où les ressources décoratives marocaines ont été fortement sollicitées et intégrées. Le style appelé « néo-mauresque » ou « néo-marocain », faisant appel aux traditions des mosaïstes, ferronniers et ébénistes marocains, allait donner lieu à des décors de façades originaux. Des architectes comme Marius Boyer, Elias et Joseph Suraki, Aldo Manassi, Auguste Cadet, Edmond Gourdain ont ainsi multiplié façades d'immeubles et décors de villas dans cette veine.

Albert Laprade conçut pour sa part la cité « néo-mauresque » par excellence, des Habous décrite alors comme « une savoureuse méditation sur le thème de la vie orientale poursuivie par des artistes français » (Léandre Vaillat). Cependant la ville allait s'illustrer à partir des années trente par la dynamique expérimentation architecturale moderne qui fit sa renommée à l'échelle internationale.

Une architecture plastique avant-gardiste allait se déployer. Après la deuxième guerre les audaces les plus inédites se donnèrent libre cours. Libérés des contraintes et restrictions diverses en vigueur en France, nombre d'architectes modernistes ont été à l'origine de créations audacieuses et originales à l'époque : immeubles (comme l'immeuble Liberté, conçu par Léonard Morandi), hôtels, cinémas, villas,

stations-service, etc. C'est ainsi que Casablanca fut le vivier d'une créativité en architecture qui ne fut adoptée que longtemps plus tard en France.

Différents apports ont fait de cette ville protéiforme un champ d'hybridations et de métisages. Malgré le contexte colonial porteur de ségrégation et de conflictualité à l'encontre des Marocains, on ne peut cependant ranger dans une même catégorie indifférenciée toutes les communautés d'Européens. Si les Français prédominent, les Espagnols ont aussi eu un rôle particulier dans des activités comme le bâtiment, la pêche et les services liés à l'automobile. Jean Louis Cohen et Monique Eleb, auteurs du remarquable « Casablanca, mythes et figures d'une aventure urbaine » (éditions Hazan, 2004), indiquent que les Espagnols, plus déracinés, cherchaient l'assimilation à la majorité française, ce qui n'était pas chose aisée. À l'opposé de cette tendance, les Italiens ont, par leurs écoles et leurs sociétés patriotiques, gardé des liens étroits avec leur pays et étaient concentrés dans les quartiers du Maârif et des Roches noires. Des immigrés de diverses nationalités ont aussi, avec leurs spécificités, apporté leur touche à la diversité de cet ensemble : Grecs, Anglais, Américains, Belges, Suisses, Russes, Indiens, etc.

## En mal d'images et de mots

L'architecture est restée, de toute évidence, l'art le plus marquant et le plus expressif à Casablanca. Ce n'est pas un mince paradoxe si les arts plastiques n'avaient guère connu le même élan ni le même engouement moderniste. Au contraire les peintres de l'époque coloniale étaient davantage enfermés dans une vision exotique où prédominait la reproduction des kasbahs, des cavaliers et autres scènes du Maroc « pittoresque », donnant lieu à une production orientaliste mineure (à de très rares exceptions près). Ouverte en 1950 pour abriter des ateliers de peinture à l'usage des Français, l'école des beaux-arts n'a commencé à exister réellement qu'après l'indépendance en 1962 avec Farid Belkahlia pour directeur. Celui-ci devait dire plus tard : « à mon arrivée à l'école, j'ai trouvé un désert. Je n'ai jamais su ce qui s'était passé, mon prédécesseur était Maurice Arama ».

De même pour ce qui est du cinéma : peu de films ont eu Casablanca pour cadre ou pour sujet. Le seul qui soit mondialement connu n'a pa-





# DOSSIER |

radicalement pas été tourné dans la ville : il s'agit de « Casablanca » de Michael Curtiz, remontant à 1942 avec pour interprètes Humphrey Bogart et Ingrid Bergman. Rien n'y tient vraiment de la ville, ni les décors, ni les habits et le langage des autochtones. Le décor a été vaguement reconstitué à Los Angeles sur la base de quelques photos de Casablanca. Mieux encore, dans la scène d'ouverture on situe la ville dans le désert. Au personnage principal Rick qui disait être venu là pour les eaux, on répond : « quelles eaux ? on est dans le désert ici » ! Le seul film tourné dans la ville qui fit fureur en 1953 fut « La même vert-de-gris » de Bernard Borderie avec Eddy Constantine.

Il faut souligner que contrairement à Alger, Casablanca ne connut pas une vie intellectuelle, littéraire et artistique tant soit peu notable. L'élite française où se retrouvaient les « libéraux » favorables à l'indépendance du pays, était formée surtout d'industriels et de membres des professions libérales. J.-L. Cohen et M. Eleb (dans leur ouvrage cité ci-dessus) relèvent que la vie culturelle casablancaise était assez légère : « elle éclôt sur une scène mondaine friande de nouveauté mais souvent frivole, plus sportive et musicienne qu'intellectuelle ». On ne peut s'empêcher de trouver la persistance de similitudes avec notre situation actuelle !

L'activité culturelle avait pour centre essentiellement le Théâtre provisoire (appelé par la suite Théâtre municipal). Conçu par Hyppolite Delaporte en 1922, il fut réalisé en trois mois. Jean-Pierre Koffel, natif de Casablanca, enseignant et écrivain (qui vit actuellement à Kénitra) évoque cette époque où ce théâtre drainait le public du Maârif et des Roches noires, quartiers à majorité populaire pied-noir. On y raffolait d'opérettes mais s'y jouaient aussi des pièces de théâtre et des opéras interprétés par des troupes venant de Paris, Bordeaux ou Toulouse. Une fois, une actrice de la Comédie française interprétait Phèdre de Racine devant un public comprenant un grand nombre d'élèves des écoles qui chahutaient sans cesse. Agacée par le tintamarre, elle s'arrêta net sur le devant de la scène, et avec un regard furieux elle lança à la salle ce splendide alexandrin dans le style de Racine : « Ou bien vous vous taisez ou c'est moi qui me tais » !

L'écrivain François Salvaing qui y a passé son enfance, a consacré à la ville un roman pétillant de vie et d'ironie intitulé « Casa » (éditions

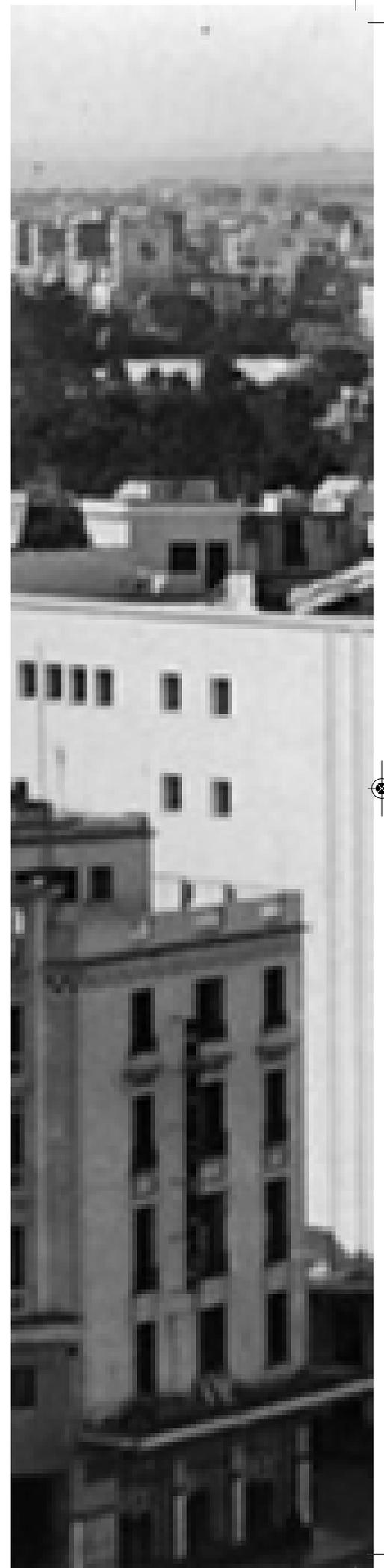
Stock, 2003). Il y relate, entre autres scènes de l'univers pied-noir, une représentation houleuse en ce même théâtre du « Diable et le Bon Dieu », pièce sulfureuse de Jean Paul Sartre, devant un public hostile le 7 décembre 1952. Lorsque l'acteur Pierre Brasseur prononça la réplique disant : « Je suis militaire, donc je tue... », il y eut dans la salle « un tel vacarme de huées, de crécelles et de sifflets à roulette ». Dans un contexte de répression grandissante des manifestations anti-coloniales, une telle réplique ne pouvait que susciter de telles réactions.

Le roman de François Salvaing est l'un des rares à livrer de l'intérieur cet univers et ce vécu du Casablanca des dernières années de l'ère coloniale avec ses intonations, ses bonheurs, ses illusions et sa chute.

Un autre écrivain, originaire de Casablanca, est devenu l'un des meilleurs auteurs de romans policiers et noirs en France. Il s'agit de Tito Topin qui grandit à Mers Sultan et plus tard y exerça comme directeur d'une agence de publicité. Six romans sur les treize qu'il a publiés constituent sa « série marocaine », laquelle est considérée comme le meilleur de son œuvre. Il s'agit notamment de « 55° de fièvre », « Piano Banjo », « Pension Pullman », « Le cœur et le chien » (référence à L'qelb et l'kelb, en arabe), et « Le Jinome de Casablanca » (en jargon pied-noir : jeune homme un peu niais).

Dans cette série, Topin évoque la violence sourde ou exacerbée d'un monde qui bascule. Dans « 55° de fièvre », sur fond de répression et de racisme coloniaux, où la police « tire dans le tas » sur les manifestants, un personnage dit : « ce qui me choque c'est que je suis né dans ce pays et que je suis incapable de communiquer avec deux enfants parce que je ne parle pas la langue de ce pays ! Je suis un infirme... ». Et il ajoute : « Cette ville qui agonise au dehors, c'est moi qu'on assassine au-dedans ! ».

L'écrivain Michel Chaillou a lui aussi passé son adolescence dans le Casablanca des années cinquante. Il l'évoque dans son roman « Mémoires de Melle » (Seuil, 1993). Dans « Casablanca, fragments d'imaginaire », édité par l'Institut français, il écrit : « Je ne suis jamais retourné au Maroc depuis les années cinquante. Mais l'ai-je vraiment quitté ? J'y reviens à la nuit quand je m'endors, pénétrant à tâtons l'ancienne médina, le mellah, rôdant à la recherche de mon âme en djellaba qui vit toujours là-bas, incognito, sous un nom d'emprunt ».





# DOSSIER





DOSSIER |

المسرح البلدي

THEATRE MUNICIPAL

Hippolyte Delaporte, 1922.



# DOSSIER |





## PATRIMOINE |

# Casablanca

## Une aventure urbaine et architecturale unique

Élevée sur les décombres de la romaine Anfa, Casablanca n'a pas trouvé grâce aux yeux du résident général, Louis-Hubert Lyautey. Il décida de la réinventer. Ce qu'il entreprit avec un bonheur inespéré. Le mérite en revient à un urbaniste de haut vol, Henri Prost, et à une nuée d'architectes, qui ont bravé la distance et le dépaysement, pour relever l'emballant défi. **PAR PAR ET-TAYEB HOUDAÏFA PHOTOS EDDIF**

Au préalable, il conviendrait de déboulonner l'idée reçue selon laquelle Casablanca n'aurait pris son envol que par la grâce sanglante du débarquement français de 1907. Strictement inexact. Il est avéré, à l'appui de force documents historiques, que l'antique Anfa, rebaptisée Dar el-Beida au XVII<sup>e</sup> siècle, assoupie sur un champ de ruines pendant près de 300 ans, s'est mise à émerger de sa profonde léthargie dès le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. On la disait saisie par une bienvenue fièvre marchande. L'incursion française, amorcée par les marins du funeste Galilée, puis scellée par l'instauration du Protectorat, cinq ans plus tard, s'employa à affirmer cette vocation. Hubert Lyautey, nommé résident général de France, le 26 avril 1912, l'affermi, en ambitionnant, pour Casablanca, le statut de pôle économique et industriel majeur, pourvu, qui plus est, d'un port à la mesure de son ambition. En cinq ans vingt-deux mètres de la grande jetée étaient prêts en 1918.

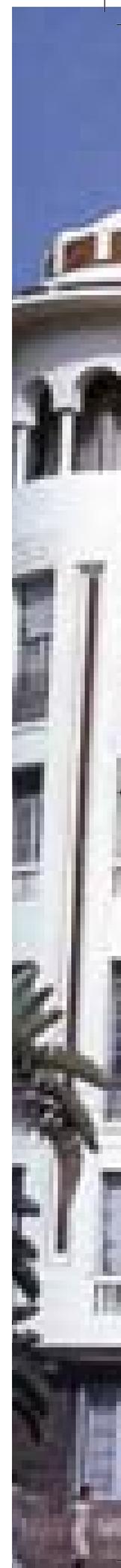
### **Promise à un destin flamboyant, l'ancienne Anfa passait, aux yeux de beaucoup, pour un nouvel Eldorado**

Avec de tels arguments alléchants, Casablanca faisait figure de nouvel Eldorado. Appâtés par la manne à recueillir, des flots humains s'y répandaient. Interdits de séjour, déserteurs, apprentis colons, aventuriers sans scrupule, écornifleurs, escrocs patentés, usuriers, jeunes loups aux dents longues, courtisanes vénales, requins de la finance, bourgeois prospères, aristos déchus, plébéiens taillables et corvéables, et bouseux en quête de climat clémente, y formaient une faune invraisemblable. Très vite, l'ancienne bourgade désolée se mua en un creuset de peuples, de cultures, d'ethnies et de confessions. On y trouvait des Marocains, des Français, des Espagnols, des Italiens, des Portugais, des Russes, des Polonais, des Suédois, des Britanniques, des Suisses, des Américains, des Sénégalais, des Tunisiens et des Algériens. S'y croisaient, sans hostilité affichée, musulmans (25 000 à la fin de 1912), juifs (9 000 à la même époque), catholiques, protestants, anglicans, orthodoxes et athées. Une seule ombre à ce tableau idyllique : la pénurie du logement.

À mesure que Casablanca croissait, sa population, en raison de l'afflux des immigrants, se multipliait : 240 000 habitants en 1905, 460 000 en 1913, 63 000 en 1916, 120 000 en 1927. Une poussée démographique que la médina se révéla, bien avant l'officialisation du Protectorat, impuissante à contenir. On songea, dès lors, à semer au-delà des remparts. L'occasion faisant le larron, promoteurs et spéculateurs ne se gênaient nullement pour faire flamber les prix des terrains. En 1915, rapportait l'architecte Albert Laprade, « Casablanca était alors en pleine fièvre. C'était la cité champignon, genre Far-west. Les terrains, entre cinq et sept heures, étaient revendus trois à quatre fois aux terrasses des cafés ».

Si au moins, il y avait la moindre harmonie dans cette nouvelle urbanisation ! « Partout, les lotissements « étoiles » se créaient, chaque propriétaire ayant la prétention de faire de sa placette rayonnante le nombril de la ville future. Bien entendu, chacun travaillait pour son compte sans s'occuper du voisin. Aucun lien entre les élucubrations des sous-géomètres. Partout, l'activité, l'agio, et le désordre », condamnait Laprade. Au spectacle de cette gabegie urbaine, le résident général, grand esthète, entra en fureur. On n'avait pas le droit de traiter avec une telle désinvolture son enfant chéri. Aussitôt, fut convoqué le ban et l'arrière-ban des urbanistes, architectes, ingénieurs et géomètres. C'est à un ingénieur, du nom d'Albert Tardif, qu'échut la tâche d'échafauder un plan urbain pour Casablanca.

Ce plan demeure diversement apprécié. Aux yeux des uns, comme Jean-Louis Cohen et Monique Eleb, coauteurs de l'édifiant ouvrage Casablanca, son empreinte aurait marqué le destin de la ville ; cependant que d'autres l'accusent d'avoir ajouté à la confusion régnante. De toute façon, le fameux plan ne semblait pas avoir acquis la conviction de ses commanditaires, puisqu'on fit appel au directeur du service spécial d'architecture et des plans de villes, Henri Prost, pour mettre de l'ordre. Le personnage n'était pas un illustre inconnu. Il s'était auparavant distingué, en relevant l'église-mosquée Sainte-Sophie de Constantinople, ensuite, en élaborant le premier plan d'extension de Paris, enfin, en esquissant les tracés





Immeuble de l'IMCAMA Albert Greslin, 1928.

# PATRIMOINE |



Gare de Casa-voyageur, 1923.

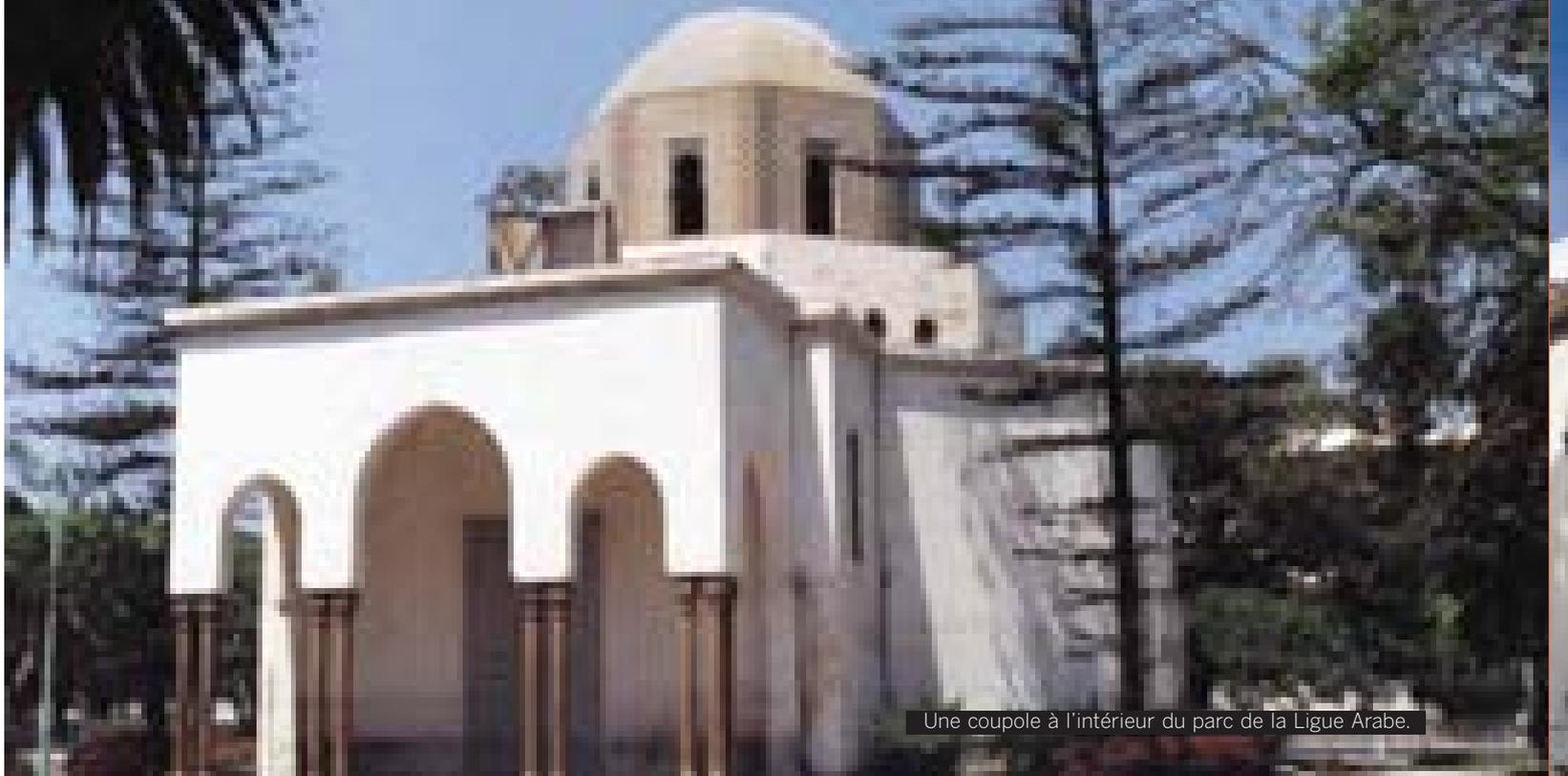


Bledmag | Hors série 4 | 54



Eglise du Sacré cœur Paul Tournant, 1930-1952.

# PATRIMOINE |



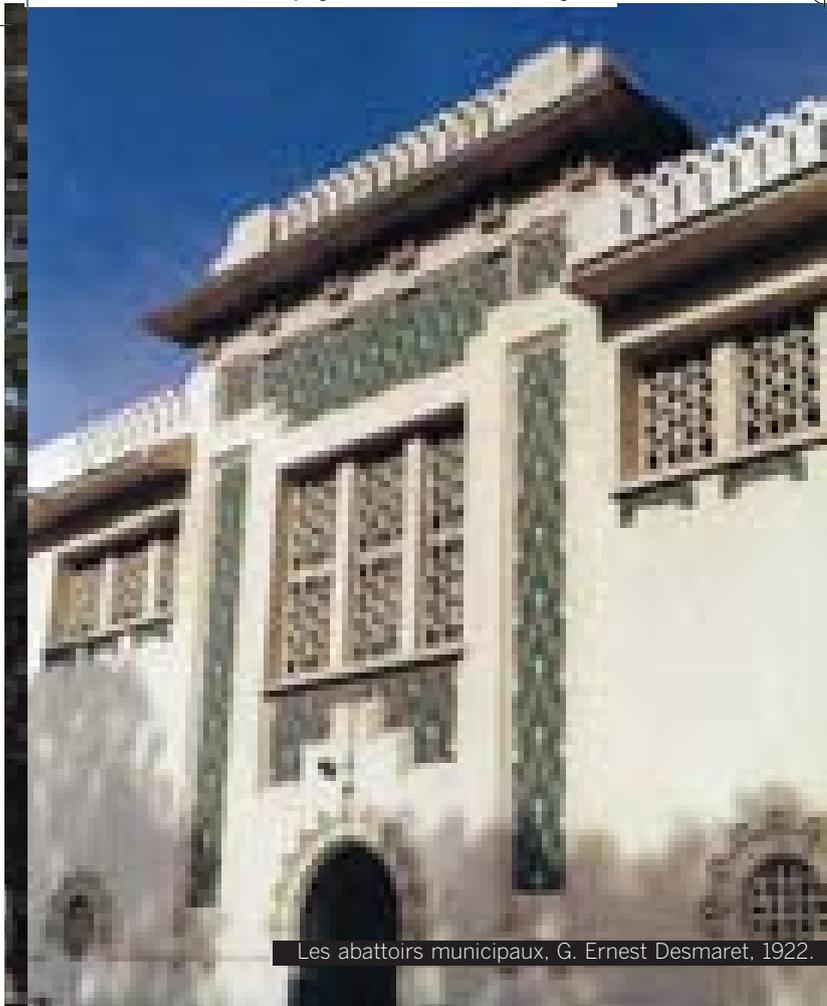
Une coupole à l'intérieur du parc de la Ligue Arabe.

des cités impériales marocaines. Tout inspiré qu'il fût, Henri Prost avait, au premier abord, le sentiment de ne pas jouer sur du velours. « Au commencement de 1914, la petite ville indigène était noyée au milieu d'un extraordinaire mélange de fondouks et d'habitations de tout genre, simples cabanes en planches, villas ou immeubles à cinq étages, s'éparpillant à plusieurs kilomètres des remparts, observait-il. À première vue, c'était un chaos invraisemblable, sans voirie possible, tellement le développement avait été rapide, partout à la fois et en tous sens. » Prendre à bras-le-corps une ville déjà construite et si mal bâtie, lui paraissait une tâche insurmontable, d'autant qu'il n'y avait pas de « législation, pas de plan de nivellement, pas de relevé des terrains et des constructions existantes ». Le vide sidéral, quoi ! Le mérite d'Henri Prost résidait dans le fait de ne s'être pas avoué vaincu. Prenant le taureau par les cornes, malgré son caractère rétif, il finit par le dompter et tisser un plan de restructuration de Casablanca, proprement incomparable, qui servit, par la suite, de modèle vanté, copié, porté au pinacle. Casablanca était un terrain en friche. Il n'est guère étonnant, alors, qu'elle attirât un essaim énumérable d'architectes attrapés par le miel de ses séductions. Ils surgissaient de toutes parts : France (Ulysse Tonci, le premier installé à Casablanca), Tunisie (Dominico Basciano), Algérie (les frères Suraqui), Allemagne (Wolfgang Ewerth), Suisse (Jean Hentsh), Italie (Aldo Manassi), Pologne (Ludwik Zéligson), Uruguay (Adrien Laforgue)... Ils n'étaient pas tous habilités. Parmi les 142 « architectes », dont Cohen et Eleb (cf. Casablanca. Mythes et figures d'une aventure urbaine) proposent une notice biographique, douze, au moins, n'avaient obtenu aucun diplôme, une vingtaine ont dû batailler pour recevoir leur patente, neuf étaient des ingénieurs de formation, un (Georges Buan) troqua son habit de géomètre contre celui d'architecte. Les diplômés étaient issus, pour la grande part, d'une école supérieure des beaux-arts, une poignée provenait d'une école spéciale d'architecture.

## La médina asphyxiée, on se mit à semer au-delà des remparts, au grand bonheur des lotisseurs et des spéculateurs

À l'épreuve, les architectes, comme attendu, se sont montrés de valeur inégale. Les plus talentueux d'entre eux forçaient l'admiration et cueillaient des lauriers. C'est ainsi que trente parmi cent quarante-deux se sont vus décorés de médailles, onze ont eu droit à des prix, quatre (Albert Laprade, Raymond Lucas, Joseph Marrast, Henri Tastemain) étaient à deux doigts de décrocher le très convoité Grand Prix de Rome, suprême consécration, cinq ont été couronnés (Charles Paul Abella, 1er Second Grand prix, Alexandre Courtois, Second Grand prix, puis Premier Grand prix, Henri Prost, Premier Grand prix, Jean Sachs, Second Grand prix ; Paul Tournon, 2e Second Grand prix). Cependant, qu'elles que fussent leur niveau de compétence, la mesure de leur savoir-faire ou le degré de leur rayonnement, les architectes, qui officiaient à Casablanca, ont, chacun à sa manière, apporté leur pierre à ce gigantesque édifice que représentait l'ancienne Anfa. De surcroît, ils n'auront pas pour peu contribué au renouveau de l'architecture, et les meilleurs d'entre eux ont même fait école. Le moins que l'on puisse dire c'est que les architectes à Casablanca s'en donnaient à cœur joie. Comme s'ils étaient contaminés par l'humour enthousiaste du résident général et néanmoins bâtisseur Louis-Hubert Lyautey.

Cet aménageur et urbaniste hors de pair prêchait la prise en compte du patrimoine architectural marocain. Appel entendu et, bien entendu, d'autant que les architectes s'avouaient éblouis par le style arabo-andalou. « L'architecture qu'ils découvrirent au Maroc. Celle des habitations et celle des palais leur révélèrent par sa conception des vérités qu'ils recherchaient d'instinct. Ils eurent le sentiment que c'était à la suite de longues observations, du contrôle des faits, du mépris des formules qu'elle avait été créée, et avec quelle finesse dans le goût ! Quelle dignité dans



Les abattoirs municipaux, G. Ernest Desmaret, 1922.



Synagogue près de la place Oued Makhazine ex-place Verdun.

le confort ! Cette leçon ne devait pas être perdue pour des esprits que pénétrait depuis longtemps le doute sur l'enseignement que les écoles officielles leur avaient dispensé », témoignait Antoine Marchisio.

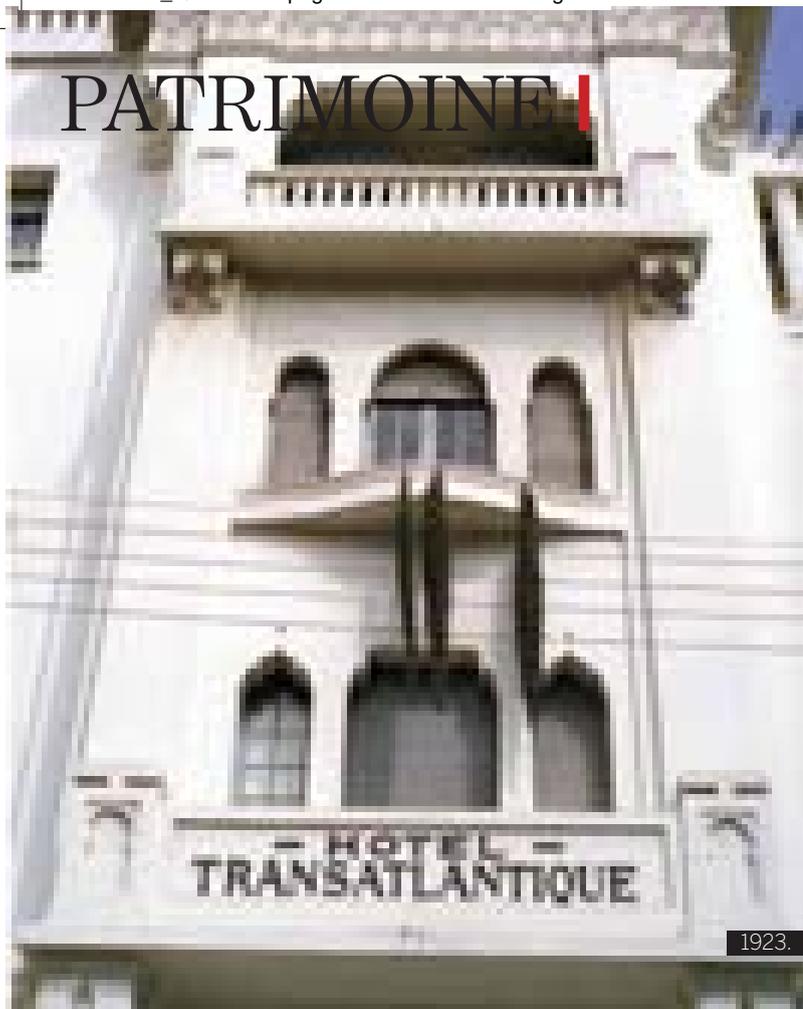
On comprend alors que les jeunes architectes se fussent jetés à corps perdu dans l'hispano-mauresque, qu'ils se firent un devoir d'interpréter, en l'alliant aux canons modernes. Ainsi que l'illustrèrent les conceptions des premiers édifices de la place administrative : la poste centrale, bâtie entre 1918 et 1920 par Adrien Laforgue, avec son auvent rehaussé par des tuiles et ses arcs encadrant un panneau de zelliges, sa loggia baignée de lumière grâce à une coupole vitrée ; le palais de justice (1922), œuvre de Joseph Marrast, pourvu d'un portail, serti de motifs marocains, couvert de zelliges verts et portant une visière d'un auvent de tuiles, enfin l'hôtel de ville (1928-1936), composé par Marius Boyer à partir d'une thématique résolument marocaine. Dans ces années vingt, si architecturalement fécondes, les thèmes proprement marocains prévalaient aussi dans l'approche des immeubles. À preuve, l'immeuble construit par les frères de Montarnal et Pierre Ancelle, à l'angle du boulevard de la Gare (Mohammed V) et de l'Horloge (Allal ben Abdallah).

Les pionniers du nouvel âge hissaient le confort au rang de valeur absolue. Rupins, parvenus, nouveaux riches et moyens bourgeois se sentaient à l'étroit dans les appartements, fussent-ils somptueux comme ceux de l'immeuble-îlot construit pour le pacha el Glaoui, en 1922, par Marius Boyer. Ils aspiraient à vivre en des espaces spacieux, aérés et verdoyants. C'est ainsi que se mirent à pousser abondamment des villas sur le boulevard Moulay Youssef, la rue d'Alger et les quartiers d'Anfa et de Mers-Sultan. Elles avaient en commun d'être conçus dans un style « néo-marocain », lequel, précisent Jean-Louis Cohen et Monique Eleb, dénotait plus souvent « l'emprunt d'éléments décoratifs au répertoire marocain qu'une organisation spécifique de l'habitation » Illustration par la

villa Bonan (bd Moulay Youssef, 1930), qui proposait, selon la volonté de Marius Boyer et Jean Balois, des tuiles vertes sur la façade et un intérieur à l'aspect d'hôtel particulier, ou la villa Laurent sur le même boulevard et avec le même duo, où voisinait néo-marocain à l'extérieur avec l'art déco à l'intérieur. On peut dire autant de la villa de Haj Mohamed Mokri (Boyer et Balois, 1928), de la villa Violetta, à l'angle du boulevard Moulay Youssef et de l'avenue Jules Ferry (Moussa Ben Noussair), se présentant comme un mixte d'arabo-andalou et d'art déco, selon les principes des frères Elias et Joseph Suraqui. Et comment passer sous silence la villa Assaban et ses deux salons, l'un dans le pur style Louis XVI, l'autre mêlant fauteuils viennois et mobilier marocains ?

Le maréchal Lyautey a été rappelé en 1925, Henri Prost avait résolu d'aller briller ailleurs en 1928, le style arabo-andalou, qui était la marque architecturale de ces deux urbanistes se mit à battre de l'aile à la fin des années vingt. Une nouvelle race d'architectes, surgie au matin de la décennie 1930-1940, voulait lui faire la peau. Elle préconisait une esthétique dépouillée où le travail sur le volume primerait sur le décor. Cette réaction contre le jeu sur le répertoire hispano-mauresque s'explique par la formation des architectes (Marcel Desmet, Erwin Hinnen, George Renaudin ou Paul Perrotte) à l'École des beaux-arts de Paris, devenu très sensible à la modernité. Mais il faut croire que ce qu'on appelait néo-marocain avait la peau dure. Aussitôt, des voix s'élevèrent, protestant contre cette volonté d'un style qui, firent-elles remarquer, ferait agréablement bon ménage avec le souci de modernité.

L'exemple en avait déjà été donné en 1929, par Adrien Laforgue, et son immeuble, construit pour la SIMAF, rue Georges Mercie (Mohamed Smiha). Tirer parti des références locales soit, mais avec « modération », si l'on ose dire. Tel est le parti pris un article de Chantiers nord-fricains, cité dans le Casablanca de Cohen et Eleb, imaginant que « de plus en plus, la



sculpture, le staff, la décoration en relief, fera place à des surfaces décoratives, à des plages plus ou moins diversement colorés, à des motifs céramiques utilisés avec beaucoup de mesure ». La mesure devint une règle absolue, scrupuleusement appliquée au fil de la décennie 1930-1940. Elle présidait à l'élaboration des immeubles (immeuble Maret, d'Hippolyte Delaporte, construit en 1932 sur l'ancien boulevard de la Gare), des villas (voir celle dessinée par Emmanuel Chain, rue Curie), et des bâtiments en hauteurs, très en vogue en cette période, tel l'immeuble Assayag, de Maurice Boyer; avenue de la Marine (Hassan Seghir). Peu à peu, s'imposa l'idée selon laquelle l'esthétique arabo-andalouse, tout en colonnes et arcs, importait moins que les précautions prises par les autochtones contre la chaleur, à grand renfort d'arcades, de portiques et de galeries. Voilà alors les références locales prises en compte en portion congrue. Elles allaient prendre une belle revanche quand fut pensée par Albert Laprade une « nouvelle ville indigène », baptisée quartier des Habous, œuvre du tandem Auguste Cadet-Edmond Brion.

L'exception ponctuelle constituée par le quartier des Habous ne fit que confirmer la tendance vers un art dépouillé, empreint d'un souci de monumentalité, illustré, entre autres, par l'immeuble Bendahan, conçu par Edmond Brion, en 1935, place Edmond Douffé, et fermement en rupture avec les années vingt, dominés, avec la bénédiction de Lyautey et de Prost, par le style hispano-mauresque.

La seconde Guerre mondiale vint et la fièvre constructrice tomba, pour reprendre de plus belle à l'issue du conflit. L'art nouveau continuait à avoir le vent en poupe, pendant que les références locales étaient convoquées à l'occasion de la construction des cités musulmanes, telle celle de Aïn Chok, dont Antoine Marchisio, chef du Bureau d'architecture du Pro-

torat, dressa le plan, et où « toutes les traditions ont été respectées ». Si les années quarante se distinguaient par la partition art nouveau/tradition architecturale marocaine, celles qui prirent leur relais allaient éblouir grâce à leur inventivité architecturale.

Leurs aînés étaient parvenus à imposer la modernité, les jeunes architectes allaient surfer sur une modernité plus radicale. Cette nouvelle tendance était manifeste aussi bien dans les immeubles de bureaux (Banque nationale du commerce et de l'industrie, par Alexander Courtois, place de France, 1950), que dans les hôtels (El Mansour, d'Emile Duhon, sur l'actuelle avenue des Forces armées royales, 1948), les cinémas (lynx, construit par Dominique Basciano, en 1951, sur l'avenue Mers-Sultan) ou les stations-service (par exemple, celle du Zoo, ouvrage de Gaston Jaubert, à Ain Sebaâ, 1951) et les écoles (Mission française, de Jean-France Zévaco, 1960). Cette architecture, qualifiée de « plastique » par Cohen et Eleb, était portée très haut, par des fines épées telles que Elie Azagury (villa Nahon, 1951), Jean-François Zévaco (villa Robic, Cil, 1952), Erwin Hinnen (immeubles Saturne et Océanic, 1951), ou Albert Planque (Groupe scolaire, rue de l'Yser, 1955). C'est aussi dans cette période que furent plantées des villas puisant dans les sources méditerranéennes, scandinaves et californiennes.

Pendant six décennies, de 1900 à 1960, Casablanca constituait un laboratoire architectural, où tous les styles ont été expérimentés. Aujourd'hui, malgré la furie atomisatrice dont sont victimes les joyaux, on ne peut qu'être enchanté à la contemplation de ces bâtiments arabo-andalous, ces immeubles arts déco, ces édifices art nouveau et ces villas blanches et cubiques, aux parfums californiens. Qui a dit que Casablanca est une ville laide ?



Immeuble Liberté Léonard Morandi, 1950.



# DOSSIER |

Le destin et la configuration de Rabat comme capitale ont porté dès 1912 la marque du projet lyautéen, même si celui-ci n'allait plus servir que d'alibi à une domination coloniale de plus en plus brutale. Si l'empreinte urbanistique et architecturale de cette époque est notable, du fait de réels apports créatifs, il n'en fut pas de même en matière littéraire et artistique. À quelques rares exceptions près... **PAR MOHAMED JIBRIL**

# Rabat au pas s



# sé composé

# DOSSIER |

Selon les formules en vogue au début de l'ère coloniale, Rabat devait devenir le Washington du Maroc si Casablanca en était le Chicago. Étant moins touchée par l'anarchique activité spéculative qui s'était emparée de Casablanca, la capitale élue par Lyautey se prêtait mieux à la mise en œuvre de ses conceptions et de ses plans. Autour de l'ancestrale cité fortifiée des Almohades, il voulait réaliser, grandeur nature, son modèle de ville diptyque, où médina et ville nouvelle devaient être séparées et articulées en un même ensemble. Nulle part mieux qu'à Rabat, cette vision fut concrétisée de plain-pied avec les sites ancestraux.

C'est ainsi que le siège de la Résidence, haut lieu du pouvoir colonial, fut édifié sur la colline des Touarga qui surplombe l'ensemble du panorama allant de l'embouchure du Bouregreg à la nécropole de Chellah. Ce point culminant devint l'aboutissement de la ligne ascendante menant de la médina à travers l'artère principale de Dar al Makhzen (actuelle avenue Mohammed V) jusqu'au nouveau Palais royal et plus en altitude jusqu'à la Colline avec son quartier des administrations.

## Le projet lyautéen

C'est à l'urbaniste Henri Prost qu'avait fait appel le maréchal pour dessiner et mettre en œuvre cette imposante composition. Les architectes Albert Laprade, Adrien Laforgue et Jules Marrast contribuèrent avec passion à ce vaste chantier. Par opposition au modèle écrasant mis en pratique en Algérie, la préoccupation était de préserver, à proximité de la ville « européenne », les espaces traditionnels, mais en les « assainissant » et en les « sécurisant ».

Le style préconisé par les directives de la Résidence devait privilégier des espaces « avec beaucoup d'air et de lumière », des toits en terrasse et des édifices typés suivant les traditions du pays.

Les monuments existants devaient être intégrés comme repères autour desquels s'articulent quartiers administratifs et résidentiels, places et jardins. Il en fut ainsi de la Grande mosquée, de Bab Rouah, du palais du vizir Tazi, de l'enceinte des

vieilles murailles et bien sûr de la Tour Hassan, de la Kasba des Oudayas et de Chellah. Fut ainsi respectée la gradation des perspectives au fil de ces repères fondamentaux.

Le même souci avait présidé à la mise en valeur des formes et décors d'inspiration hispano-mauresque dans la conception des édifices publics, des immeubles et villas. Cet engouement pour une architecture « métissée » donna naissance à des réalisations aux façades finement composées et décorées telles la poste centrale, la Banque du Maroc, la Résidence et nombre de bâtiments à travers la ville. Cependant comme à Casablanca, c'est le style Art déco et les tendances modernes qui allaient prévaloir dans la plupart des constructions dès les années 1920.

Il en fut ainsi des édifices conçus par l'équipe de Prost et notamment par Albert Laprade et Adrien Laforgue : la cathédrale de Saint Pierre, le bâtiment Siemens (sur l'avenue face à la gare centrale avec un style résolument moderne par sa courbe à 180° et sa galerie aux colonnades massives), la gare Rabat Ville, l'hôtel d'Orsay, le cinéma Royal, etc.

Albert Laprade qui disait « savourer le charme infini » des maisons de la médina fut aussi le concepteur du quartier des Habous de Casablanca. À Rabat, il n'y eut que l'ébauche de cette néo-médina avec la construction à partir de 1917 du quartier de Diour Jamaâ. L'architecte Patrice de Mazières, né à Rabat en 1930 et qui, depuis 1961 n'a cessé d'exercer avec grand talent dans son pays natal, souligne que ces architectes du début du siècle dernier « imprégnés de culture académique, vont se débarrasser peu à peu des oripeaux de cet académisme déclinant, et, fascinés eux-mêmes par le dépouillement et la simplicité qu'ils découvrent, vont s'essayer à une interprétation architecturale nouvelle dans les tâches qui leur sont confiées ». Il évoque à ce propos « la rencontre entre deux cultures, l'une traditionnelle, mais portant les signes d'un certain modernisme, l'autre issue d'une Europe industrialisée, à la recherche de nouveaux modes d'expression dans le domaine de la création. Sont ainsi évitées, du moins dans l'en-





# DOSSIER |

vironnement construit, les conséquences d'une hégémonie culturelle méprisante de la part de l'occupant, telles qu'on a pu les voir ailleurs... » (texte dans l'ouvrage collectif « Le Maroc en mouvement, créations contemporaines », éditions Maison neuve & Larose, 2002).

Rappelons que Patrice de Mazières est le descendant d'une fameuse lignée d'architectes installés au Maroc de longue date. Il s'agit de son grand-père maternel, Adrien Laforgue que nous avons déjà évoqué (lui-même frère du poète Jules Laforgue) et aussi de son père, Serge de Mazières. Laforgue est notamment le concepteur de la Poste centrale de Casablanca, de la gare de Rabat Ville, de la cathédrale de St Pierre, etc. Quant à Patrice, il s'est distingué, depuis près de 50 ans, d'abord en association avec Abdeslam Faraoui jusqu'en 1990 puis en son nom propre, par un grand nombre de réalisations à Casablanca, Rabat, Agadir et ailleurs, qui comptent parmi les plus significatives de l'architecture contemporaine au Maroc.

Dans les années d'après-guerre, les nouveaux architectes modernistes, E. Azagury, E. Castelneau, E. Delaporte, J.-F. Zevaco, etc., vont être interpellés par la démarche de leurs prédécesseurs face à la culture du pays.

On retrouve la même préoccupation, aussi en matière d'artisanat, concernant la préservation et la promotion des métiers. À cette fin, le musée de Rabat fut créé ainsi que celui de Fès.

Un Service des beaux-arts et des monuments fut confié très tôt par Lyautey au peintre Tranchant de Lunel qui aura pour collaborateurs de fervents conservateurs des traditions marocaines dont Prosper Ricard, Charles de la Nézière, Jules Borely, etc.

Aujourd'hui où en est la ville avec ces divers patrimoines ? Les dégradations et les défigurations menacent nombre de sites, comme à Casablanca, compte tenu de l'absence d'entretien, de déprédations ou de la pression des spéculations immobilières. Des initiatives isolées tentent de sensibiliser à ces périls et à la nécessité d'une intégration pensée et assumée des divers patrimoines dans un développement ur-

bain sans mutilations ni reniements. Le projet de Musée royal du patrimoine et des civilisations à Rabat, annoncé depuis quelques années mais encore dans les limbes, permettrait-il de stimuler les recherches, les prises de conscience et les décisions en ce domaine ?

## Pléthore de fonctionnaires

L'ambition, sinon la grandiloquence qui avait présidé à l'édification d'une capitale rehaussée déboucha dans le vécu quotidien sur la grisaille d'une cité vouée à la prolifération du fonctionariat. Alors que Lyautey aurait été réticent face à une éventuelle surcharge de fonctionnaires, le nombre de ces derniers atteignait les 35000 en 1955, dont une bonne partie à Rabat. L'administration du protectorat n'avait cessé de recruter par volonté d'emprise sur tous les domaines mais aussi par clientélisme ou manœuvres électorales. Le Dr Henri Dubois-Roquebert qui fut médecin du Palais de 1937 à 1971, relate dans « Mohammed V et Hassan II tels que je les ai connus » que Rabat était « une cité provinciale peuplée de fonctionnaires furieusement curieux de connaître les faits et gestes du voisin ; les cancans se colportaient à cœur joie ». Alors qu'il venait de s'y installer et commençait à nouer des rapports cordiaux avec des Marocains, il eut la surprise d'être interrogé par des agents des services coloniaux sur ces rapports qui, lui ont-ils fait comprendre, devaient être supervisés par eux.

Selon ce même témoin, « si Rabat est la ville des racontars, on peut affirmer que les secrets, même ceux d'État, n'y existent pas et qu'ils finissent toujours par arriver plus ou moins déformés à la connaissance de l'opinion ». Ce trait soutiendrait encore la comparaison avec le Rabat des temps présents où la propension aux dits « racontars » ne s'est pas encore démentie.

Mais il y avait l'autre versant, moins anecdotique, de cette administration, avec des personnages plus sinistres. Symptomatique était le cas de Philippe Boniface dont la carrière fut fulgurante : d'abord interprète d'arabe puis contrôleur civil, il devint directeur des affaires politiques (ce qui équivalait alors à un rang de ministre).





# DOSSIER |

Un temps il passait pour un « réformateur » qui avait gagné la sympathie du Front populaire et, lors du débarquement américain en novembre 1942, il avait, en résistant, pris part avec audace à l'assaut contre le Résident Noguès qui incarnait le pouvoir de Vichy au Maroc. Intrigant, manipulateur, autoritaire méprisant la légalité, il acquit par la suite une influence considérable et pratiquement dictait la politique française au Maroc de 1944 à 1956. Chef de la région de Casablanca, il fut le leader des ultra-colonialistes, partisan de la répression à outrance et meneur du complot visant la déposition du roi en 1953.

Jacques Berque qui avait été aussi haut fonctionnaire de la Résidence, devait évoquer cette situation en ces termes : « Je désespérais d'ébranler dans l'immédiat l'inertie du système. Le manque de culture et l'incapacité à se renouveler rendaient Philippe Boniface par trop inégal aux événements. Non sans tristesse je fus obligé de le lâcher. Mon divorce avec mes collègues de la Résidence et du Contrôle civil s'élargissait. » (Mémoires des deux rives, éditions du Seuil). Excédé par l'insurmontable contradiction du système, Berque avait même écrit dans un rapport officiel : « Suprême erreur ou suprême hypocrisie, l'ordre au Maroc serait que nous n'y fussions pas ».

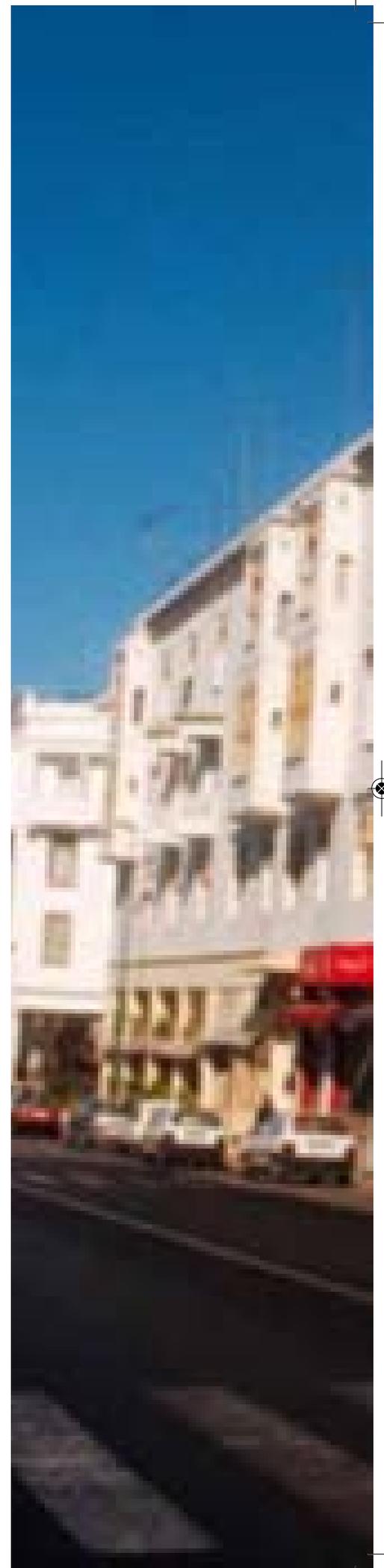
La pléthore bureaucratique est ainsi allée de pair avec la dégénérescence et la crise finale du système. Minoritaires, les Français libéraux espéraient arrêter la dérive de ce dernier et en tout cas réduire le fossé qui s'était creusé avec les Marocains. Ces hommes et ces femmes, révoltés par les injustices et les violences, se distinguaient par leur courage et leur lucidité. Participant au mouvement qui s'activait à Casablanca et dans d'autres régions, il y avait à Rabat, entre autres, Me Buttin, célèbre avocat des nationalistes ainsi que Me Francis Daroux (chez qui le jeune Abderrahim Bouabid fut stagiaire). Citons aussi Jacques Jouannet, conseiller de la Banque du Maroc et auteur d'une thèse sur le système fiscal qui déplut à la Résidence, le père Jean Chabbert, un des animateurs des réunions des libéraux à La Source, alors centre culturel privé, avec

Robert Orain, Henri Cazalé, Henryane de Chaponay dont les parents, marquis et marquise, étaient amis du roi et de militants nationalistes comme A. Bouabid et Mehdi Ben Barka.

## Berque, Bonjean, Bosco

Quelle expression se fit jour dans le Rabat de l'époque ? Lyautey qui avait le sens de la communication fit appel à nombre de littérateurs, de journalistes et de cinéastes pour transmettre l'image du Maroc tel qu'il le façonnait. Lui qui n'appréciait guère le Maroc « oriental » imaginaire de Pierre Loti préférait s'en remettre à des auteurs plus dévoués comme les frères Tharaud ou Claude Farrère et Edith Wharton. Les frères Tharaud qui ont séjourné dans la capitale durant six mois en 1917-1918, ont dépeint dans « Rabat ou les heures marocaines » ce qu'ils appelaient « l'âme marocaine », suite de clichés « rendus sordides par l'usage » selon un universitaire de l'époque, Rémy Beurieux. Plus récemment, Abdeljlil Lahjomri a décrypté, de façon magistrale, les mythes colportés par la littérature coloniale dans son ouvrage « Le Maroc des heures françaises » (Éditions Marsam et Stouky, 1999). Plus bucolique fut la perception de Colette qui avait visité le Maroc trois fois entre 1926 et 1938. Elle décrit dans « Prisons et paradis » (1932) la Résidence de Lyautey après le départ de celui-ci : « (elle) est béante, vide, mais l'art floral et le printemps éloignent l'idée de mort. Rabat, encadrée dans la vaste glace sans tain, est le seul objet d'art du rez-de-chaussée désert [...]. Rabat-Salé, enrichies d'une volute marine, divisées par un fil de mer, sont belles ». On est loin ici de l'image mythique, plus ancienne et plus épique, du Rabat-Salé, « république des corsaires » qui a longtemps perduré, même après que la course eut cessé en 1750. C'est, du reste, à l'un des chroniqueurs, en 1637, de « l'histoire de Barbarie et de ses corsaires », le père François Dan, supérieur du couvent des Mathurins de Fontainebleau, que l'on doit la fixation de l'orthographe française de Rabat.

Ce n'est qu'avec le petit groupe formé en 1936 autour des écrivains François Bonjean et Henri Bosco que l'on verra se ma-





# DOSSIER |

nifester une relation quelque peu plus sensible et plus authentique avec Rabat et l'univers marocain.

François Bonjean était un disciple de René Guénon, métaphysicien français naturalisé égyptien, lequel opposait l'esprit de l'Orient « traditionnel » à la civilisation occidentale « déviante ». Bonjean s'est fixé à Rabat en 1947 jusqu'à sa mort en 1963. Marié à une Fassie, Lalla Touria, il a évoqué le Maroc qu'il aimait dans divers écrits et notamment dans trois romans, demeurés œuvres plutôt mineures, « Confidences d'une fille de la nuit », « Reine Iza amoureuse » et « Yamna ». Son approche est marquée par une chaleureuse empathie avec « le dedans de l'Islam ». Il voulait « sous les assises du différent chercher le semblable ». Driss Chraïbi qui lui avait rendu hommage dans la revue « Confluent » (novembre 1961), saluait celui « qui, toute sa vie, a été au service de deux mondes, a été deux mondes en lui et dans ses écrits ».

C'est avec François Bonjean que l'écrivain Henri Bosco allait fonder à Rabat la revue « Aguedal » (parue de 1936 à 1944). Ahmed Sefrioui qui fut élève de Bonjean et les Algériens Mouloud Mammeri et Jean Amrouche y publièrent leurs premiers textes. Henri Bosco enseigna à Rabat et à Fès à partir de 1931 puis résida à Rabat jusqu'en 1955. Il avait créé avec des intellectuels comme Emile Dermenghem, Funk-Brentano, Gabriel Germain, le peintre Edy-Le-grand et surtout F. Bonjean, une association culturelle très active, en marge du conformisme ambiant, et qui allait devenir par la suite l'Alliance française du Maroc.

Henri Bosco, connu surtout pour ses romans provençaux (« Le Mas Théotime » et « L'Ane culotte »), a rarement évoqué le Maroc dans ses écrits. Dans « Pages marocaines », il retrace son itinéraire poétique et spirituel et loin des stéréotypes exotiques de l'époque, il est ému par « l'empreinte du sacré » à Chellah et « les centres invisibles » de Fès. C'est sa propre recherche liée à la foi et à la spiritualité qui anime sa relation au Maroc. L'universitaire Yves Alain-Favre (cité par Guy Dugas dans « L'Appel du Maroc », 1999) écrivait

à ce propos : « Terre de prières, imprégnée de spiritualité, le Maroc permet à Bosco de vivre plusieurs sortes d'expériences où se révèle le sacré [...]. Restant profondément chrétien, Bosco, sous l'influence de la mystique musulmane, approfondit sa foi dans le Dieu unique. Il ne se livre pas à un syncrétisme toujours artificiel, il cherche le meilleur de chaque tradition religieuse. ».

Après 20 années de vie à Rabat, Bosco écrit que cette ville n'excite trop ni la curiosité ni la passion, car elle est « le lieu d'élection de l'habitude. On y somnole. Somnoler n'est pas dormir, mais garder délicatement une ligne de vie flottante [...], glisser à un état second où la vie perceptible semble un rêve dont on sait qu'il n'est pas un rêve. Certes, ce n'est pas une ascèse mais plutôt une dilution. Elle a du charme. Et Rabat a ce charme. » (« Deux villes sur le fleuve »).

Henri Bosco qui entretenait une relation surtout « ésotérique » avec l'Islam intemporel n'avait rien compris ni rien vu venir concernant la réalité ambiante du colonialisme. Face à la montée de la lutte nationaliste pour l'indépendance, il s'effaroucha, y voyant seulement « une bonne race qu'on gâte, qu'on veut avilir, rendre haineuse ». Il quitta alors définitivement le Maroc en 1955.

La somnolence et le déclin avaient, sur un autre plan, gagné aussi l'activité scientifique de l'Institut des Hautes Études marocaines qui eut jadis ses moments de gloire avec des chercheurs comme Emile Laoust, Henri Basset, E. Lévi-Provençal, Robert Montagne. Dans ses « Mémoires des deux rives », Jacques Berque évoque ce déclin : « On s'assoupissait. Ce qu'on visait bien plutôt, c'était de profitables carrières, doucement jalonnées d'articles dans la revue Hespéris, que d'aucuns surnommaient plaisamment Dés-hespéris ». Que dirions-nous, aujourd'hui, de notre situation en ces domaines ?

Au-delà de tout manichéisme, comment aussi relativiser et métaboliser l'histoire du Rabat de la première moitié du 20ème siècle, avec tous ses personnages, son clair obscur, ses lumières étourdissantes et son crépuscule ?





## PEINTURE |

# Ces peintres orientalistes qui ont aimé le Maroc

L'orientalisme prend véritablement naissance au XIXe siècle, dans le contexte des voyages, rendus de plus en plus faciles par la navigation à vapeur ou le chemin de fer. Ce mouvement désigne les peintres occidentaux qui donnent à voir dans leurs tableaux une aire géographique allant du Maroc à la Perse, passant par l'empire Ottoman et couvrant des territoires jusqu'à l'Inde. Les peintres orientalistes, ces Occidentaux séduits par les hommes, femmes et paysages du Maroc, et qui ont laissé les marques de leur séduction sur des toiles, font partie du patrimoine marocain au même titre que les peintres locaux. Ils ont gagné leur droit de cité autant par la qualité de leurs œuvres que par l'attachement qu'ils ont montré au Maroc et à ses populations. **PAR AZIZ DAKI**

## Une date marquante

Depuis 1832, date du voyage d'Eugène Delacroix au Maroc, ce pays n'a cessé d'exercer une fascination sur des peintres qui ont cherché à porter leurs sujets au plus haut degré d'expression. Delacroix a visité le Maroc par l'un de ces hasards prodigieux qui changent le destin de certains territoires. La France envoie en 1832 une mission diplomatique au Maroc, dirigée par le comte de Mornay, pour apaiser les inquiétudes du sultan du Maroc, Moulay Abderrahman, après la conquête de l'Algérie en 1830. La France espère conclure avec le sultan un traité de bon voisinage. Delacroix fut recommandé au comte de Mornay pour faire partie de la mission.

La durée du séjour de Delacroix au Maroc ne dépasse guère six mois, mais elle a eu sur le peintre, selon l'expression d'André Joubin l'éditeur du Journal du peintre aux éditions Plon, « une influence incalculable. À la veille même de sa mort, Delacroix évoquait encore le souvenir de cette inoubliable vision ». Le peintre français a été en effet ébloui par la diversité des paysages au Maroc, l'aspect abrupt de la nature, la majesté des vêtements et la solennité des visages. La tonalité d'ensemble de son

Journal est l'admiration. Voici deux extraits qui expriment l'étonnement émerveillé du peintre Delacroix devant ce qu'il découvre au Maroc : « Traversé beau et fertile pays. Fleurs sans nombre de mille espèces formant les tapis les plus drapés ». Ou encore : « Ils [les Marocains] sont plus près de la nature de mille manières : leurs habits, la forme de leurs souliers. Aussi, la beauté s'unit à tout ce qu'ils font ». Delacroix a rapporté du Maroc des aquarelles et esquisses qui ont servi, plus tard à Paris, à la réalisation de quelques œuvres majeures comme *Noce juive*, *Rencontre de cavaliers maures* ou *La sortie du Sultan Moulay Abderrahman*. Mais il a surtout continué à évoquer son séjour au Maroc et l'influence qu'il a eue sur son œuvre plusieurs années après son voyage.

Quelques mois avant sa mort, Delacroix se met en tête de rédiger les souvenirs de son voyage au Maroc. Alors que son journal a été rédigé en 1832 au jour le jour, avec cette écriture dactylographique propre à la loi du genre, les souvenirs sont mieux composés et abondent surtout plus dans le sens de l'enthousiasme et de l'enchantement. Le souvenir a apparemment encore plus embelli les moments vécus au Maroc.

DELACROIX/  
SORTIE DU  
SULTAN MOULAY  
ABDERRAHMAN



# PEINTURE |



← JOSE CRUZ  
HERRERA



MAJORELLE/CHA  
RMEURS DE  
SERPENTS

# PEINTURE |

L'admiration d'Eugène Delacroix pour le Maroc fut contagieuse. Sur ses traces sont partis de nombreux peintres occidentaux, des Français, des Belges, des Suisses, des Espagnols, des Autrichiens et même des Américains.

Au XIXe siècle, les peintres Jean-François Portaëls, Alfred Dehodencq, Benjamin Constant, Henri Regnault, Mariano Fortuny, Lord Edward Weeks ou Franck Buchser ont visité le Maroc et l'ont peint dans leurs tableaux. Alfred Dehodencq écrit à ce sujet : « J'aspire en rêvant, les narines ouvertes, cette odeur, parfum pour moi, de vieux foin, de beurre et de poussière, qui nous saisit, s'imprègne en vous au premier pas que vous faites sur la terre marocaine. »

Parmi les peintres dont on parle peu, mais qui ont laissé une œuvre de qualité sur le Maroc, on peut citer le Suisse Frank Buchser (1828-1890). Il s'est déguisé en musulman pour visiter Fès dès 1858. Dans la salle qui est consacrée à ses œuvres au musée des Beaux-Arts de Soleure, le visiteur ne peut être que frappé par le réalisme de son approche, son sens du détail, la vigueur de son trait. *Marché de Tanger* (1880) est l'une des plus belles œuvres orientalistes sur le Maroc.

Aujourd'hui, il ne fait pas de doute que Delacroix a été le meilleur ambassadeur du Maroc pictural. Plusieurs peintres qui ont voyagé au Maroc reconnaîtront leur dette envers lui, y compris parmi ceux que l'on ne cite pas au premier abord quand on parle d'orientalisme. À ce sujet, Henri Matisse qui a séjourné à Tanger en 1912 et 1913, écrit : « J'ai trouvé les paysages au Maroc exactement tels qu'ils sont décrits dans les tableaux de Delacroix ».

## La colonisation

La présence au Maroc des peintres orientalistes va s'accroître avec la colonisation du pays par la France de 1912 à 1956. Très admiratif devant la civilisation millénaire du Royaume du Maroc dont la première dynastie les Idrissides a été fondée en 788, soucieux de préserver et magnifier les traditions du pays, le très royaliste maréchal Hubert Lyautey, Résident général lors du protectorat au Maroc de 1912 à 1925, a encouragé des peintres français à venir s'établir près de lui. L'un d'eux, Jacques Majorelle, a fait du pays le sujet favori de ses tableaux. Il ne sera pas le seul. Henry Pontoy, Edouard Edy-Légrand, Jean-Gaston Mantel ont élu domicile au Maroc.

Jacques Majorelle mérite un intérêt particulier. Il arrive au Maroc en 1917 et se fixe à Marrakech pour se remettre d'une maladie pulmonaire. Il est subjugué par les lumières, les sons et les couleurs de la ville. En 1921, il entreprend un voyage dans le sud du pays où il tient un journal, publié à son retour sous le titre de *Carnet de route d'un peintre dans l'Atlas et l'Anti-Atlas*. Il se plaît tellement bien à Marrakech qu'il y construit une imposante villa de style mauresque. Le jardin abrite une végétation luxuriante où des plantes exotiques s'épanouissent. Cette villa est aujourd'hui l'une des attractions touristiques de la ville de Marrakech. Majorelle est connu comme le peintre de ces imposantes forteresses d'architecture berbère, dressées dans le sud du Maroc, que l'on nomme kasbahs. Ses expositions à l'intérieur du Maroc et à Paris remportaient à chaque fois un succès retentissant.

## La polémique

Nombre de peintres occidentaux ont fait du Maroc le sujet privilégié de leurs toiles. Il ne faut pas croire que les artistes français sont les seuls à avoir travaillé et séjourné pendant des années dans ce pays, les Espagnols par exemple Mariano Bertuchi et José Cruz Herrera ont vécu et peint pratiquement toute leur vie, le premier à Tétouan, le second à Casablanca. Disons-le sans faux-fuyant : je suis parmi ceux qui estiment que les œuvres des peintres orientalistes font partie du patrimoine marocain. Cette assertion heurte plusieurs sensibilités et fait souvent l'objet d'une opposition aussi vigoureuse que passionnée.

Les orientalistes ont subi les attaques de la première génération de peintres marocains, formés dans des écoles. Ces derniers les qualifiaient de faiseurs de cartes postales, d'apologistes d'un Maroc folklorique et d'artistes colonialistes. Ces critiques étaient plus ou moins fondées, pendant les années cinquante et 60, car il fallait se battre pour imposer une identité de la peinture marocaine. Mais aujourd'hui, il est aberrant de condamner en bloc tous les orientalistes, alors que certains d'entre eux ont consacré la part la plus significative de leur art au Maroc. Ils font corps avec l'histoire de la peinture de la peinture au Maroc.

Affirmer que l'orientalisme fait partie de l'histoire de la peinture au Maroc ne signifie pas s'aveugler sur les facilités dont ont bénéficié





certaines peintres orientalistes de la part des autorités coloniales et encore moins laisser supposer que la peinture au Maroc commence avec les Occidentaux. L'on sait que nombre de peintres orientalistes n'avaient aucune attitude critique envers le colonialisme. Bien au contraire, ils étaient heureux des commandes du Protectorat et participaient aux fameuses manifestations, organisées en grande pompe en France et qui portaient le titre sans équivoque d'expositions coloniales. Il ne m'appartient pas ici de pointer du doigt la face la moins lumineuse de l'orientalisme, son arrogance vis-à-vis de la population indigène, l'immobilisme

où il veut la maintenir et cette autorité exercée sur l'autre pour le conformer à l'image que l'on se fait de lui. L'écrivain palestinien Edward W. Saïd a consacré un livre à ce sujet dont les analyses sont toujours très valables *L'Orientalisme, L'Orient créé par l'Occident*.

J'insiste – pour éviter toute équivoque – qu'il ne faut pas être dupe des complicités entretenues entre le colonialisme et les peintres orientalistes. Si l'Algérie n'avait pas été occupée par la France, Delacroix n'aurait peut-être jamais mis les pieds au Maroc. Mais une chose est l'histoire coloniale et autre chose est le butin culturel et artistique resté entre les mains des anciennes colonies.

FRANK BUCHSER  
MARKT VON  
TANGER

## COMMUNAUTÉS |

# Espagnols

## Une histoire de haine et d'amour

Dans les premières années du protectorat espagnol et français, des milliers d'immigrés ibériques sont venus s'installer un peu partout au Maroc à différentes époques du 19<sup>e</sup> et du 20<sup>e</sup> siècles. Certains fuyants la misère, d'autres encore la guerre civile, le fascisme ou la répression... **PAR FEDOUA TOUNASSI**

L'église espagnole, le théâtre Cervantès, la Espagnola, la plaza de torro, vestiges d'une époque révolue à Tanger et dont les tangérois de souche, les plus âgés d'entre du moins, se remémorent avec beaucoup de nostalgie. L'époque où la capitale du détroit était ville internationale cosmopolite et où différentes communautés vivaient en parfaite harmonie dans un melting-pot de culture, de fiesta et de tolérance. Une communauté se distinguera tout de même des autres : les Espagnols. Proximité géographique oblige, les Ibériques ont plus marqué de leur empreinte Tanger mais également toutes les autres villes du Nord du pays à l'instar de Tétouan ou encore Al Hoceïma. Casablanca n'était pas en reste puisqu'elle abritait, des arènes où se sont produits, à partir des années cinquante, les plus grands matadors du siècle dernier.

« L'Espagnol ne se sent jamais étranger au Maroc » affirme Juan Goytisolo, l'écrivain espagnol, qui vit à Marrakech depuis près de quarante ans. Frenandez, Torrès, Moreno, Garcia, Lopez, Espinoza... des familles qui ont fait partie des milliers d'immigrés ibériques qui sont venus s'installer au Maroc à différentes époques du 19<sup>e</sup> et du 20<sup>e</sup> siècles. Certains fuyants la misère, d'autres encore la guerre civile, le fascisme ou la répression d'El Caudillo. Selon une étude entreprise par Robert Escalier, démographe et spécialiste des questions de l'urbanisme, « les premiers flux de migrations espagnoles vers le Maroc ont commencé

suite à la guerre de 1860 et ont connu des pics durant la dernière décennie du 19<sup>e</sup> siècle ». Ces migrants affluaient principalement de l'Andalousie direction Tanger, Tétouan, Alcasar elquevir (Ksar El Kébir) et Azilah. Après la Première Guerre mondiale (1914-1918), ces flux se sont poursuivis et s'intensifièrent surtout au terme de la Seconde Guerre (1939-1945) et au lendemain de la guerre civile espagnole (juillet 1936-mars 1939) opposant les républicains au camp nationaliste du général Francisco Franco. Selon les statistiques des autorités espagnoles de l'époque, les nombres d'Ibériques résidents au royaume étaient de 62400 Espagnols en 1940. Une population majoritairement urbaine qui a atteint en 1950, quelques 150000 dont 80000 vivaient dans la zone du nord, 20000 à Tanger, et quelque 50000 Ibériques dans la zone française, parmi lesquels 40000 pour la seule ville de Casablanca principalement au quartier Maârif. D'ailleurs on peut encore voir de vieilles bâtisses à l'architecture espagnole datant des années cinquante. La première vague de migrants était principalement constituée de gens simples qui croyaient trouver une échappatoire à la misère régnante en Espagne.

Contrairement aux Français qui vivaient dans les « villes nouvelles », les Ibériques se fondaient parmi les autochtones. Et pour cause, ils avaient beaucoup de similitudes avec les Marocains. « D'abord le tempérament méditerranéen, mais aussi les stigmates de la présence





# COMMUNAUTÉS |

des Arabes en Andalousie pendant huit siècles », explique Mimoun Aziza, Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Meknès. D'autant plus que les andalous imbibés de culture arabo-musulmane, constituaient la majorité des migrants. D'ailleurs, les Espagnols qui ont vécu au Maroc sont toujours nostalgiques de cette époque. « Nous revenons presque tous les ans, si les conditions le permettent. C'est une sorte de pèlerinage qui nous plonge dans nos souvenirs d'enfance », raconte Paloma Garcia, native de Tanger. L'Association des anciens résidents au Maroc et dont la devise est « Le Maroc est ce pays qui nous a marqué, duquel nous ne sortirons jamais, même si nous n'y retournons jamais », organise de temps à autre des voyages pour les plus nostalgiques.

Ouvriers, maçons, tachers ou encore artisans... des activités que les premiers migrants espagnols s'accaparaient. La deuxième vague était constituée de gens plus lettrés. Des médecins, ingénieurs, professeurs s'installent à Tanger et dans les villes environnantes à partir des années cinquante. « Jusque dans les années soixante, il y avait un seul dentiste dans la région Nord et c'était un Espagnol. Pour une consultation, il fallait prendre rendez-vous des semaines à l'avance », se souvient Lalla Aziza Alami. À presque 80 ans, cette tangéroise de souche se rappelle avec nostalgie de cette époque où espagnols et marocains vivaient en harmonie, où les dimanches tout le monde se dirigeait vers la Plaza des torros construite en 1950. « Mon mari qui était très ouvert ne m'a jamais imposé de rester cloîtrée à la maison. Nous sortions tous les dimanches avec quelques amis espagnols pour assister à la Corrida », raconte Lalla Aziza. Dans les années cinquante et 60 de nombreux et célèbres toréadors se sont produits à l'arène de Tanger; à l'instar du fameux El Cordobès. Si la corrida se terminait à 19 heures, la fête pouvait durer jusqu'au petit matin dans les rues et les bars de Tanger. Un air de movida qui prit fin à l'indépendance. Le flambeau est repris par Casablanca qui est devenue à partir de 1953 un haut lieu de la tauromachie. À l'initiative de Don Vicente Marmaneu et de Paul Barrière, les arènes de Casablanca sis au boulevard d'Anfa appartenant à la famille Castella, ont connu une seconde vie. Les plus grands matadors y clôturaient leurs tournées, des milliers d'aficionados affluaient de toutes les villes du



royaume et même de la péninsule ibérique. On raconte que même quelques membres de la famille royale, notamment le sultan Mohammed V y ont fait de brèves apparitions. Après l'indépendance, le nombre des Espagnols vivants au Maroc a été réduit au tiers. En 1970, on ne parlait plus que de 30 000 personnes puis, au lendemain de la Marche verte, de quelque 10 000. Actuellement, la communauté ibérique est estimée à quelques 25 000, majoritairement des cadres d'entreprises espagnoles installées dans la zone offshore de Tanger ou à Casablanca. Si les Ibériques ne sont plus aussi nombreux qu'auparavant, leurs empreintes sont encore bien visibles côté architectural. Des vestiges laissés à l'abandon notamment à Tanger et Tétouan et que les amoureux de ces deux villes essayent de faire

renaître de leurs cendres. C'est d'ailleurs le cas du Théâtre Cervantès qui tombait en ruine avant que le gouvernement espagnol ne déblocque, en 2007, la somme de 94 000 euros pour le rénover. Inauguré en 1913, ce théâtre symbolise le rayonnement culturel de la ville du Détroit pendant les années cinquante. Il a vu passer sur ses planches plusieurs célébrités de ces années fastes. Avec ses 1400 fauteuils, il était considéré comme l'un des plus grands théâtres d'Afrique du nord. Les arts plastiques ne sont pas en reste. D'ailleurs, c'est grâce au peintre grenadin Mariano Betuchi, le doyen de la deuxième génération des peintres espagnols, qui s'est installé à Tétouan, que l'École Préparatoire des Beaux-arts a été créée en 1945, considérée comme la première école d'enseignement artistique au Maroc.

## Faute de corrida, il y a le foot

Actuellement on dénombre quelques 25 000 Espagnols qui ont élu domicile au royaume. La majorité d'entre eux se trouve à Tanger et Casablanca. Le pays compte une dizaine d'écoles espagnoles et autant d'Instituts culturels (Cervantès) qui jouent un rôle important dans l'animation culturelle des villes. L'influence ibérique sur les populations du Nord du pays est encore très importante. Il suffit de faire un tour à Tanger et Tétouan pour s'en rendre compte. Les gens parlent espagnol plus couramment que le français et les matchs de la liguia sont nettement plus suivis qu'Al boutola marocaine surtout lorsqu'il s'agit des rencontres opposant le Barça au Real de Madrid. D'ailleurs, ces deux équipes qui disposent déjà de clubs de fans au Maroc, ont récemment créé des écoles de foot respectivement à Tanger et Rabat.



# Généralions

Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France

Sous la direction  
de Denis U. Toussaint  
Françoise Gauthier et Bernard Tadié



CALLIMARD  
GÉNÉRALIONS / DVD

## COMMUNAUTÉS |

# Français du Maroc

## Chronologie d'une cohabitation

Véritables amoureux du pays ou opportunistes à la recherche de bonnes affaires, le Maroc a vu se succéder depuis le protectorat un nombre important de ressortissants français. **PAR F. T.**

Après plus de cinquante ans d'indépendance, l'empreinte de la France marque toujours autant le quotidien des Marocains. Langue, écoles, instituts culturels, gastronomie, chaînes satellitaires... autant dire que certains d'entre nous vivent par procuration en France. À tel point que les Français qui s'installent au royaume ne sont nullement dépayés ou très peu. Officiellement, en 2006, 32 000 Français étaient inscrits dans les Consulats Généraux de France au Maroc. Mais en réalité, le nombre des Français résidents au Maroc est bien supérieur. Beaucoup d'entre eux ne sont pas inscrits au Consulat et font des allers retours à Sebta ou en France, au bout des 3 mois fatidiques du séjour touristique. « Avec les lowcost, c'est devenu plus facile de faire des petits week-ends en France », explique Emma, 35 ans qui vivote de petits boulots dans la communication.

Sur la seule ville de Marrakech, le Haut-commissariat au plan (HCP) estime la présence française à quelque 35 000 ressortissants. Depuis 2002, le Royaume connaît un afflux des Français considérable. Leur nombre augmente de 3 à 4 % selon les statistiques de l'ambassade. En dehors de Marrakech, la communauté française se concentre pour l'essentiel dans les circonscriptions consulaires de Casablanca et Rabat : 75 % des Français inscrits dans les consulats y résident.

### La folie Marrakech

Tout a commencé en 1999, avec l'émission Capital de la chaîne française M6. Le reportage décrivait Marrakech comme le nouvel eldorado des Français. On pouvait y acquérir un riad pour une bouchée de pain. Une année plus tard, le tout nouveau Festival du film de Marrakech réussit à drainer pour sa

première édition une poignée d'acteurs et de people Français grâce à la présence des deux chouchous de l'humour français, Gad El Maleh et Jamal Debbouze tous deux originaires du Maroc. Il n'en fallut pas plus pour que Marrakech soit la destination la plus jet-set des années 2000. Depuis, il n'est pas rare qu'on tombe sur Monica Bellucci l'actrice glamour franco-italienne ou encore Jean Paul Gaultier déambulant dans les étroites rues de la médina de la ville ocre, ou encore de dîner dans le même restaurant que Pascale Obispo ou encore faire une partie de poker avec Patrick Bruel au casino de l'hôtel Saâdi. Les people Français n'y viennent plus comme simples touristes, certains ont même acquis des résidences secondaires. La folie Marrakech a touché également d'autres villes comme Fès, Tanger ou encore Essaouira, faisant flamber le prix de l'immobilier par la même occasion.

Un engouement qui a fait le bonheur de modestes propriétaires terriens devenus du jour au lendemain milliardaires. La cohabitation entre Français et Marocains ne se passe pas toutefois sans heurts. Les nouveaux arrivants qui se sont installés dans médinas de villes bouleversant le train-train des autochtones. Qui dit culture différente, dit mœurs différentes. « Certaines villes touristiques sont devenues une destination sexuelle par excellence et cela nuit à l'image du Maroc », explique Samir Adib Alaoui, professeur de sociologie à Marrakech. D'ailleurs des pétitions circulent dans la médina de Marrakech pour dénoncer un tel phénomène. « Les Français qui ont vécu au temps du protectorat et même après l'indépendance ne se mélangeaient pas aux populations autochtones pour ne pas créer juste-

PHOTOS D.R.



# COMMUNAUTÉS |

ment ce clash culturel », ajoute Alaoui Adib. Tout le monde se souvient de la polémique suscitée par le désir du philosophe Bernard Henri Lévy qui en rénovant sa villa de la Kasbah de Tanger a bouché la vue sur la baie de la ville aux nombreux clients du café mythique Al Haffa.

## Urbanisme colonial

La présence d'une communauté française au Maroc remonte bien avant le protectorat. Durant l'époque post-colonial, militaires et colons s'installaient dans les agglomérations urbaines installées dans les médinas. Mais au regard des incompatibilités culturelles mais aussi architecturales, la tendance a évolué vers une séparation des deux communautés. À ce constat, va succéder une théorisation de la séparation entre la cité musulmane et la ville coloniale. C'est de là qu'est parti le concept colonial prôné par Lyautey : « Toucher le moins possible aux villes indigènes. Aménager à leurs abords, sur les vastes espaces encore libres, la ville européenne, suivant un plan, réalisant les conditions les plus modernes ». C'est au royaume que ces principes urbanistiques vont être expérimentés en premier avant de s'étendre à d'autres pays comme la Tunisie. Et c'est de là aussi que partit le concept de « villes nouvelles ». Le concept de villes nouvelles instauré par Lyautey inspirera également beaucoup d'architectes. Beaucoup d'entre eux ont réalisé leurs premières œuvres au Maroc et notamment à Casablanca et Rabat, puisant largement leur inspiration dans l'œuvre architecturale Marocaine. C'est d'ailleurs le cas de Marius Boyer (Marseille, 1885 – Casablanca, 1947). Cet élève des Beaux-arts arrive à Casablanca en 1919 où il s'associe avec Jean Bâlois (1892 – 1967) de 1925 à 1929. Son associé Emile Dugon (1911-1983), qui deviendra l'architecte de Mohammed V, reprendra l'agence à sa mort en 1948. On lui doit quelques belles réalisations à l'instar de l'Immeuble El Glaoui, bld de la Gare, 1922, l'Hôtel de Ville, place administrative, 1928-1936, la Villas Les Tourelles, rue d'Alger, 1930, la Banque commerciale du Maroc, rue Gallieni, 1930, Cinéma Vox, square Gentil, 1935 etc. Plus récemment, Patrice de Mazières, né à Rabat le 30 août 1930 issu d'une famille d'architectes installés au Maroc depuis plusieurs générations. Associé à Abdes-

lem Faraoui, on leur doit des œuvres architecturales modernes (siège de la BMCE, BP, CDG, Tours Habous...).

## Mixité point il y aura

Pendant le protectorat et même après l'indépendance, les deux communautés marocaine et française ne se fréquentaient pas ou rarement. « Nous avions, notre ville en dehors de la médina, nos écoles, nos clubs, nos épiceries », se souvient André Verrier. « Même à la piscine municipale, les communautés ne se mélangeaient pas. C'était le vendredi pour les musulmans, le samedi pour les juifs et le dimanche pour les Français », raconte André. À presque 80 ans, cet ancien fassi d'adoption comme il aime à se définir, revient presque chaque année avec sa femme faire un petit périple à Fès et environs. Avec d'autres couples d'amis, eux-mêmes anciens de Fès, ils organisent des séjours pour se remémorer leurs souvenirs de jeunesse et revoir les quelques amis marocains qui sont encore en vie. « A l'époque, rares sont les marocains qui habitaient dans la ville nouvelle. Seules quelques familles fassis bien nanties pouvaient se le permettre », raconte André. Idem pour les autres villes où le seul contact des Français avec les Marocains se limitait aux domestiques et employés. À Casablanca, la mixité était plus de rigueur. Martine, la soixantaine, se souvient encore : « Dans les années cinquante, quelques rares marocains poursuivaient leurs études au lycée français Lyautey ». « Fréquenter des marocains même issus de familles riches était mal vu », poursuit Martine qui a provoqué le scandale en épousant un Marocain. « Les mariages mixtes n'étaient pas beaucoup tolérés à l'époque. La plupart des pieds noirs considéraient les marocains comme une population inférieure sans savoir-vivre et sans culture », explique-t-elle. Une vision que ne partageaient pas tous les français à l'instar de quelques intellectuels, écrivains, artistes ou des hommes d'affaires de gauche qui ont combattu avec les Marocains pour leur indépendance. C'est d'ailleurs le cas d'André Verrier qui faisait de son domicile le lieu de rencontres des indépendantistes. Il compte parmi ses amis des noms célèbres opposants marocains à l'instar de feu Aberrahim Bouabid.





# COMMUNAUTÉS |

# Les Italiens

## une communauté bien intégrée

Aujourd'hui, ils ne sont pas plus de deux mille. Pourtant au cours du siècle précédent, les Italiens ont constitué une communauté importante au Maroc, allant jusqu'à cinquante mille dans les années trente. **PAR GYPSY ALLARD**

La communauté italienne a trouvé une terre d'accueil dans le Maroc à plusieurs époques. A la fin du XIXe siècle, en 1880, le phylloxéra entraîne la destruction du vignoble de Sicile et conduit les Italiens de cette région à émigrer massivement. Beaucoup se rendent de l'autre côté de la mer Méditerranée.

### Histoire d'une migration

Certains tentent leur chance aux Amériques, tandis que d'autres voient dans l'Afrique du Nord, plus proche, un nouvel « El Dorado ». Dans un premier temps, proximité géographique oblige, les Italiens se rendent en Tunisie. En 1906, ils sont plus de quatre-vingt mille à y vivre. En 1912, le Maroc, placé sous protectorat français, offre de nouvelles opportunités pour nombre d'ouvriers. Il faut dire que déjà en 1904, selon M. Malmusi, représentant diplomatique italien à Tanger, le Maroc était perçu comme un pays où « tout reste à faire, soit dans le secteur du bâtiment et des réseaux routiers, soit dans celui du chemin de fer et des communications télégraphiques ». Ce mouvement migratoire va croître rapidement. La communauté italienne résidant au Maroc passe ainsi de 1 255 personnes en 1911 à 12 000 en 1913 pour atteindre plus de cinquante mille dans les années trente dans la seule ville de Casablanca où ils habitent les quartiers Verdun, Roches noires (quartier industriel) et Maârif. La première vague est essentiellement constituée de maçons,

menuisiers, ou tâcherons employés dans des chantiers publics, comme la construction du port de Casablanca, ainsi que dans le secteur du bâtiment. La deuxième vague, un peu avant la Seconde guerre mondiale, voit l'arrivée d'entrepreneurs, de propriétaires de magasins, d'ateliers mécaniques et automobiles, d'usines, de cinémas, de médecins, ingénieurs, architectes, enseignants... Il faut dire que l'intégration de la communauté italienne dans la société marocaine est favorisée par son expérience en Tunisie, à savoir : vivre dans un pays du Maghreb sous un gouvernement français. Il faut également rappeler qu'elle se distingue des autres communautés européennes installées au Maroc par le fait qu'il s'agit d'une émigration économique ou politique qui ne porte en elle aucun dessein colonisateur. D'ailleurs, après l'installation du fascisme et pour trouver plus facilement un emploi. Un certain nombre d'Italiens se trouve contraints de prendre la nationalité française tandis que d'autres, selon la loi du « jus soli » (nationalité issue du pays de naissance) en vigueur sous le protectorat, naîtront « français ». Au cours de la Seconde Guerre mondiale, les écoles italiennes seront fermées et des civils italiens seront même emprisonnés par les Français. En effet, comme le rappelle Roberta Yasmine Catalano, dans son livre « Eclats de mémoire, les Italiens au Maroc », « Après le débarquement américain, en novembre 1942, le protectorat qui est passé dans le camp des Alliés » soupçonne la communauté italien-





1



2



# COMMUNAUTÉS |

ne, « l'Italie fasciste de Mussolini étant l'alliée de l'Allemagne nazie. À Casablanca, par exemple, plusieurs Italiens subissent les redoutées prises de guerre : tous leurs biens sont confisqués et ils sont internés dans des camps : baraquements en bois et barbelés ». Les prisonniers civils « sont dispersés dans tout le territoire du Maroc, dans le Sud en particulier ». C'est sans doute pour quoi après la guerre, même si la paix constitue un retour au calme, on assiste au début du délitement de la communauté italienne au Maroc, la réduisant au nombre de près de deux mille aujourd'hui.

## L'apport des architectes italiens

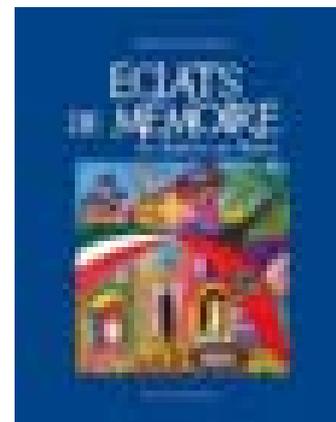
Pour autant, la contribution importante de la communauté italienne au développement du secteur du bâtiment au Maroc grâce à son réseau d'entrepreneurs, de contre-maîtres, d'artisans, de fournisseurs de matériaux de construction et d'ouvriers de corps de métiers spécialisés mais aussi de simples maçons entre les années vingt et 30 est encore visible dans plusieurs villes du royaume et essentiellement à Casablanca. Le discours du journaliste Corrado Masi, même s'il est empreint du style fasciste, l'atteste : « Ce sont les Italiens, voire des entrepreneurs italiens, qui élevèrent le plus grand nombre de maisons ou qui créèrent des quartiers entiers à Casablanca, à Rabat, à Mazagan, à Safi et qui contribuèrent à surmonter la crise du bâtiment car on redoutait qu'elle puisse compromettre l'essor du Maroc ». À la fin des années trente, la plupart des entreprises de construction sont dirigées par des Italiens et beaucoup se seraient enrichis au Maroc. La vague d'immigration de cette main-d'œuvre ouvrière italienne et les investissements importants accordés dans le secteur immobilier encouragent la spéculation. Parmi celle-ci, on peut citer Aldo Manassi, « le premier italien qui ait joui d'une solide réputation au Maroc », comme le souligne le professeur Ezio Godoli. Diplômé des Beaux-arts de Brera à Milan en 1919, l'architecte Aldo Manassi a la particularité d'arriver directement d'Italie. Il trouve au Maroc et à Casablanca plus particulièrement un lieu propice pour exprimer son savoir-faire. Arrivé au début des années vingt, la qualité de son travail est rapidement reconnue. Son premier projet est l'immeuble

Soto en 1922. Aldo Manassi marque l'architecture de l'entre deux guerres ; en l'espace de dix ans, il aurait construit soixante-dix immeubles. La plupart du temps ses clients sont des commerçants juifs et musulmans mais aussi des Italiens aisés. Néanmoins, il réalise quelques projets institutionnels : le garage Fiat en 1929, le consulat d'Italie à Rabat, ou en 1930 la « Casa degli Italiani » (la maison des Italiens) qui abrite à l'époque l'association linguistique et culturelle Dante Alighieri et l'école italienne et aujourd'hui le consulat d'Italie de Casablanca. Architecte prolifique, sa dernière réalisation connue date de 1932 et à compter de 1939 on perd sa trace. Toutefois, il faut souligner que si Aldo Manassi, comme d'autres, n'a pas un style typiquement italien ; il s'est soumis aux exigences de l'esthétique recommandée par le protectorat et adopte un style que l'on retrouve en Europe à ce moment-là. C'est la dimension pionnière du Maroc alliée au savoir-faire des maçons italiens et celui des maâmine marocains qui a garanti la qualité de ces ouvrages encore en relatif bon état malgré un manque d'entretien manifeste. Récemment, les Italiens ont participé à la conception et à la construction d'importantes structures sportives, grands ensembles résidentiels, complexes hôteliers et équipements pour le tourisme, et plan de valorisation du patrimoine architectural historique.

## La communauté italienne aujourd'hui

Elle représente près de deux mille personnes dont environ la moitié réside à Casablanca. Il est donc normal que la majorité des associations italiennes, dont le Comité (comité des Italiens résidant à l'étranger) s'y trouve. Une seule école italienne, allant du niveau maternel au bac, située dans locaux attenants au consulat d'Italie dans le quartier, Gauthier de Casablanca répond au besoin de la communauté. La représentation culturelle et linguistique, on note la présence de l'association Dante Alighieri à Casablanca et de l'Institut culturel italien à Rabat. Néanmoins, c'est à Tanger, dans le très beau palais Moulay Hafid que se trouve la Maison des Italiens à Tanger.

Enfin, aujourd'hui comme au début du XXe siècle, ce qui semble caractériser la communauté italienne, dont plus de la moitié est d'origine marocaine, est son intégration dans la vie quotidienne de son pays d'accueil tout en conservant son identité ; ce que nous résume parfaitement le président du Comité Francesco Quirico « Dans la journée, je suis au Maroc et le soir (grâce à la télévision), je suis en Italie ».



Le livre "Eclats de mémoire, les Italiens au Maroc" de Roberta Yasmine Catalano, récemment publié chez Senso Unico, est certainement le seul ouvrage de référence à être entièrement consacré à la communauté italienne installée au Maroc.

**1-** L'immeuble Lévy Charbon, boulevard Hassan Seghir, rue Pierre parent et rue N'chakra, réalisé par Ignazio Sansone en 1929/Photo de Renata Thieck Alami

**2-** L'immeuble Conti avec sa pharmacie au rez-de-chaussée, angle boulevard du 11 janvier et rue Mostafa El maâni, réalisé par Aldo Manassi en 1930  
Photo d'Ezio Godoli

**3-** Le garage Fiat, rue Mostafa El Maâni, réalisé par Aldo Manassi en 1929/  
Photo Ezio Godoli



3



# COMMUNAUTÉS

# Les Russes

## Une communauté en exil politique

Formée par deux vagues d'immigration, la communauté russe au Maroc avait, sous le protectorat, gardé sa spécificité religieuse, culturelle et politique. **PAR MOHAMED JIBRIL**

Bledmag | Hors série 4 | 88

Eglise Orthodoxe Russe à Rabat

L'immigration russe au Maroc avait à partir des années vingt revêtu un caractère vraiment distinct. Loin d'être constituée de déclassés sociaux, sinon de réprouvés, comme ce fut le cas de la plupart des autres Européens migrants de la colonisation, elle avait d'abord compté des membres de la noblesse et de l'armée tsariste déchus par la révolution d'octobre 1917.

La première vague d'immigrés russes est arrivée à Casablanca en janvier 1922. Il s'agissait des officiers et des marins de la flotte de la mer Noire dont les restes avaient échoué au port de Bizerte en Tunisie dans l'attente d'une improbable reconquête du pouvoir en Russie. Il y avait alors chez l'administration coloniale une forte demande en ingénieurs et techniciens qualifiés dans différents domaines. C'est ainsi que furent recrutés en grand nombre les ingénieurs de la marine, les topographes, les spécialistes en construction et en hydrographie qui ne manquaient pas au sein de cette flotte russe. Par la suite nombreux furent aussi les Russes qui avaient intégré la Légion étrangère et qui se reconvertirent dans diverses activités au Maroc.

C'est ainsi que beaucoup de ces personnes vouées à l'exil ont pris part aux grands travaux lancés alors : construction de routes, de quais portuaires, de voies ferrées et d'équipements urbains.

L'historien et ex-consul à Casablanca Pavel Snitko souligne dans un travail de recherche assez unique que la communauté russe était fortement organisée. Elle avait son église orthodoxe, sa section de la Croix rouge, son Club. La volonté de sauvegarder et de cultiver la culture et les traditions nationales était constante. Les fêtes religieuses étaient célébrées avec faste et en plus d'une riche bibliothèque, nombre d'activités artistiques ou sportives animaient l'esprit communautaire.

L'élite la plus active à cet égard comprenait notamment la comtesse Oroussova, directrice de la Croix rouge, le professeur en médecine et chirurgien Ivan Pavlovitch Alexinsky qui fut député de la première Douma (parlement), l'amiral de la flotte impériale Alexandre Ivanovitch Roussine, le colonel Alexandre Podtchertkov, l'officier de marine et journaliste Nikolai Onoprienko, etc.

Il faut signaler l'aura particulière des membres des grandes familles nobles et notamment celle des Chérémetiev dont la descendante, Praskovia Péetrovna – de Mazières, native de Rabat, évoque aujourd'hui l'histoire. Son père qui était comte, était venu de France où il avait fait des études d'ingénieur agronome. Le pays lui avait plu, il s'y était installé avec sa femme Marina Dmitrevna Levchina et tous leurs enfants naquirent au Maroc. Les membres de cette famille sont restés très attachés au Maroc et à ses aspirations.

Il y avait aussi des membres d'autres familles illustres, tel Mikhaïl Lvovitch Tolstoï, l'un des fils du grand écrivain Léon Tolstoï.

Le personnage de l'amiral Alexandre Roussine, enterré à Casablanca au cimetière de Ben Msik, est à lui seul assez emblématique. Selon Pavel Snitko, il est né en 1878 et a étudié à l'académie de la marine où il reçut une formation d'ingénieur hydrographe et d'officier en artillerie. Attaché militaire au Japon au début du siècle, il communiqua à sa hiérarchie d'importantes informations militaires secrètes sur ce pays. Il prit part à la guerre russo-chinoise en 1900 puis à la guerre avec le Japon en qualité de contre-amiral du port de Nikolaevsk. À partir de 1906, il fut commandant de navires de guerre et membre du haut commandement de la marine. Il fut le dernier à recevoir des mains du tsar Nicolas II le titre d'amiral de la flotte impériale en avril 1916. Lors de la première guerre mondiale, il avait organisé le blocage de la flotte allemande aux abords de la rive rus-

se de la Baltique. Monarchiste inflexible, il démissionna après la révolution de février 1917 et après celle d'octobre, il émigra en France. Il dirigea le rassemblement à l'étranger des derniers éléments de la marine tsariste. En 1939, il a choisi de s'installer au Maroc, à Casablanca. Il s'y est consacré à l'animation de la vie de la communauté, notamment sur le plan religieux, considéré comme le ciment de cette dernière. Il a vécu très modestement jusqu'à sa mort en novembre 1956.

### La prééminence de l'église

La deuxième vague d'immigration russe fut de nature très différente. En effet, elle comprenait surtout des éléments ayant combattu au sein de l'armée allemande contre leur propre pays. Il s'agissait des partisans du général Vlassov qui avait trahi l'Armée rouge et offert ses services à Hitler contre le régime soviétique. En janvier 1949, une vingtaine de ces éléments qui étaient prisonniers dans un camp américain en Autriche s'en évadèrent et arrivèrent à Casablanca. Parmi eux, il y avait le capitaine Vladimir Boutkov et le major Mikhaïl Tikhonravov, suivis de plusieurs autres.

Les Russes de la première immigration éprouvaient une hostilité, parfois très vive, à l'encontre de ces nouveaux venus considérés comme traîtres à la patrie. Malgré leur opposition au régime soviétique, les premiers, appelés Russes blancs, étaient très patriotes et considéraient l'Allemagne hitlérienne comme ennemie.

Cependant les nouveaux venus ont pu s'intégrer à la vie communautaire russe, notamment grâce au culte religieux. Ils étaient regroupés dans la cité périphérique de Bournazel à Casablanca, au début dans des baraquements. Les conditions de vie n'étaient pas toujours faciles, la solidarité organisée permettant cependant de venir en aide aux plus nécessiteux.

L'église orthodoxe russe est, on le voit, restée le cœur de la communauté avec ses différentes composantes. Dès le début des années trente, une église vit le jour à Casablanca et une autre à Rabat. On raconte que le terrain sur lequel fut édifiée celle de Rabat a été gracieusement offert par un certain Jebli, qui était fortuné et marié à une Russe. Il aurait guéri d'une grave maladie suite aux prières d'un prêtre russe nommé Varsonofy et en signe de reconnaissance, il fit don du terrain avec la condition dûment écrite qu'il ne devait servir qu'à la construction d'une église orthodoxe !

L'église de Rabat où servaient trois prêtres était très fréquentée. Les fêtes et notamment celle de Pâques étaient, selon la tradition russe, particulièrement célébrées et colorées. Praskovia Chérémetiéva – de Mazières se souvient aujourd'hui de ces chœurs où les enfants devaient chanter : « c'est grâce à cela, je pense, que, enfants, nous avons pu apprendre la langue russe ». Des témoignages écrits de la vie à la russe à Casablanca relatent les bals et les « buffets » organisés à l'occasion des grandes fêtes, toutes générations et tendances politiques confondues. A ces réjouissances étaient conviés des membres d'autres communautés et même la femme du préfet Boniface y assista volontiers (selon le journal « La pensée russe » paraissant à Paris). Parmi les actifs organisateurs de ces fêtes figurait le principal pourvoyeur de spécialités et boissons nationales rares, un certain Elsky, propriétaire du magasin « Caviar ».

Dès 1956, avec la proclamation de l'indépendance du Maroc, les Russes de l'immigration quittèrent en masse le pays, à quelques rares exceptions. Ils étaient persuadés qu'en établissant des relations diplomatiques avec l'Union soviétique, l'État allait les livrer pieds et poings liés à leur pays d'origine. Ce nouvel exode souligne bien la nature de cette immigration russe qui fut foncièrement celle d'exilés politiques.

# NOUVEAUTÉS |

## Littérature

# Les Étoiles de Sidi Moumen

Par Mahi Binebine, Flammarion, 154p, 18 euros, Le Fennec, 154p, 78 DH

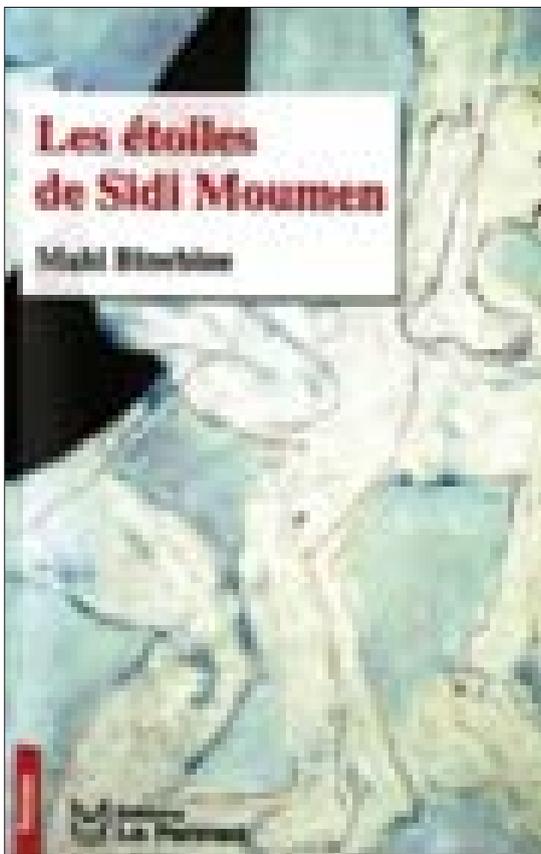
Le nouveau Binebine est arrivé. Et ce n'est pas de la vulgaire piquette, car il ne manque ni de bouquet ni de corps. En guise de senteurs, les acres relents exhalés par la décharge publique de Sidi Moumen, lieu de vie des personnages et décor malodorant du roman. Les corps, eux, sont affaiblis par les privations, couverts de meurtrissures provoquées par les volées de bois verts parentales et les castagnes, consumés par les substances euphorisantes et les beuveries méphitiques et, à la fin immolés sur l'autel du « jihad ».

D'un lointain insituable, jaillit la voix radieuse de Yachine, ainsi surnommé parce que, dans une vie antérieure, il fut un gardien de buts prodigieux, à l'exemple de l'inégalable portier russe. À défaut de tutoyer les anges, comme promis par l'illuminé émir Abou Zoubéir, il remonte le fleuve de ses souvenirs terrestres. Défilent alors dix-huit années hivernales, grises, invivables. À vous donner l'envie de vous flinguer s'il n'y avait pas ces amitiés stellaires que seuls les faillis de la vie savent nouer et entretenir.

Les héros des Étoiles de Sidi Moumen ne sont pas, pour leur malheur, nés sous une bonne étoile.

Après avoir pris sa retraite d'ouvrier des carrières, le père de Yachine et de Hamid choisit de tirer le diable par la queue plutôt que de chercher un emploi. Nabil est le fruit des entrailles d'une tapineuse dont les michetons ne roulent pas sur l'or. Fouad a hérité d'un père muezzin, qui va bientôt être rappelé à Dieu. Ali est fils de charbonnier. Grâce à son métier de cocher, le père de Khalil pouvait largement subvenir aux besoins de sa famille, mais voilà, un jour, la patte de son unique cheval se brise, du coup, son existence et celles des siens basculent dans la misère noire.

Pour comble d'infortune, tous les six ont grandi dans un contexte d'aridité sentimentale. Yachine et Hamid se heurtent au mutisme de leur père, qui s'est mis en congé du monde. Tamou, la mère de Nabil a d'autres chats à fouetter que de lui manifester le moindre soupçon de tendresse. Après la mort de son père, Fouad devient le souffre-douleur de son oncle et beau-père. Ali est maudit par son géniteur, à cause de la noyade de son petit frère, dont l'auteur de ses jours le rend injustement responsable, poussant sa haine jusqu'à lui faire porter le prénom du mort (il s'appelle en réalité Youssef).



Le milieu dans lequel croît Khalil n'est pas plus aimant.

Encore pubères et déjà adultes, les six damnés de la terre sont forcés de se décarcasser pour survivre et faire vivre leurs familles. Khalil cire les pompes, Ali aide son charbonnier de père, Fouad vend des bonbons et des friandises à la sortie d'une école, Nabil et Yachine s'improvisent réparateurs de cycles, Hamid commande une bande de fouineurs de la décharge publique. Si ce dernier est en incompatibilité d'humeur avec le football, les autres forment l'ossature de l'équipe des Étoiles de Sidi Moumen qui, chaque fin de semaine, affronte un adversaire d'un quartier voisin, avec une ardeur telle que les rencontres finissent invariablement en batailles rangées.

Plus les jours passent, plus l'amitié qui lie la bande se cimente. C'est ainsi que Yachine, Ali, Khalil emportent un jour leurs pénates dans la baraque de Nabil. Le soir, Fouad et Hamid les rejoignent pour s'envoyer en l'air à grand renfort de fumette et de bitures. « Avec des garçons comme Khalil le cireur, Nabil le fils

de Tamou, Ali (ou Youssef) Alias Azzi, Fouad ou mon frère Hamid, nous finîmes par constituer envers et contre tout une famille. Si l'un de nous se trouvait embarqué dans une galère, les autres se dressaient comme un seul homme pour le tirer d'affaire. », raconte Yachine, le narrateur. Même le tendre sentiment que porte celui-ci à la craquante Ghizlane, sœur de Fouad, ne parvient pas à troubler cette union sacrée.

Recuits de désespoir, ils forment des proies rêvées pour les barbus exterminateurs. Hamid est le premier à se mettre sous leur coupe, Yachine, son frère lui emboîte le pas, les quatre autres prennent le chemin, à leur tour; du Garage où ils seront dûment fanatisés, embrigadés, endoctrinés : « Ainsi débuta notre sombre glissade dans un monde où nous allions peu à peu nous enliser et qui a fini par nous englotir une fois pour toutes », regrette le narrateur, du haut de nul part. Curieusement, ce conte cruel de la vie d'enfants voués à la détresse qui devrait nous contrister, nous réjouit la plupart du temps, et même nous amuse, par moments. Grâce au talent narratif de Mahi Binebine, qui fait fonctionner le récit par petites touches, morceaux anecdotiques du quotidien mis en lumière par une écriture magnétique.

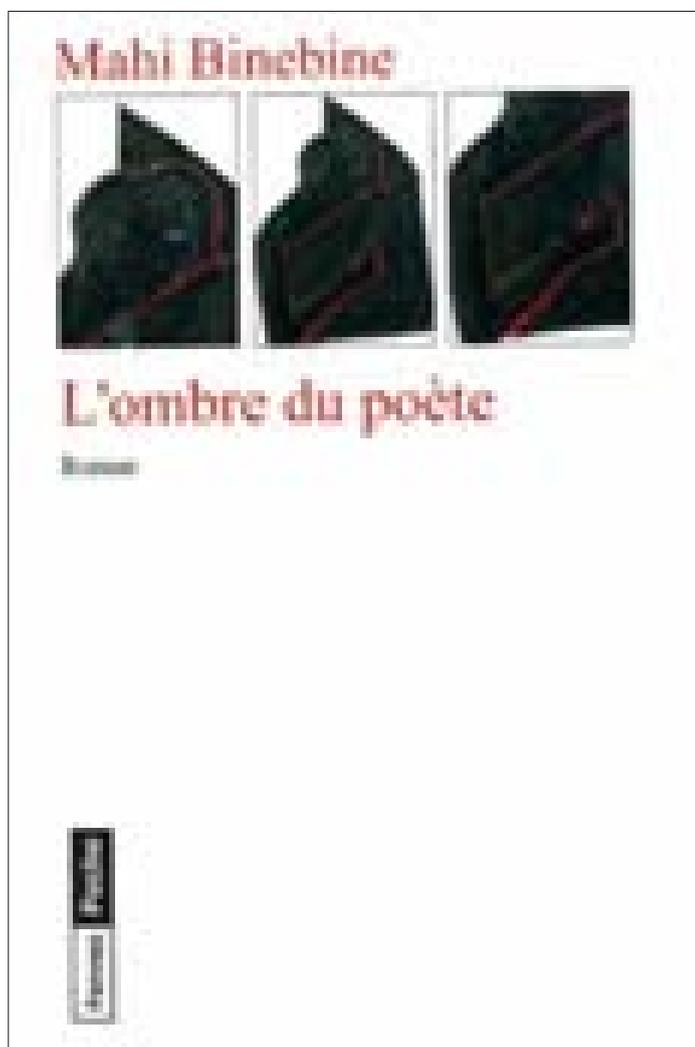
# L'ombre du poète

Par Mahi Binebine, Stock, 1977, le Fennec Poche, 190p, 20DH

Le troisième opus de Binebine, précédé du Sommeil de l'esclave (1992) et des Funérailles du lait (1994), prend des accents montaigniens, en ce sens qu'il exalte, en filigrane, les vertus de l'amitié. Michel de Montaigne est ici Nayel; Étienne de la Boétie se prénomme Yamou, ou l'inverse, peu importe. Nayel et Yamou ont en commun de n'être pas nés coiffés. L'un est fils de barbier, l'autre n'a jamais connu son père, puisque celui-ci a eu la fantaisie de passer l'arme à gauche, à la suite d'une chute de mulet, alors qu'il était de retour du souk, lesté d'un agneau destiné au sacrifice en la circonstance de la venue au monde de Nayel.

Mais, pendant que le premier est transformé en bouc émissaire par les charitables villageois qui l'accusent d'avoir été à l'origine de la mort de son père, est sauvé d'un probable lynchage en règle par le pacha, qui non seulement accorde une coquette pension à la veuve, mais aussi désigne Nayel son pupille, ce qui lui fera ouvrir plus tard les portes closes du prestigieux collège seigneurial; le second se voit privé d'école par son ignorant de père, qui le voue, à son corps défendant, à la carrière incertaine de coiffure.

Les deux s'estiment malheureux. Yamou parce qu'il aimerait avoir un autre destin, Nayel parce qu'il souffre d'être relégué au dernier rang de la classe et de se voir regardé de haut par ses condisciples, enfants de notables. On ne sait pas précisément comment ils se sont rencontrés, on n'ignore pas qu'ils ont pris l'habitude de passer ensemble le plus clair de leur temps de loisir en flâneries à travers le village débouchant systématiquement sur le mont des Esclaves. « Nous passions la semaine têtes baissées, moi au palais, Yamou au salon de coiffure. Mais tout là-haut, nous étions les maîtres du monde. L'apprenti coiffure devenait poète, et moi, le meilleur des publics qu'il pût espérer », raconte Nayel. Il faut dire que la soif de savoir du



fils du barbier est tellement inextinguible qu'il dévore insatiablement tous les livres qui se trouvent à portée de sa vue. Avec une prédilection pour la poésie dont il ne se repaît jamais, et qu'il compose lorsqu'il est visité par la muse. Par – dessus tout, il est gourmand des mots, et leur pouvoir d'embellir le réel, de masquer les maux.

Profitant de la promotion de son père, nommé, malgré lui, barbier coiffeur en chef du pacha, Yamou range au magasin des vieux accessoires rasoirs et ciseaux, pour se mettre au service des gens de peu, dont il rédige les correspondances épistolaires. Le soir, il convertit le salon de coiffure en salon où l'on cause politique. En plus du maître de céans, Maître Driss, l'instituteur bilingue qu'il assiste à ses moments perdus, l'imam de la petite communauté et plusieurs autres personnes s'y retrouvent. « C'était maître Driss qui donnait le ton aux débats. Il commençait par jeter les colons à la mer, puis il dépeçait le pacha et les siens, ensuite, il restituait les terres à leurs propriétaires et bâtissait des écoles. » Ces réunions vont infléchir le cours de l'existence de Yamou, il résout de devenir poète insurgé. Pendant ce temps, son ami Nayel, qui toujours aspirait aux grandeurs d'établissement, est tout heureux d'être hissé au rang de second suppléant du caïd Yacine, le rejeton favori du satrape et félon pacha (Thami el Glaoui, on l'aura deviné, pour sûr).

Et voilà comment, en dépit du caractère indéfectible de l'amitié qui unit Yamou et Nayel, leurs routes sont appelées à bifurquer. Lequel des deux fera fausse route ?

L'ombre du poète, récit poétique et philosophique de bon aloi, dessine avec justesse et émotions, par le biais de la relation des destins d'un couple d'amis, les déchirements du Maroc pendant le Protectorat. Il est surtout un livre subtil et fraternel, rehaussé par une modestie formelle, dont peu d'écrivains peuvent s'enorgueillir.

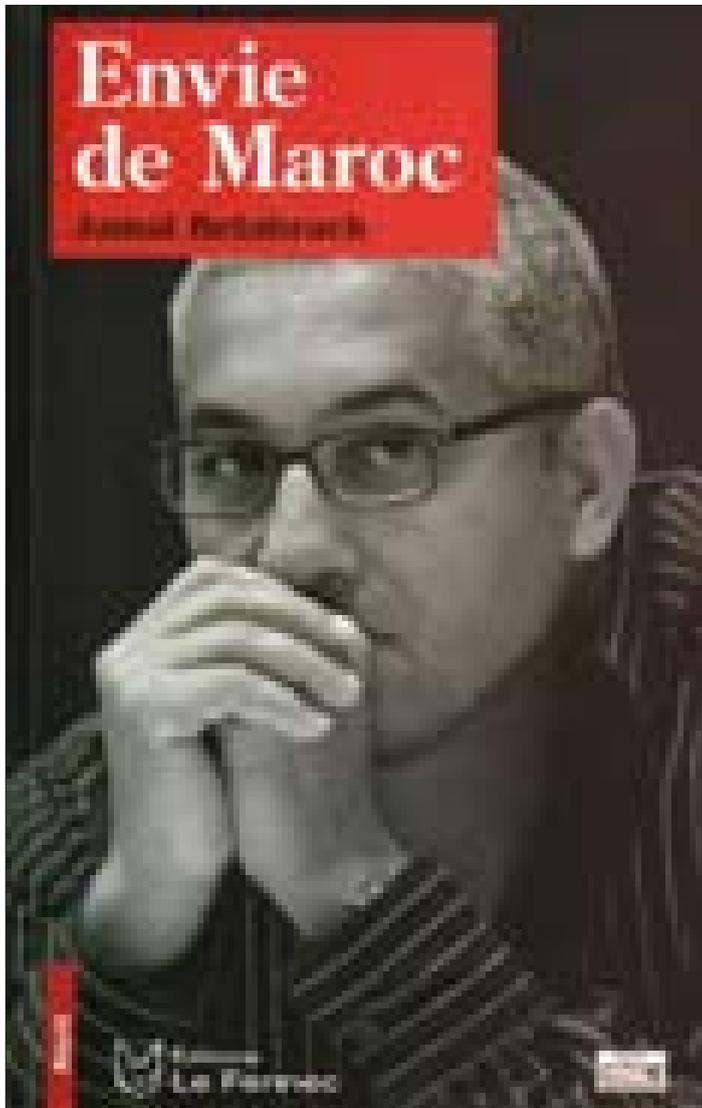
# NOUVEAUTÉS |

## Envie de Maroc

Par Jamal Belahrach, le Fennec, 148p, 40 DH.

Ce récit est intéressant à plusieurs titres. D'abord, de par sa nature exceptionnelle. À notre connaissance, les pontes de l'économie, sous nos cieux l'auteur, rappelons-le, est directeur général de la filiale marocaine de Manpower rechigne à se livrer à cet exercice redoutable, celui de se raconter, donc d'exposer leur vie, et d'une certaine manière, la jeter en pâture au public. Jamal Belahrach l'a fait, et il ne semble pas s'en mordre les doigts. Voilà qui est susceptible d'éveiller la curiosité des givrés du sensationnalisme, ils en seront pour leurs frais, car ils n'auront ni confessions croustillantes ni épanchements cul-pabilisants à se mettre sous la dent. D'évidence, l'auteur mais faut-il lui en tenir rigueur ? ne révèle que la face diurne de son vécu. Et on lui rendra grâce de n'avoir pas tenté de maquiller ce dernier comme de n'être attribué, à aucun moment, le beau rôle. *Envie de Maroc* vaut par la leçon édifiante qu'il recèle. Laquelle soutient que les enfants de migrants, éclos dans les banlieues désespérées, ne sont pas fatalement voués à une existence dévastée. Ils sont capables de

faire leur chemin dans la vie, pourvu qu'ils tirent de leur mal vie, de l'hostilité ambiante à laquelle ils sont sans cesse confrontés et des vicissitudes qui forment leur pain quotidien, la force de se transcender. « Pour se tirer hors de sa condition d'enfant unique dans une famille d'origine marocaine vivant dans la banlieue drouaise, à l'heure où y soufflait le vent mauvais de la xénophobie, la gnaque d'un VRP ne suffit pas. Il faut une foi, peut-être en soi-même, et sûrement une foi en l'événement qui naît de la rencontre avec autrui. Je crois aux capacités de dépassement, à l'obstination aussi, même si la réalité invite souvent à un profond découragement », affirme Jamal Belahrach. Il faut croire que le découragement n'a jamais pris le dessus sur la rage de vaincre la fatalité, dans le clan Belahrach.



franchissant les barrières sociales plus vite qu'un champion de 110 mètres haies, blaguant avec les coursiers et les secrétaires en faisant fix des convenances hiérarchiques, je n'étais pas d'ici. C'était pourtant simple à comprendre. Ce diagnostic n'était pas tout à fait erroné : j'étais – et je demeure 100 % français et 100 % marocain aussi, bien évidemment. Comme dirait Debbouze, on ne choisit pas entre son père et sa mère. » Et pan sur le bec des nouveaux Jivaros, réducteurs d'identité.

Trois intérêts majeurs, autant de bonnes raisons de se précipiter sur ce récit de vie, qui se lit comme un roman, tant son auteur sait conter, et résonne comme une leçon que mettraient à profit particulièrement ceux qui se laissent gagner par le désespoir.

Après avoir enchaîné les petits boulots, le père est devenu ouvrier du bâtiment, ensuite peintre au pistolet, puis manoeuvre dans une usine automobile, enfin taxi parisien à son propre compte. Son fils en a pris sûrement de la graine, dans un registre encore plus gratifiant, puisqu'après avoir décroché brillamment son Dut en gestion d'entreprise, il est embauché par la société d'équipement Post formé, et nommé président délégué du bassin d'emploi de la mairie de Dreux, avant de se voir offrir par Manpower les rênes de sa filiale marocaine. « N'en déplaise aux obsédés des origines, je ne considérerais pas entreprendre un retour aux sources. L'enjeu professionnel primait. Un enjeu très excitant », précise Jamal Belahrach.

Mais ce qui rend cette autobiographie indiscutablement actuelle, c'est qu'à un moment où des ayatollahs de tout poil se font les chantres de l'identité unique, avec la bénédiction des démocraties « différentialistes », son auteur revendique haut et clair sa double appartenance. « Beau parleur, décontracté,

Histoire

# Le Maroc dans la tourmente

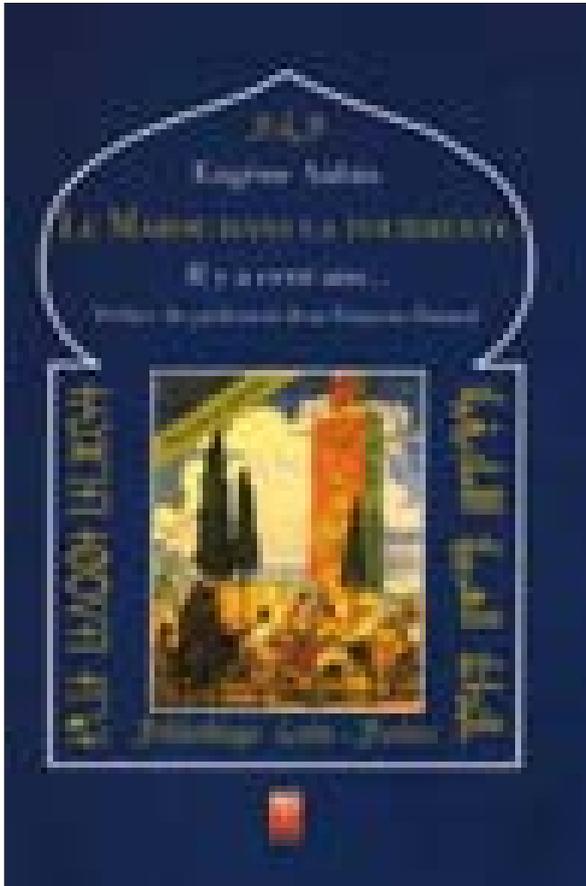
Par Eugène Aubin, Armand Colin, 1904, Eddif, 2005, La Croisée des chemins, 2009, 456 p, 85 DH.

Force est de convenir du caractère irrésumable du Maroc dans la Tourmente, tant ce volume est touffu, foisonnant et volumineux. 456 pages, elles auraient été 600 sans les artifices typographiques. Il n'y a pas, cependant, de faire la fin bouche; le livre est délectable, jamais lassant, à aucun moment fastidieux. Il a des airs, pourrait-on dire anachroniquement, de Tristes Tropiques de Claude Lévi-Strauss. Justement, quoique ancré dans une phase de l'histoire du Maroc, il constitue une œuvre ethnologique. Au pupitre, un certain Eugène Aubin, de son vrai nom Coullard-Descos, diplomate de son état, qui, profitant de sa nomination en tant que premier secrétaire à la légation française de Tanger, s'est mis à parcourir le Maroc en quête de ces sensations exaltées par le peintre Eugène Delacroix et une kyrielle d'écrivains voyageurs épris de cet « Orient tout proche ».

Après soixante-cinq heures de navigation, il atteint Mogador (Essaouira). En caravane, il gagne Safi (Trois jours et demi). De là, il fait route vers Marrakech (vingt-deux heures).

Ensuite, il met cap sur Mazagan (El Jadida). La caravane se dissout, il retourne à Tanger, pour reprendre son périple, avec une longue escale à Fès (six mois), quelques excursions à Meknes, un séjour à Ouezzane, puis à Ksar el Kébir, depuis lequel il rentre à Tanger, en deux jours et demi. « Il y a sept mois juste que nous avons quitté Tanger et que nous étions sortis de la civilisation européenne », écrit-il. Pour satisfaire sa curiosité du Maroc, Eugène Aubin s'est d'abord jeté sur les ouvrages en traitant, avant d'aller sur le terrain et se faire expliquer les usages par les autochtones, avec le concours d'un traducteur. Ses observations, tantôt émerveillées, tantôt désenchantées, furent initialement consignées sous forme de lettres adressées à des revues françaises, puis rassemblées dans un livre intitulé Le Maroc d'aujourd'hui, rebaptisé par la maison Eddif Le Maroc dans la Tourmente.

Ce dernier titre est pertinent, dans la mesure où il décrit éloquentement l'époque vécue par Eugène Aubin (1902-1903), où l'ordre fléchissait pendant que le désordre régnait et que les puissances étrangères tournoyaient autour du pays tel des prédateurs guettant la



fin d'une proie. Mais ce n'est pas tant cette Tourmente qui intéressait, au premier chef l'auteur, que les habitués, pour parler comme les sociologues, les modes de vie et de penser des Marocains, et la diversité naturelle du Maroc. Ce pendant, par la force des événements. L'auteur fut amené à prêter attention aux mœurs politiques. Ce qui nous vaut une description très informée du makhzen, auquel il rend cette justice d'avoir prémuni la monarchie contre les périls: « Sous l'influence des événements, l'Etat marocain tend à retourner vers un chaos organique. Il ne se maintient plus que par la force de résistance du makhzen, c'est-à-dire du seul élément de cohésion susceptible de s'imposer à l'anarchie nationale. »

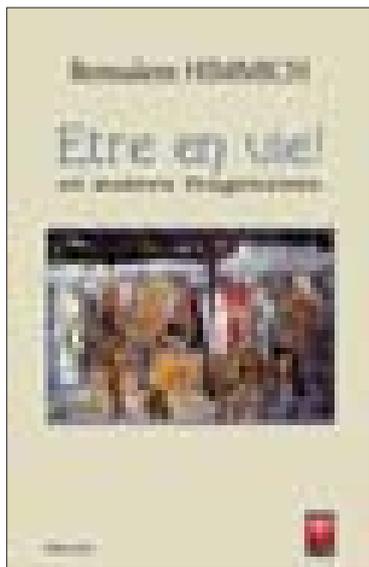
Il importe aussi de se plonger dans le portrait brossé de Bou Hmara, le pittoresque et néanmoins rebelle, dévoré par l'ambition de devenir calife à la place du calife, en l'occurrence le sultan Moulay Abdelaziz. Pour y parvenir, juché sur un baudet, il rameutait les masses, convaincues de ses pou-

voirs surnaturels, pour se soulever contre « l'usurpateur ». « L'imagination populaire n'avait pas attendu l'époque de ses brillants succès pour prêter au nouveau Rogui l'auréole des miracles, des prophéties et des rêves, dans lesquels se complait la monotone existence des pays marocains. Dès la première apparition de Bou Hmara, sa thaumaturgie avait attiré partout l'attention publique et, jusqu'à Tanger, on parlait avec admiration de ses tours de force », note l'auteur. Plusieurs parenthèses et trente-deux pages sont dédiées à Moulay Abdelaziz, d'où il résulte que « l'idée directrice de la conduite du jeune sultan est un penchant immodéré à l'amusement et au plaisir, penchant qui ne raisonne point et ne veut connaître aucun obstacle s'il s'agit de la réalisation d'un désir. Moulay Abdelaziz ne marque encore aucune prédisposition à devenir, comme ses ancêtres, soit un sultan religieux, soit un sultan batailleur; il préfère jouir de la vie et des avantages temporels de sa situation chérifienne ». Totalement original dans sa démarche, Le Maroc dans la Tourmente est une puissante œuvre ethnologique et historique à siroter sans modération.

# NOUVEAUTÉS |

## Être en vie, et autres méditations

Par la froideur ankylosante, rien de plus indiqué qu'un embarquement immédiat dans ce train chauffé à point, pour se décongeler les sens. Être en vie se démarque agréablement de ces traités philosophiques rigides, abscons, impénétrables, qu'on referme sitôt ouverts. Sans, toutefois, tomber dans l'écueil du simplisme racoleur et de la transparence paresseuse. Nous avons, ici, affaire à une gerbe de pensées enveloppée dans un patchwork cousu de méditations à méditer, de fécondes réflexions, de profession de foi, d'aveux d'engouements, de coups de cœur et de griffes, au travers duquel le dandy philosophe déploie son érudition partageuse, sa curiosité sans rivages,



son humour, parfois tendre, tantôt féroce, au gré de son humeur, son intelligence tout court. Autant d'arguments en faveur de ce livre, où il fait bon flâner, picorant ici, s'attardant là, et ailleurs suspendant la lecture pour mieux s'imprégner des gouttes de lumière.

Comme le titre le suggère, le fil rouge d'Être en vie est la vie, ou plutôt la condition humaine. D'où des plages vivifiantes sur le bonheur, le sens ou le non-sens de là, le mal, le sentiment amoureux : « comme je ne m'aimais pas la voir quand elle riait ou faisait grise mine ou bien quand elle mangeait ou buvait, je me suis mis à lui répéter à tue-tête une parole qui dit : « S'aimer, ce n'est pas se voir les yeux dans les yeux, mais voir ensemble dans la même direction. » À l'instar de Montaigne, Bensalem Himmich ne semble pas redouter la mort,

tellement il l'a apprivoisée, au rebours de ceux-là qui la fuient vainement. « Voyez ces gens qui sont morts en horreur, soit par peur de mourir avant les autres, soit par excès de conscience de leur rôle dans la marche du monde. On ne dira jamais assez qu'ils sont dans les deux cas des trompeurs trompés sur la scène grouillante de ce théâtre d'ombres qu'est la vie », les brocarde-t-il.

Des arts et des lettres, il en est aussi question dans cet essai. On relèvera cette judicieuse prière : « Ne reprochez jamais à un artiste, à un écrivain ou à un philosophe de vivre esseulés dans une tour d'ivoire. Par contre, vous leur en tiendrez rigueur, si, de leur retraite, rien de passionnant ne sort, si leur tour d'ivoire n'accouche que d'une souris » On ne sait pas combien de temps a duré la gestation d'Être en vie, probablement une belle part de la vie de son auteur. Ce qui est sûr, c'est qu'il forme un fruit mûr, d'autant plus pulpeux qu'il se compose d'eaux profondes : des figures ardentes du mysticisme Hallaj, Mohasibi, at-Hafi, AbouMadyan... ; des poètes rares (Abou Nouwas, Maâri) ; des penseurs qui ont bouleversé, en leur temps, le paysage théologique, philosophique ou scientifique (Marc Aurèle, Ibn Sina, Ibn Rochd, Ibn Arabi, Ibn Sabin, Ibn Khaldoun, Tawhidi, Neitzche), et j'en passe et pas des moindres.

« Les intellectuels ont perdu presque tout penchant à étonner ou à s'étonner eux-mêmes. Ils sont toujours là où on prévoit et là où on les attend, tels des êtres plus ou moins programmés », se désole Bensalem Himmich. À la lecture d'Être en vie, on s'aperçoit qu'il garde intacte sa faculté d'étonner, et on s'en émerveille.

**Par Bensalem Himmich, Eddif Paris, 2007, La Croisée des chemins, 2010, 170p, 85 DH.**

## Sélection

### Mystères Les grandes pyramides

Des milliers d'ouvrages, livres ésotériques, précis d'architecture, romans, ont été écrits sur les grandes pyramides



d'Égypte qui ne cessent d'intriguer et de fasciner. Dans la collection « Découvertes », chez Gallimard,

Jean-Pierre Corteggiani a réuni textes classiques,

légendes arabes et récits de voyageurs. Si les mystères persistent, l'égyptologue confronte mythes et réalité et dresse une fresque fascinante, agrémentée d'une iconographie exceptionnelle. « **Les grandes pyramides, chronique d'un mythe** », par Jean-Pierre Corteggiani, Découvertes Gallimard, 195 DH

>>>>>>>>

### Poésie Agora

Jean-Pierre Koffel a publié « Agora », la revue des Amitiés Poétiques et Littéraires du Maroc avec le soutien du mécène R. Riad Sahyoun. Que deviendrait-on sans l'irremplaçable Jean-Pierre Koffel ? Sou-



haitons que la France sache reconnaître son œuvre immense en faveur de la francophonie et de son rayonnement. J'aime les aphorismes d'Abdelmajid Benjeloun. J'ai eu un

coup de cœur pour le récit « Rabat mon amour » de l'écrivain, éditrice et psychiatre Rita El Khayat.

« **Agora** », numéro 11, revue des Amitiés Poétiques et Littéraires du Maroc, 30 DH



# Bledmag

Le Premier Magazine des Magistres Scientifiques d'Orange

**Événement**  
La migration  
au féminin

**Homages**  
Abdelatif  
Lahbi

**Portrait**  
d'une région  
Dakhla  
« paradis  
des sports  
de glisse »

**Actualité**  
Dominic Bonaz

**Spot**  
Tadimoud  
de Villeparisis  
à Hollywood

**Dossier**

**Kleema, Wana  
Bladiphone, Mobisud...  
Les déboires de  
la téléphonie mobile**

**En kiosque**



# NOUVEAUTÉS |

## Marx est mort, mon amour

Ce livre est un roman, et donc, ce n'est qu'un roman. Par conséquent, l'histoire qu'il raconte n'est pas une histoire vraie. Ou, peut-être, pas tout à fait vraie. Ni tout à fait fausse.

Au fond, qu'est-ce qu'une histoire vraie ? Si une histoire vraie, c'est le récit exact et précis d'événements s'étant réellement passés, avec des personnages ayant réellement existé, un récit sans rajout, sans retrait, sans modification, sans correction, sans dramatisation, sans ornement, sans retouche, non, honnêtement, je peux le dire, cette histoire n'est pas une his-



toire vraie. D'ailleurs, je pense que les histoires vraies, vraiment vraies, n'existent pas. Ou, plutôt, si elles existent, elles ne sont pas connues, personne ne les connaît, et personne, quelle que soit sa proximité avec cette histoire, voire son implication dans cette histoire, n'est capable de les raconter. Parce que les histoires vraies ne sont jamais racontées, car elles ne peuvent jamais être racontées dans toute leur vérité. À mon avis, la véracité des histoires vraies n'est qu'un mythe, qu'une illusion, qu'une vue de l'esprit. Pourtant, l'histoire que je vais vous raconter, je suis sûr qu'elle peut être, peut-être, vraiment vraie, tellement les faits qui y sont relatés sont si proches d'une réalité plus ou moins lointaine, et les personnages qui l'animent ressemblent à des gens que vous avez, peut-être, connus un jour, ou que vous au-

riez pu, peut-être, rencontrer. Je ne sais pas pourquoi, et même si je le savais, je ne saurais vous l'expliquer, dès que j'ai décidé d'écrire ce roman, mon premier roman, dois-je le préciser, c'est cette histoire, ou plutôt, la trame de cette histoire, qui est venue la première à mon esprit. **Par Mohamed Laroussi, Editions Marsam. 2010.**



### Les hommes, l'amour, la fidélité

Pourquoi un homme peut-il tromper la femme qu'il aime, et aimer celle qu'il trompe ? Pourquoi certains maris adultères ne quitteront-ils jamais leur épouse ? En quoi est-il difficile à certains amants d'être monogames et sincères ?

Maryse Vaillant, psychologue clinicienne, aborde très librement un débat encore tabou. Car reconnaître que les hommes et les femmes n'ont pas la même approche des rapports amoureux revient à accepter qu'ils aient des points de vue différents sur la fidélité et l'infidélité. Ainsi, à travers l'analyse des principales formes de mensonge amoureux masculin, l'auteur nous invite à réfléchir sur les rôles forgés par la société et dont les limites nous emprisonnent, hommes comme femmes. **Par Maryse Vaillant. Octobre 2009. 192 pages. Prix : 15,00 euros**

### Beau livre

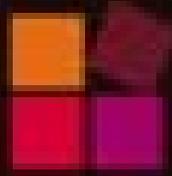
## Anfa, Dar el Beïda Casablanca

Chaque nouvel an, les éditions La Croisée des chemins nous offrent un bijou. Après Tarfaya, Cap Juby, paru à l'aube 2009, voici Casablanca revisitée avec maestria. D'abord, grâce à un texte limpide, dépouillé de fioritures et d'arabesques, et scrupuleusement documenté, signé Abdel-



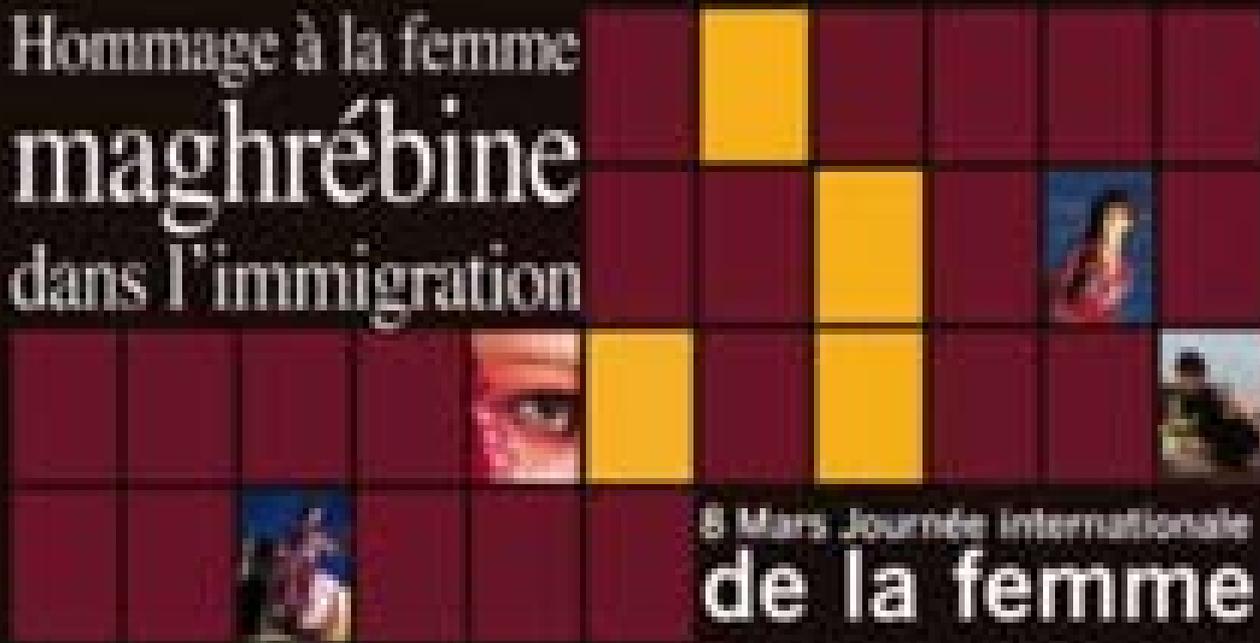
jil Bounhar, un amant insatiable de la ville qui lui a donné le jour. Et aussi, grâce à un bouquet de cartes postales, exhumées dont ne sait où, des dessins et des photographies rares, parfois puisées dans des collections privées, œuvres de Boussuge, Bertou, Alhambra, Flandrin, Maillet, Levy, Neurdein, Bounhar... On imagine le coût en temps qu'a nécessité le rassemblement de cette manne fabuleuse, qui fait remonter la mémoire de cette ville à nulle autre pareille. L'apport essentiel de Anfa, Dar el Beïda Casablanca, ce beau livre si agréable à l'œil, réside dans son principe d'établir que Casablanca n'est pas, comme la plupart en sont faussement persuadés, une créature enfantée par le Protectorat. D'où le titre Anfa, première appellation de Casablanca, dont la paternité est attribuée par les uns aux Romains, aux Carthaginois par les autres, mais de manière plus plausible aux Berbères Zenata, au XIe siècle ; Dar el Beïda, non dont fut rebaptisée Anfa, lorsque le sultan alaouite Sidi Mohamed ben Abdallah décida de la reconstruire, au XVIIIe siècle ; Casablanca, enfin, traduction espagnole de Dar el Bèida, imposée par les Européens, dans les années 1860, au moment où le site commença à éveiller leur intérêt mercantile. Sur sa lancée, l'auteur se mit à retracer l'aventure urbaine Casablanca, laquelle a déjà suscité une abondante littérature. On se passionnera davantage pour son passage en revue des quartiers casablancais, d'autant qu'il ne se focalise pas seulement sur les lieux huppés (boulevard d'Anfa), mais accorde aussi un intérêt à l'ancienne médina comme à la nouvelle, aux marabouts comme aux Abattoirs, aux portes de la ville comme aux Habous. Et ce n'est pas la seule qualité de ce beau livre, ni la moindre du reste, tant il rend Casablanca « aimable », au sens fort du terme. **Abdeljalil Bounhar, La Croisée des chemins, 378p, 800DH.**

Mosaïque



موسايكا

Hommage à la femme  
maghrébine  
dans l'immigration

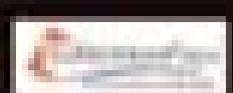


8 Mars Journée internationale  
de la femme

25 Mars 2010 - Paris

Trophée  
2010

Bledmag



# AGENDA |

		14-15	15-16	16-17	17-18	18-19	19-20		CONCERTS 21h	CINEMA 20h (Rabat)
Vend. 12 février	Salle Khatibi		Salim JAY reçoit 2 auteurs			La mosquée dans la cité : architectures d'Islam en Europe				
	Stand		Migrations vues d'Asie		Rencontre avec Jemia Le Clézio	Influences marocaines dans la littérature hollandaise				
Sam. 13 février	Salle Khatibi			Reuves en immigration, l'immigration en revues		Ecrire au féminin, suivie de signatures des auteures présentes				
	Stand		Migrations vues d'Allemagne			Présentation du Numéro hors-série BLEDMAG				
Dim. 14 février	Salle Khatibi		Histoire de l'immigration : initiatives sociales et nouvelles pistes de recherche		Salim Jay reçoit M. Hmoudane et J. Boudouma	Littérature et diffusion de la culture scientifique			Fusion : Bekkas et J'bara	
	Stand		Ecritures d'outre-Atlantique			Signatures : Jamal Boudouma, Mohamed Hmoudane, auteurs présents				
Lundi 15 février	Salle Khatibi								Théâtre : Compagnie du Théâtre Mohamed V	
	Stand		La cuisine comme vecteur de diffusion culturelle (1h30)		Rencontre-signature avec Edmond Amran El Maleh	A propos de l'exil, dialogue à deux voix; avec N.Benjelloun et A.Meddeb	Signatures auteurs présents			
Mardi 16 février	Salle Khatibi			Nouvelles générations, écritures nouvelles ?		Ecritures pionnières			Humour : Hassan Zahi	
	Stand			Signature : auteurs présents de la 2ème table		Signature : auteurs présents de la 1ère table				
Merc. 17 février	Salle Khatibi					Hommage à Abdelmalek Sayad : où en est la recherche sur l'immigration?			Voix de femmes : Wajd et Samira El Kadiri	LES BARONS de Nabil Ben Yadir
	Stand		Rencontre Signature auteurs présents	Empreintes immigrées dans les arts plastiques, suivi de signature de N. Benjelloun, N de Pontcharra, M.Arama		Rencontre avec A. Laâbi autour de la traduction, suivie d'une lecture				
Jeu. 18 février	Salle Khatibi								Nayda : Casa Crew	DU COTE DE CHEZ SOI de Rahma El Madani
	Stand		Hommage à Mohamed Bahi (1h15)	Hommage à Mohamed Khair-Eddine (1h15)	Hommage à Driss Chraïbi (1h15)		Rencontre Signature auteurs présents			
Vend. 19 février	Salle Khatibi		Kébir M. AMMI reçoit Bernard Magnier et Karim Traïdia	Statut juridique de l'Islam en Europe		Médias et migration : regards croisés			Slam & klam : Fès City Clan	NORTHLESS
	Stand			Paroles ouvrières		Signatures : Zakia Daoud, Taha Adnan, auteurs présents				de Rigoberto Perezcano
Sam. 20 février	Salle Khatibi		Maâti KABBAL reçoit Mahi Binebine et Abdelhak Serhane	Ecrire dans la langue d'origine		Hommage à Jean Genet	Hommage à M.Leftah : Maâti KABBAL reçoit Joaquim Vital et Abdellah Baida		Word : Kasba	NUMBER ONE de Zakia Tahiri
	Stand					Signatures : Mahi Binebine, Abdelhak Serhane, Siham Bouhlal, autres				
Dim. 21 février	Salle Khatibi		Kébir M.AMMI reçoit Jean-Pierre Han et Yahia Belaskri	Chanter l'immigration						
	Stand				Signatures : auteurs présents					

[www.bled.ma](http://www.bled.ma)



Le portail des Marocains  
Résidents à l'Étranger



# BMCE MRE INVEST, L'investissement gagnant au Maroc !



LE PLUS GRAND INVESTISSEMENT AU MAROC

**INVESTIR**  
POUR RÉUSSIR



www.bmceinvest.ma

LE PLUS GRAND INVESTISSEMENT AU MAROC

Plus grand Investissement au Maroc

Le plus grand investissement au Maroc est celui que vous faites en investissant dans le Maroc. Le Maroc est un pays dynamique et innovant, qui offre de nombreuses opportunités d'investissement. Investir au Maroc, c'est investir dans un avenir brillant. Pour en savoir plus, contactez-nous au 05 22 22 22 22.

